U d'/of OTTAWA
39003002440617

JUN 25 1966

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/correspondancede01lama

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

Corbeil, typ. et stér. de Crete fils.

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

PUBLIÉE

PAR Mme VALENTINE DE LAMARTINE

TOME PREMIER

(1807 — 1812)

PARIS

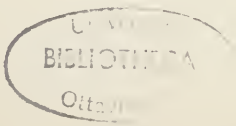
HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

FURNE, JOUVET ET Cie
45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

ÉDITEURS

MDCCCLXXIII

Droits de propriété et de traduction réservés



PQ
2328
.A13
1873
V.1

PRÉFACE

Ce n'est pas sans une profonde émotion que je livre au public ces Lettres de M. de Lamartine. Occupée sans cesse depuis trois ans à les rassembler, à les lire, à les copier pour l'impression, j'ai pu revivre encore par elles avec celui qui n'est plus, retrouver son entretien, presque sa présence; une partie de sa vie qui m'était inconnue m'a été révélée. Ces lettres m'ont donné la seule consolation que je pouvais avoir, celle de m'unir encore à ses sentiments, à ses pensées, et de travailler encore pour lui comme je le faisais durant sa vie.

Mais le moment était venu de ne plus garder pour moi cette correspondance confiée à mes soins par des amis de M. de Lamartine, jaloux de s'associer à moi pour un pieux hommage à sa mémoire. Je remplis un devoir en la publiant. D'ailleurs je suis fière de la tâche qui m'est échue et du témoignage que j'apporte : je sens que faire mieux connaître M. de Lamartine, c'est le faire

mieux aimer, et que j'aurai ainsi servi, de la manière qui me convient, la gloire de son nom.

Ces deux volumes ne contiennent pas toute la correspondance; j'en garde, pour la publier plus tard, la partie la plus considérable, qui se rapporte à sa vie politique. Celle que je donne aujourd'hui ne comprend que les années de jeunesse; elle commence à la sortie de collége de M. de Lamartine pour se terminer à son mariage.

Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur ces lettres. D'autres en feront ressortir l'intérêt pour la connaissance de l'homme et du poëte, et diront ce qui se révélait déjà de son génie dans ces confidences à l'amitié. Cette tâche serait trop haute pour moi. Toutefois je ne puis taire entièrement le sentiment que m'a fait éprouver la lecture de ces pages où M. de Lamartine apparaît si semblable à lui-même : ce que j'y ai vu surtout, c'est l'expression si complète d'un cœur qui devait plus tard se contenir, non se refroidir, et à qui les dures épreuves d'une vie si traversée ne devaient rien faire perdre de sa générosité et de sa grandeur, j'ose presque dire de sa tendresse.

C'est dans les lettres à M. de Virieu que ce cœur

se montre tout entier. M. de Lamartine avait le don de l'amitié, il en eut la passion pour M. de Virieu. On sent, dans les confidences qu'il lui adresse, avec la sincérité et l'abandon cette sorte de respect qui est comme le complément de tous les vrais et grands sentiments. Tout naturellement il se fait connaître à lui par les côtés les meilleurs et les plus élevés de sa nature; on voit qu'il a besoin de son estime. M. de Virieu est le censeur de ses ouvrages; M. de Lamartine est plus fier de l'approbation de M. de Virieu qu'il ne le sera plus tard de l'enthousiasme du public, et sa déférence pour ses avis est telle qu'il sacrifie impitoyablement ce que ce juge sévère a condamné. C'est au point que M. de Virieu en était venu à craindre lui-même l'effet de ses critiques et qu'il hésitait à en faire.

On doit croire que les premiers correspondants de M. de Lamartine ont joint à leur affection pour lui quelque pressentiment de sa gloire future. C'est peut-être à ce pressentiment qu'est due la conservation de ces lettres. Je prie ceux qui ont bien voulu me les communiquer de recevoir ici l'expression de toute ma gratitude. Je dois surtout

des remercîments à M. le comte Godefroy de Virieu pour la part qu'il a bien voulu me faire d'une correspondance conservée par lui comme un trésor de famille. La publication des lettres adressées à son père unira dans l'avenir deux noms qui ne doivent pas être séparés. Je regrette vivement de n'avoir pu y joindre les lettres écrites à M. le baron Louis de Vignet, elles sont malheureusement perdues. Le nom de M. de Vignet revient souvent dans cette correspondance, on y voit quelle place a tenue son amitié dans la jeunesse de M. de Lamartine.

Je ne terminerai pas sans exprimer encore ma reconnaissance pour deux amis, MM. Dumesnil et de Ronchaud, qui ont partagé avec moi les soins de cette publication. C'est grâce à leur dévouement pour le nom de M. de Lamartine que j'ai pu accomplir ma tâche, et je ne fais que leur rendre ce que je leur dois en inscrivant ici leur nom au-dessus du mien.

VALENTINE DE LAMARTINE.

Saint-Point, 2 novembre 1872.

ANNÉES 1807 ET 1808

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

ANNÉE 1807

I

A monsieur Prosper Guichard de Bienassis

A Bienassis, par Crémieu (Isère).

Milly, 24 septembre 1807.

Mon cher ami, je vois que tu es un homme de parole, et je veux l'être aussi, car on m'a remis ta lettre hier à neuf heures et j'y réponds ce matin. Je te pardonne volontiers de m'avoir écrit sur du papier à la cloche; pourvu que tu m'écrives, je m'inquiète fort peu sur quel papier. D'ailleurs je sais qu'il en aurait trop coûté à ta frayeur, et peut-être à ta paresse, de traverser nuitamment toute la maison de ton oncle remplie d'esprits follets et de revenants.

Il y a huit jours que je suis arrivé à Mâcon; j'ai fait plus de la moitié du chemin à pied, avec mon petit paquet sur mon dos; ainsi tu vois que mon voyage n'a guère été plus gai que le tien : je m'en allais tout le long de la route chantant comme un troubadour quelque vieille romance, j'en composais même tout en marchant; lorsque je trouvais quelque beau site, je m'asseyais et je le contemplais tout à loisir. C'est vraiment une manière de voyager charmante, et ce petit essai m'a donné grande envie de me faire chevalier errant. C'est dommage que je n'aie eu personne avec qui je pusse causer. J'aurais bien voulu que nous eussions pu faire ensemble un semblable voyage.

Je suis à présent à la campagne. J'ai chassé deux ou trois fois, mais je n'ai plus pour ce divertissement-là autant de goût que j'en avais jadis; je lis un peu, je dessine un peu, je monte quelquefois à cheval, et le temps passe comme cela fort tranquillement. Je présume que tu fais à peu près de même. Tu sais combien je pensais faire de fracas avec toutes mes thèses, eh bien, je n'en ai pas encore donné une seule, et probablement je n'en donnerai point.

Je ne te parle pas de mon retour parce qu'il n'y a encore rien de déterminé là-dessus, mais je serai très-vraisemblablement à Belley dans un mois. Je t'engage fortement à y être aussi, et en cela tu dois bien penser que c'est mon plaisir que je consulte. Je m'attends bien à m'ennuyer un peu l'année prochaine, car plus on approche du but et plus on le désire, « *quod sperat onus excidi, hoc, hoc sævius opprimet.* » Tout le monde, pour me consoler, me dit que le terme est proche, et qu'un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a ; je laisse dire tout le monde et je me résigne. En attendant, je fais ce que je peux pour charmer mes loisirs, et je t'écris entre Gresset et Molière.

Adieu, mon cher ami, écris-moi le plus tôt possible. J'espère que l'année prochaine nous verra plus liés que jamais, et que ta sincère amitié m'aidera à endormir mes peines présentes dans les songes d'un plus doux avenir.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis ton plus sincère ami,

ALPHONSE DE LAMARTINE.

II

A monsieur Prosper Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Mâcon, 3 octobre 1807.

Mon cher ami, il est minuit ; tout le monde dort dans la maison, moi seul je veille, et c'est pour t'écrire; ainsi juge si je t'aime et si j'ai du plaisir à m'entretenir avec toi. Ta lettre que j'ai reçue ce matin m'a fait le plus sensible plaisir : je vois que tes occupations ressemblent beaucoup aux miennes et que tes plaisirs sont aussi les miens.

Je viens de passer une semaine charmante chez une de mes tantes à la campagne. Il faisait un très-vilain temps, mais la lecture nous a dédommagés de tout le reste. Nous lisions tous les jours une ou deux tragédies, et autant de comédies. J'ai relu *Mérope*, *Zaïre*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Alzire*, avec un nouvel intérêt ; et les pièces de Molière, de Regnard, de Graffigny et de plusieurs autres m'ont beaucoup amusé. Il y avait dans notre société un

homme qui lisait très-bien, qui ajoutait un nouveau charme à nos lectures et qui en même temps me formait par son exemple.

Je suis venu aujourd'hui à la ville, où, malgré mes grandes occupations, j'ai trouvé le temps de lire un ouvrage de madame Cottin, *Élisabeth ou les Exilés de Sibérie*, que j'ai trouvé assez bien écrit et où l'on ne peut puiser que de beaux sentiments d'amour filial. J'ai quelque envie d'aller un de ces jours voir Corcelette, si j'en puis trouver le temps, ce qui est difficile.

Je retournerai très-vraisemblablement à Belley cette année, et ce qui m'y consolera, comme je te l'ai déjà dit, ce sont les douceurs de l'amitié et la sincérité de la nôtre. Malheureusement pour moi, je ne peux guère avoir d'occasion d'aller à Crémieu, mais, mon cher ami, un commerce suivi de lettres réciproques me dédommager a de ton absence. J'ai un plaisir infini à recevoir les tiennes; il est si doux de savoir qu'on a dans le monde un ami qui pense à nous! Je ne sais pas si on vit ou si on est mort à Belley; je n'ai reçu aucune lettre de personne de ce pays-là. Je pense que l'on ne s'y divertit pas beaucoup, et je t'avouerai que je re-

pousse, autant que je peux, toutes ces idées de collége pendant les vacances, je n'ai pas besoin d'anticiper sur mes ennuis à venir. « *Sufficit diei malitia sua.* » Mande-moi cependant quand tu comptes y retourner. Je vois fort peu de jeunes gens ici, et je n'ai affaire qu'à des personnages âgés et raisonnables. Si le plaisir n'est pas toujours de leur côté, la raison et la sagesse y sont. Je m'aperçois que je suis déjà verbeux comme les vieilles gens. Ainsi je finis mon épître en t'embrassant de tout mon cœur. Aussi bien il est tard, ma main se fatigue, mes yeux s'appesantissent, et, pour peu que je tarde, je ne saurai plus ce que je dis. Adieu donc, je vais me coucher et je profite du peu de bon sens qui me reste pour te dire que je me crois le plus sincère et le meilleur de tes amis,

ALPHONSE DE LAMARTINE.

ANNÉE 1808

III

A monsieur Prosper Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, place Grenette, maison des Jacobins à Grenoble (Isère).

Mâcon, 4 janvier 1808.

Il y a bien longtemps, mon cher ami, que je dois une réponse à ton aimable épître, et je ne sais si tu me pardonneras de t'avoir fait si longtemps attendre. Heureusement j'ai d'assez bonnes raisons à te donner, et il y a très-peu de ma faute. J'ai été tout malade depuis une quinzaine de jours, je n'ai pas touché ma plume, et aujourd'hui même j'ai encore la fièvre et de la peine à écrire. Tous les jours je commençais une lettre, et tous les jours je la laissais, espérant être plus disposé le lendemain. Mais enfin j'aurais peur de t'inquiéter ou que tu n'accuses mon amitié. Ainsi tu vois qu'il ne faut pas me gronder, mais tout simplement me plaindre, m'écrire bien vite et m'envoyer quelque chose de ta façon pour m'égayer. Tes derniers vers sont char-

mants, mais un peu trop négligés. Pour moi je n'ai rien fait depuis un mois. Je lis quelques jolies poésies ces jours-ci pour me désennuyer et m'égayer; tu les connais et tu devines ce que je veux dire. Je suis dans les vers de dix pieds jusqu'aux oreilles, Gresset, la *Dunciade* de Palissot, etc., etc. Je viens d'acheter Pope; c'est un des livres que j'aime beaucoup et dont on ne se lasse pas. Je me suis défait d'un tas de bouquins dont ma bibliothèque était souillée. As-tu des nouvelles de Virieu? Il y a bien longtemps qu'il ne m'a écrit. Adieu, je t'écris seulement ces deux mots pour te dire que je suis toujours le meilleur de tes amis; mais je n'ai pas la force de t'en écrire plus long, ma main et ma tête sont déjà fatiguées.

ALP. DE LAM.

P.-S. Ne m'écris plus avant d'avoir une autre lettre de moi, où je te donnerai mon adresse à Lyon. J'ai de bonnes raisons pour cela.

IV

A monsieur Prosper Guichard de Bienassis

A Grenoble.

Mâcon, 10 janvier 1808.

Nihil est ab omni parte beatum.

J'ai reçu hier ta lettre. Je suis au désespoir de l'inquiétude que mon silence t'a donnée. Je t'en ai dit les raisons et je pense avoir obtenu ma grâce. L'ode que tu m'as fait le plaisir de m'envoyer m'a plu infiniment. Tu fais des progrès qui commencent à me faire peur. Je voudrais seulement que tu ne délayasses pas tant les vers latins pour faire les français, surtout dans le commencement de l'ode. Pour les autres vers sur le paysage, ils sont un peu trop longs, il n'en faudrait que deux ou trois. Du reste ils sont bien plus purs et plus soignés qu'à l'ordinaire. Continue et dans un an nous ne serons pas dignes de délier les cordons de tes souliers. Je te dis cela franchement et comme je le pense. Je ne fais rien depuis un mois. J'ai été obligé de céder ma chambre à des officiers

qui sont ici en très-grand nombre. J'ai été malade et tout cela m'a dérangé beaucoup. Je ne dirai pas comme toi : « *tristitiam et metus*, » tant s'en faut, mais comme Gilbert :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Viendra-t-on répandre des pleurs?

Cependant il y a quelque temps que je faisais encore le gentil dans le commencement d'une épître à Virieu :

Tandis que d'un léger coton
Mon visage frais se colore,
Que tout sourit à mon aurore,
Et que raisonner en Caton
Chez moi serait risible encore,
De mon espoir, de mes désirs,
Je veux divertir ta paresse,
Et, laissant l'ingrate vieillesse
S'affliger de ses souvenirs,
Une heure ou deux de ma jeunesse,
Parler au moins de mes plaisirs.

Sur une plus courte mesure
Pour toi je vais mouler ces vers
Et laisser mes pensers divers
Courir à huit pieds sans césure.

Vois-tu ce délicat gourmand,
Cherchant quelque mets qu'il préfère,
Promener son œil inconstant
Autour d'un service brillant,
Incertain du choix qu'il va faire ;
Mille plats exquis tour à tour
Tentent son appétit volage.
Mes amis, voilà mon image :
Le repos, la gloire et l'amour
Voudraient mon âme sans partage.
La raison me dit d'être sage,
Et me montre dans le lointain
Un bonheur qu'elle dit certain ;
Mon cœur prétend que le voyage
Est bien court, et que du bel âge
Les fleurs se flétriront demain.
J'espère, je crains, je balance,
Et, si je penche d'un côté,
Une flatteuse confiance
Vient des rêves de l'espérance
Amuser ma crédulité.
« Vois-tu ces lauriers, me dit-elle,
« Bientôt ta main va les cueillir !
« Tu verras ton front s'embellir
« De cette couronne immortelle
« Que ta déesse va t'offrir, » etc., etc.

Je les ai laissés là. Qu'en penses-tu franchement ? La conscription vient de retarder mon petit voyage de Lyon, je ne le ferai que dans huit jours,

après avoir tiré. Écris-moi, à Monsieur Alphonse de Lamartine, chez Mme Vasse Roquemont, rue Saint-Dominique, à Lyon. J'y resterai peut-être quinze jours. Adieu, ton meilleur ami,

ALPHONSE DE LAMARTINE.

V

A monsieur Aymon de Virieu

Au collége de Belley.

Lyon, le 30 janvier 1808.

Mon cher ami,

C'est avec beaucoup de plaisir que je m'acquitte de la promesse que je t'avais faite en partant. J'espère bien aussi que tu tiendras la tienne et que tu me donneras promptement de tes nouvelles. Je reste ici beaucoup plus de temps que je n'avais intention d'y demeurer, et je ne partirai que dans le courant de la semaine prochaine parce que je suis entre les mains des médecins. Le voyage ne m'a fait encore aucun bien et je souffre toujours beaucoup de mes maux de tête. Tu dois bien t'imaginer que, dans un pareil état, je ne peux guère me divertir ici ; aussi, malgré tous les soins qu'on a de moi, je m'ennuie on ne peut pas plus et je

désire bien impatiemment d'être guéri pour vous aller rejoindre.

J'ai été trois ou quatre fois chercher R.... mais je n'ai jamais pu réussir à le rencontrer : il est parti pour la campagne avant-hier, et, comme il ne revient que lundi, je ne le verrai peut-être pas.

Le carnaval commence ici avec beaucoup d'éclat, mais tout cela m'est parfaitement indifférent, comme tu peux le penser, et je n'ai de ma vie été si triste et si peu avide de plaisirs, surtout de ceux-là.

Tout le monde paraît convaincu à Lyon que la tempête excitée contre ces messieurs ne tournera qu'à leur avantage, et j'en suis moi-même bien persuadé; aussi, mon cher ami, nous nous reverrons probablement bientôt, si ma tête redevient un peu meilleure qu'elle n'est. Je ne peux absolument rien faire, pas même lire un peu trop longtemps, et j'ai fait un grand effort de t'écrire cette méchante lettre; ainsi tu me pardonneras si je ne te l'écris pas plus longue.

Tu voudras bien présenter mes devoirs à MM. Debrosse, Génisseau, ainsi qu'à M. Dumouchel. Je

te prie aussi de me rappeler au souvenir de Guichard, Laboré, Galtier et de toute notre classe. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur. Souviens-toi de moi comme je pense à toi.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

VI

A monsieur Guichard de Bienassis

Etudiant en philosophie à l'école secondaire de Belley, à Belley.

Mâcon, 18 février 1808.

Mon cher ami, j'avais juré que je ne toucherais pas ma plume aujourd'hui, parce que je me suis fait mettre les sangsues et que je voulais me reposer; mais quel serment peut tenir contre le désir d'écrire à un ami? Le mien n'a pas été assez fort pour cela. D'ailleurs quel plus doux délassement pour moi que de causer un peu avec toi! Je sens plus que jamais le besoin qu'on a de parler souvent à ses amis, et voilà pourquoi je me propose, bon gré, mal gré, de t'accabler de mes sottes épîtres. La voilà donc recommencée sérieusement cette correspondance à laquelle nous n'avions fait que préluder pendant les vacances dernières. Nous verrons si tu y seras aussi fidèle que tu me l'as promis et que je le suis moi-même. L'air de Belley aurait-il donc changé les résolutions que t'avait

inspirées celui de ton château charmant de Bienassis, ou bien commences-tu à dédaigner un pauvre ermite au coin de son feu, qui n'a pour toute compagnie la plupart du temps que ses livres, ses souvenirs et ses espérances ? Mes livres sont comme mes amis, peu nombreux, mais bien choisis ; mes souvenirs ne peuvent qu'être agréables ; pour mes espérances, elles sont la partie la plus riante et la plus étendue de ma société : j'aime à me délasser avec elles de tous mes maux, je les appelle à mon secours dans mes ennuis, je ne les oublie pas dans mes jouissances, et je goûte fort ce mot d'une jolie chanson :

Si le bonheur est une rose,
L'espérance en est le bouton.

Le désir ardent que j'ai de te revoir contribue beaucoup à nourrir la mienne ; quand viendra cet heureux temps?

J'ai reçu les deux aimables lettres de Virieu et de Galtier ; j'ai répondu à l'une et un de ces jours je répondrai à celle de Virieu qui me demande le récit des aventures qui ont entremêlé mon voyage. On en pourrait certainement faire une autre

Odyssée, tant il y a de merveilleux, d'étonnant et de terrible, mais par malheur tout cela est mêlé de beaucoup de comique. Je te charge de tous les compliments du monde pour lui, pour Galtier, pour Laboré, Revoux, Rombeau, Labbé et Revel. Adieu, mon cher ami, philosophe bien, divertis-toi bien, porte-toi bien. Voici les jours gras qui arrivent, vous allez vous en donner. Je t'y souhaite tout le plaisir possible, mais je désire sur toutes choses que tu me regardes toujours comme le meilleur de tes amis.

ALPH. DE LAMARTINE.

VII

A monsieur Aymon de Virieu

Au collége de Belley.

Mâcon, 22 février 1808.

J'ai reçu ta lettre, mon cher ami ; elle a calmé le chagrin que j'avais de ne vous plus voir, de ne plus vivre, de ne plus causer avec vous.

Tu me demandes le récit de mon voyage. Je vais te le faire. Ne t'attends pas cependant à ce que je veuille faire le petit Chapelle et te dire des platitudes en vers : il est beaucoup plus simple de les dire en prose. D'ailleurs les sites du Bugey, non plus que les habitants, ne prêtent guère à la poésie, et Bachaumont ainsi que son compagnon ne l'ont pas choisi pour en faire le sujet de leur badinage.

Je m'embarquai le lundi avec la compagnie qu'on nous avait annoncée. Je fus fort maussade tout le long du jour, et il n'y a rien là de merveilleux. Le soir j'eus le malheur de rencontrer à Ambérieux un poëte, entre la poire et le fromage.

Ce poëte, tu le connais, mais d'ici à demain tu ne le devinerais pas, si je ne te disais que c'était G... qui me prit là en belle amitié pour mes péchés. Enfin je me délivrai du personnage, de ses élégies, de ses couplets et de ses quatrains dont il ne me fit pas grâce d'un seul, et j'allai me coucher dans un lit fort mauvais où je ne dormis guère. Je me consolai en rêvant à vous, et nous repartîmes. Il y avait deux pieds de neige ; nous versâmes à moitié dans un fossé, je sautai en bas de la voiture et n'eus point de mal. Pour couper court, nous arrivâmes.

Je passai à Lyon dix ou douze jours fort peu agréables ; cependant je vis deux fois V..., un peu plus spirituel que de coutume, *chose surprenante*. La faculté de Lyon m'a défendu de m'appliquer aux mathématiques, de cinq ou six mois. J'ai cependant déjà commencé à lui désobéir ainsi qu'en beaucoup d'autres points, et, malgré mes désobéissances, je commence à me mieux porter, mais en arrivant ici j'étais très-mal à mon aise. Voilà mon voyage, bien en abrégé. Un jour que j'en aurai le temps je te le conterai plus en détail, il y a des choses qui te feront rire...

Veux-tu à présent savoir ce que je fais : je me lève à six heures, j'étudie jusqu'à neuf ; je monte à cheval jusqu'à midi ; je dîne. Une heure après le dîner je prends une leçon de danse, une autre de musique, une de mathématiques et une de dessin. Après tout cela je vais faire quelques visites ou je reste seul à la maison, comme aujourd'hui pour t'écrire.

Mon pli est pris et je veux décidément travailler. J'ai commencé à parler de diplomatie : on me dégoûte un peu, mais je suis fidèle au poste, *nobilis me sollicitat ambitio*. J'attends le mois d'octobre pour me lancer si je peux y parvenir. En attendant, je prépare mes armes et je fais ma devise : *virtuti et gloriæ*.

Nous avons eu ici quinze jours de printemps pendant lesquels j'équitais beaucoup avec deux de mes amis qui ne valent pas ceux de Belley. Nous avons été du côté de l'Omus, pays qui, je crois, t'est connu et cher, si j'ai la mémoire bonne. Nous sommes replongés dans les neiges et je me chauffe.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Je crains de t'ennuyer, sans quoi je ne finirais pas.

Dis mille choses à Guichard, Galtier, Laboré, Revoux, ainsi qu'à tous nos autres anciens amis. Quand te reverrai-je ?

Ton ami,

ALPH. DE LAMARTINE.

VIII

A monsieur Guichard de Bienassis

A Belley.

Mâcon, 13 mars 1808.

Répondre à la fois à Virieu et à toi, mon cher ami, ce serait trop de plaisir, c'est pourquoi je partage mes jouissances et je commence par le commencement. Je ne te parlerai plus du bonheur de recevoir de tes lettres, c'est une affaire convenue qu'elles me procurent le plus grand plaisir. Je souhaite que les miennes fassent un effet semblable. Tous ces compliments-là sont des lieux communs, comme le dit fort bien Virieu, et dans les lettres comme ailleurs *odi profanum vulgus et arceo*. Cependant, avant de quitter tout à fait les lieux communs, je veux te dire qu'il fait ici un temps superbe et que j'en profite de mon mieux. C'est bien là parler de la pluie et du beau temps, parlons maintenant d'autre chose.

Me voilà décidément livré aux arts libéraux et

même aux sciences abstraites. Comme Serpius et Vorion, et même plus qu'eux, je ne m'amuse presque pas, mais aussi je ne m'ennuie jamais. Toutes mes occupations y mettent bon ordre, elles sont très-variées, et elles le seraient encore plus si la maudite paresse, qui se glisse partout, ne venait pas se fourrer jusque dans mon cabinet d'étude. Malgré les précautions que je prends pour la chasser, il m'arrive encore quelquefois de prendre Chateaubriand au lieu de Rollin et de la Caille, et d'écrire à un de mes amis lorsque je devrais traduire une ode d'Horace ou un discours de Cicéron. Nature, nature, qu'on a de peine à te vaincre ! Voilà un aveu un peu honteux, mais qui est-ce qui n'en a pas de honteux à faire ?

J'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre de monsieur Debrosse, datée de Lyon. Je présume qu'il est à présent de retour à Belley et que tout y est plus calme.

Au mois de mai je pars pour la campagne. Je laisserai là tous mes maîtres et je compte y passer six semaines. C'est un pays extrêmement sauvage que celui où je vais ; il est tout en prés et en bois ; il n'en sera que plus délicieux au printemps. J'y

porterai tous mes livres, surtout ceux qui font compagnie dans la solitude, et ceux qui en parlent si bien, tu sais celui dont je parle. Qu'est-ce qui me manquerait si je pouvais vous y rencontrer ?

J'ai passé un carnaval bien plus tranquille que vous et vous avez eu certainement plus de bruit et de plaisir que moi pendant ces jours gras. Monsieur Vrintz a-t-il fait quelque beau mardi gras, et toi un testament en forme bien long et bien malin ? Virieu a-t-il chanté le roi Dagobert et Revoux joué une marche ou une bourrée, et quelque nouveau Fougas n'a-t-il pas paru sur l'horizon ?

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur ; je te charge de mille choses pour Virieu, Laboré, Galtier, Revoux, St.-Pulgent, etc., etc., et je suis pour toujours

ton ami,

ALPH. DE LAMARTINE.

IX

A monsieur Aymon de Virieu

Au collége de Belley.

Mâcon, 20 avril 1803.

Je ne sais pas, mon cher ami, si tu voudras bien encore me pardonner de ne t'avoir pas écrit depuis si longtemps. J'avoue que ma paresse y a peut-être été pour quelque chose, mais il y a eu aussi d'autres raisons que je te dirai *in tempore et loco*, et qui me rendent très-excusable. Guichard et Galtier sont en droit de me faire de pareils reproches.

J'ai appris avec grand plaisir que vous aviez passé un carnaval très-gai, et vous avez été en cela plus heureux que moi, mais le moment approche où je vais oublier un peu mes ennuis de l'hiver. Je travaille toujours tant bien que mal, et je lis beaucoup, ce qui m'empêche de perdre mon temps, car le fruit des lectures se retrouve toujours en son temps et, entre nous soit dit, j'ai grand besoin de semer un peu pour moissonner ensuite. Beau-

coup de mes projets, mon cher ami, seront toujours des projets, car la fortune le veut et l'exige. Elle est bien vraiment *rerum omnium dominatrix (qui leget intelligat)*.

Je ne me porte guère mieux qu'au collége, mais j'espère cependant toujours que la chasse, les bains, la campagne me rendront sain et gras comme toi.

Je pars dans un mois, mais écris-moi toujours à la même adresse à Mâcon. Ne me punis pas de mon retard par un retard de ta part. Traite-moi en ennemi généreux et non pas en ami irrité et implacable. Dis mille choses respectueuses de ma part à M. Debrosse, M. Dumouchel, MM. Béquet et Wrintz et charge-toi de mes compliments pour Guichard, St.-Pulgent, Rombeau, Labbé, Revoux, Genin, Remondange et Laboré, ainsi que pour tous les autres de notre classe.

Adieu, mon cher ami, je te quitte pour aller râcler ma basse parce que mon maître m'appelle. Je t'embrasse de tout mon cœur et je te prie de me regarder comme le plus tendre et le plus fidèle de tes amis.

ALPH. DE LAMARTINE.

X

A monsieur Guichard de Bienassis

A Belley.

Mâcon, 8 juillet 1803.

Rassure toi, je ne suis ni tué, ni noyé, ni surtout dégoûté d'une correspondance qui fait tout mon bonheur, et je me dépêche, comme tu le vois, à t'en donner une preuve non équivoque. Je ne saurais trop te remercier de l'exactitude que tu as mise à me répondre, et désormais je veux imiter ton exemple en ceci comme en toute autre chose. On m'a remis l'autre jour ta jolie épître ainsi que celles de Remondange et de Revoux au moment du dessert, c'était véritablement le moment convenable ; j'ai demandé et obtenu la permission de les lire quoiqu'on fût encore à table, et tout le monde m'a félicité de ma triple jouissance. J'avais probablement plus d'un envieux, car recevoir à la fois des nouvelles de ses trois meilleurs amis, qu'est-ce qui est plus digne d'être convoité ? Je répondrai

un de ces jours aux deux autres lettres, aujourd'hui c'est ton tour... Ne me critique pas tant, mon cher ami, sur ma versatilité, sur l'inconstance de mes goûts, sur mon peu d'aptitude au bonheur. Puisque La Fontaine est ton auteur, il sera le mien; souviens-toi de la fable des *Deux Besaces :* nous te verrons dans quatre ou cinq mois commencer à t'ennuyer peut-être en ta retraite de Bienassis au milieu de tes livres, de tes bois, de tes prétendus plaisirs; tu regretteras dans peu la société de tes amis, les occupations, et que dis-je? peut-être même les peines du collége. Tu ris, tu te moques de moi, tu penses que je radote comme un vieillard de quatre-vingts ans. Je te laisse faire et je t'attends dans un an, pas plus tard.

Tu me demandes la description de mon manoir antique (1); tu t'y prends un peu tard, car je n'y suis plus depuis huit ou dix jours et je ne peux pas attendre que j'y sois retourné pour me donner le plaisir de te répondre. N'importe, si cela te fait quelque envie, ma mauvaise mémoire suppléera à mes yeux. Mon vieux château est situé sur le pen-

(1) Saint-Point.

chant d'une colline très-pittoresque, il est dominé par une forêt très-étendue, et il domine lui-même un vallon bien frais et bien vert, mais à la vérité un peu resserré. Une petite rivière coule au milieu de cette vallée, elle est bordée de saules et de peupliers à l'ombre desquels je vais lire toutes les après-dînées. La forme du château n'est rien moins qu'élégante, c'est un gros corps de bâtiment flanqué de quatre tours gothiques; une grande terrasse règne sur le devant ; au-dessous est une espèce d'avenue qui conduit dans la prairie. Voilà le lieu. A présent veux-tu savoir la vie qu'on y mène ? On s'y lève à sept ou huit heures, excepté les chasseurs, du nombre desquels je ne suis pas, on déjeune, on se promène, chacun ensuite vaque à ses petites affaires. Les miennes sont la lecture, un peu de dessin, un peu de musique et quelques autres petites occupations que tu devines. Cependant, je t'avoue que je deviens d'une paresse inconcevable. A une heure, comme au bon vieux temps, on se rassemble et l'on dîne ; après le dîner, une heure de conversation ; quelquefois on joue, et moi, prenant un livre dans ma poche, mon fusil sous mon bras et mon Azor avec moi, je m'esquive

soit dans la forêt, soit dans la prairie, je choisis un endroit ombragé et frais, je m'assois et, quand mon chien dort à côté de moi, que rien ne trouble mon petit asile, je lis. Le soir, mes lectures sont un peu plus légères que le matin sans être jamais futiles; c'est alors que je suis un peu content et que je répète ces vers d'Horace :

Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Sur les sept ou huit heures, je monte à cheval et vais me promener dans des chemins charmants. Je fus l'autre jour jusqu'à l'ancienne abbaye de Cluny, qui était jadis si belle et qui n'est presque plus qu'une ruine. Si j'étais menteur, je te dirais que je pleurai en la visitant, mais j'aime mieux ne dire que la vérité et être franc. Je fus extrêmement ému en voyant ce majestueux édifice, fameux par tant de grands hommes qui y ont vécu. Viens me voir et nous y irons faire une élégie ensemble. Enfin je rentre, on cause un instant, on soupe et l'on se retire. Ah ! mon cher ami, cette vie ne m'ennuierait pas si j'avais auprès de moi quelques amis, un seul même ; mais on a beau être assez

heureux, si on n'a personne à qui le dire, on devient malheureux. C'est là ma pensée habituelle, et puis un peu d'ambition. Mais adieu, je fatigue ta vue et ton attention. N'oublie pas de dire à Revoux et à Remondange combien j'ai eu de plaisir à recevoir leurs lettres. Je vais leur écrire au plus tôt. Rappelle-moi, je t'en prie, au souvenir de ces messieurs à qui je pense tous les jours avec plus de reconnaissance. J'embrasse Laboré et tous mes anciens amis, tu les connais. Pour toi, je te prie de me compter toute ta vie pour le plus fidèle de tes amis, ce sera une grande consolation pour moi qui te regarde comme le meilleur des miens.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Mande-moi si M. Varlet est revenu à Belley.

XI

A monsieur Guichard de Bienassis

Étudiant au collége de Belley.

Le 26 juillet 1808.

Pourquoi, mon cher ami, m'as-tu fait des reproches aussi vifs de ma négligence à écrire? Qu'y as-tu gagné? Pas grand'chose, peut-être même un peu d'ennui : je t'accable de lettres, et je suis sûr que tu gémis déjà sous le poids de mon amitié. Cependant j'ai tant de plaisir à t'écrire que, sans m'inquiéter si cela t'ennuie ou si cela t'amuse, je ne taris plus. Peut-être que je montre un peu d'égoïsme, mais tu devais me mieux connaître quand tu m'as mis au rang de tes amis. J'ai ri en t'entendant faire de si jolis châteaux en Espagne sur ton bonheur futur à Bienassis. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils se réalisent pleinement ; mais tu m'en diras des nouvelles. J'ai écrit ces jours passés à Revoux et à Remondange, ils ont dû recevoir mes lettres. Je vois d'après ce que tu me mandes que vous êtes dans les gran-

deurs, et je vous en félicite de tout mon cœur. Vous allez avoir bien des compliments à faire, mais aussi bien des congés.

Tu vas, dis tu, être tourmenté pour choisir un état de vie, et tu es résolu à n'en choisir aucun. Tu te trouves précisément dans une position absolument opposée à la mienne. Au reste je suis bien aise de te voir dans ces dispositions-là. Cela me console, nous serons deux, et nous n'aurons apparemment autre chose à faire qu'à nous ennuyer et à nous écrire. Nous nous visiterons l'un l'autre, et s'il m'est permis de faire aussi des projets, nous voyagerons ensemble *quando res sinebit*. Nous raconterons ensuite ce que nous aurons vu et ce que nous n'aurons pas vu, nous dirons les périls que nous n'aurons pas essuyés et les jolis vers impromptu que nous n'aurons pas faits. Peut-être as-tu bien raison de préférer la tranquillité, le commerce de tes amis et les lettres à tout le tumulte des affaires, et de dire, comme Sosie :

Un mal d'opinion ne touche que les sots ;
Et moi, je prends pour ma devise :
Moins d'honneur et plus de repos.

Je crois que cela fait honneur à ton jugement, et cependant j'avoue que pour mon compte je ne pense pas de même. Je dirais volontiers, comme quelqu'un que tu connais : *De la gloire et de l'argent!* Tu vas peut-être bien te moquer de moi de ce que je mets ainsi ensemble deux choses que la nature sépare toujours, et tu vas rougir d'avoir un ami qui tient à l'argent. Rassure-toi cependant, je n'y tiens point réellement, j'en voudrais seulement pour en jouir et le dépenser noblement, pour en faire jouir mes voisins et mes amis; car il en faut, quoi qu'on en dise.

La gloire ne promet qu'un nom et des lauriers.

A propos de gloire, tu vas sans doute en acquérir une bonne dose. Je te vois d'ici monté sur des tréteaux, l'œil fier, le sourcil froncé, la tête haute, l'air rébarbatif, prêt à répondre à tout venant, ou bien déjà dans la chaleur de la dispute, crachant le latin à pleine bouche, armé d'un dilemme invincible, confondre, terrasser un malheureux savant du voisinage qui sera venu là pour son malheur. Courage, mon cher ami, la victoire approche! Quel plaisir n'auras-tu pas ensuite de voir ta

chambre tapissée de thèses que ton nom embellira, d'en distribuer à tes amis, à tes parents, à tes oncles qui ne sauront plus le latin, et surtout à ta tante la religieuse!.... Où en es-tu de ta philosophie? Comment se porte M. Vrintz? Ne m'oublie pas auprès de lui. Il est temps que je finisse; mais je veux auparavant te prier de m'écrire toujours aussi exactement que tu l'as fait ces deux dernières fois, toujours avec autant de détails et même plus. Ne sépare pas tant tes lignes ni tes mots et écris toujours quatre pages. Si je voulais y regarder d'un peu près, je dirais bien que deux des miennes écrites bien serrées en tiennent quatre des tiennes. Mais j'espère que nous en viendrons à doubler les feuilles. Adieu, regarde-moi toujours comme le meilleur de tes amis. Dis-moi si tu as eu des nouvelles récentes de Virieu.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

XII

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Saint-Point, 28 juillet 1808.

Mon cher ami,

Je suis extrêmement en peine de toi : voilà près de trois mois que je n'ai eu de tes nouvelles, et tu m'avais cependant promis d'être si exact à m'écrire! Tu ne t'imagines pas combien j'en suis affligé, ni tout ce que je roule de sinistre dans ma tête. Est-ce que tu serais capable d'oublier le plus ardent de tes amis? Est-ce que les nouvelles amitiés que tu as sans doute déjà formées à Paris t'auraient fait oublier les anciennes qui seront toujours les meilleures? Je ne puis le croire, ni cependant m'empêcher de le craindre. Tire-moi bien vite, je t'en prie, d'une telle inquiétude. Tu ne sais pas tout ce qu'elle a de cruel pour moi : placé bien loin de toi par les circonstances,

voyant tous les jours de nouvelles barrières qui s'opposent à l'exécution de mes projets, contrarié par la fortune dans la plupart de mes désirs, ma seule jouissance est de penser que j'ai un ami dans le monde. Que deviendrais-je si cette pensée n'était plus qu'une illusion! D'un autre côté, j'appréhende que tu n'aies pas reçu mes deux dernières lettres et que tu n'aies soupçonné que je t'oubliais aussi. J'ai cependant mis exactement ton adresse telle que tu me l'as envoyée à ton arrivée à Paris. Si tu m'écris, ta lettre ne me trouvera probablement plus ici : je serai à Dijon où je vais passer un mois. Cependant adresse toujours ta lettre à Mâcon, on me la fera parvenir. Que te dirai-je de plus? J'ignore encore si tu recevras ma lettre. Adieu, crois-moi le meilleur et le plus tendre de tes amis.

ALPH. DE LAMARTINE.

XIII

A monsieur Guichard de Bienassis

En son château de Bienassis.

Mâcon, 10 septembre 1808.

J'arrive aujourd'hui de Dijon, mon cher ami, et je viens de recevoir ta lettre. Je ne dis rien de l'empressement avec lequel je l'ai lue et relue; c'est un lieu commun. Quelle description charmante tu me fais de tes plaisirs! avec quelle finesse tu te moques de moi en me parlant de mes plaisirs et de mes grandeurs! Eh, mon Dieu! tu m'as assez plaisanté sur ma prétendue société brillante, etc. Ne croiras-tu pas une fois pour toutes que je ne suis qu'un rustre, un paysan, un ours, un sauvage enterré dans ses bois ou dans son cabinet, ce qui revient au même, ne voyant personne, n'ayant pas la plus légère teinture de ce que tu appelles courtoisie ou bon genres?

Virieu m'a joué un tour indigne : il m'a exposé à plusieurs choses que je n'ai peut-être pas évi-

tées. Mais je m'en vengerai en l'embrassant à Bienassis, si je peux l'y trouver. A propos, votre partie sera charmante et d'une gaieté et d'une cordialité indicibles. Ah ! que je voudrais pouvoir en être ! Tu es bien bon de m'y inviter, et certes je n'épargnerai rien pour m'y rendre. Mande-moi le jour précisément où il faut arriver, où tout le monde s'y trouvera. On ne m'accordera peut-être que peu de temps, au moins faudra-t-il que je choisisse le jour où vous y serez tous. Quand nous aurons fait un bon dîner présidé par la sagesse indulgente, que le vin de Condrieu aura réchauffé nos cervelles déjà trop chaudes, que les bons mots auront eu leur libre cours et toute espèce de méchanceté bannie, nous trinquerons ensemble, nous boirons le dernier coup à la santé de la maîtresse du château, nous nous embrasserons, et, si le bonheur n'est pas là, je me donne au diable. Je craindrais cependant en réalisant ce projet d'abuser de la bonté de ta mère qu'une telle société pourrait ennuyer. Au reste, si cela va à bon port, j'irai par Ambérieux, et mande-moi la route que je dois suivre depuis cet endroit-là. Si je te promets, je serai exact à l'heure indiquée, et

ce sera le premier moment de joie que j'aurai éprouvé depuis six mois.

J'ai passé hier matin à Nuits et je fus embrasser Tisserandot. Il me reçut très-fraîchement, ne m'offrit pas même à m'asseoir chez lui ou à déjeuner, ne me reconduisit pas même à mon auberge. Mais fi d'une telle amitié que l'absence affaiblit ainsi ! La mienne se ranime tous les jours. Je n'ai rien de bon, d'agréable à offrir, mais si un de mes amis venait, je partagerais avec lui mon ermitage et ma table frugale ou je jeûnerais un an pour le recevoir un jour. J'ai mille et une choses à te dire, le papier n'y suffirait pas. C'est d'ailleurs un dangereux interprète, il nous trahit souvent. Adieu, réponds-moi vite, je te porterai moi-même la réplique. Je t'embrasse bien vite moi-même parce que je pars. Ma lettre n'est guère lisible, mais l'amitié a de bons yeux.

Le meilleur de tes amis,

ALPHONSE DE LAMARTINE.

XIV

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Milly, 29 septembre 1803.

Encore sept ou huit jours, et je t'embrasse à Bienassis ; j'en suis heureux depuis quinze jours. Je vais donc enfin revoir mes deux meilleurs amis, entendre conter toutes leurs aventures depuis huit mois, leur raconter les miennes et nous jurer de nouveau une amitié éternelle. J'ai été bien sensible à la bonté de ta mère qui nous réserve deux bouteilles de vin de l'Hermitage. Je ne peux cependant pas lui promettre de n'avoir pour elle aucun respect. Cette condition est trop sévère ; elle me paraît impossible avant que j'aie l'honneur de la connaître : que sera-ce quand j'aurai vu par moi-même les vertus dont j'ai entendu le récit de ta bouche même ? Tu n'aimes pas les festins somptueux, ni moi non plus, je t'assure. Tu me cites Horace, je te le cite aussi, écoute :

Si potes archaicis conviva recumbere lectis,
Nec modica cœnare times olus omne patella;
Supremo te sole domi, Torquate, manebo.

Lis la suite de cette épître et dis avec moi :

Le bon Horace était homme de goût ;
Je tiens pour moi qu'on doit le suivre en tout.

Je ne veux aller ni chez M. de Veysseire, ni chez Mme de Beauvais, ni chez MM. de Vernat, je veux rester à Bienassis à causer, à rire et à nous divertir comme des fous; je n'y vais que pour vous voir tous, et non pour aller faire des saluts symétriques chez les élégantes du voisinage.

Je vois d'après ce que tu me dis de la fête qui a eu lieu chez toi que tu passes pour un jeune homme fort réservé, fort sage, et je t'en fais mon compliment. J'ai ici une réputation assez bonne aussi; cependant on ne me mettrait pas, je crois, avec autant de sécurité au milieu d'une pareille bergerie. Pour mon malheur je n'ai rien de semblable à appréhender. Je viens de recevoir une lettre de Virieu qui ne me parle point du projet d'aller chez toi. Quant à moi, j'irai frapper à ta

porte le premier ou le second jour d'octobre, et je passerai par Lyon, grâce à tes conseils, car mon premier projet était d'aller à cheval par Bourg et Ambérieux. Mais, tout bien considéré, ce n'est pas un bien grand malheur que de passer par une grande ville où on trouve des connaissances, des amis et de bons spectacles. Je tâcherai de trouver une méchante patache pour aller jusqu'à Crémieu. Je vais aller tout à l'heure faire mes adieux à mon oncle et à d'autres personnes qui me félicitent fort de mon plaisir futur. Adieu : mon coursier est dans la cour, qui fait grand bruit parce que les mouches le piquent. Je vais le monter et aller dîner. Je t'embrasse et suis pour la vie le plus tendre et le plus fidèle de tes amis.

ALPH. DE LAMARTINE.

XV

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

28 octobre 1808.

Pardonne-moi, mon cher ami, de ne t'avoir pas écrit plus tôt : je n'ai pas eu un seul jour à moi. J'ai été en course pendant ce temps-ci et je n'aime guère à écrire sur un autre bureau que le mien. Cependant, comme je vois que je serai encore longtemps chez les autres, j'ai demandé du papier et de l'encre, et voilà que je t'écris avec une plume taillée à la diable, comme tu peux t'en apercevoir.

Mon voyage a été fort heureux, je ne m'y suis pas ennuyé. J'ai vu G. à Lyon, c'est-à-dire que je l'y ai rencontré. Il a pris l'air qu'il avait quand M. Debrosse le morigénait. J'ai fait bonne contenance et j'ai éclaté le premier en reproches de ce qu'il ne m'avait pas donné de ses nouvelles. Il a récriminé, et nous nous sommes enfin séparés les

meilleurs amis du monde. Je lui ai promis de lui écrire. J'ai été fort bien reçu et, si j'avais pu le prévoir, je ne me serais pas tant hâté de revenir. J'ai fait, il y a quelques jours, connaissance avec un jeune homme qui m'a paru assez aimable. J'espère que sa société pourra m'être fort agréable. Il est assez instruit, il a de l'esprit et il est en même temps fort doux et fort complaisant. C'est une bonne fortune dans ce pays-ci; je veux le cultiver.

Tu sais que j'avais envie de faire le voyage de Montcenis. Il m'a proposé d'y aller avec lui parce qu'il n'en est éloigné que de sept ou huit lieues. J'ai demandé timidement cette nouvelle permission. On n'a pas fait de difficulté, au contraire. Ainsi je pars au commencement de la semaine prochaine, nous serons trois ou quatre jeunes gens, et cette partie me fera grand plaisir. Que ne peux-tu en être! Mais je ne suis pas fâché d'y aller avant toi, parce que, lorsque tu viendras ici, il me sera facile de t'y conduire, et j'espère bien que cela aura lieu. Cela mérite la peine de venir du Grand-Lemps.

Ce sera probablement ma dernière course de

cette année. Après cela je reviens à Mâcon me renfermer dans mon cabinet, lire, écrire, effacer, traduire, corriger, commenter, critiquer et me chauffer, heureux si je puis découvrir quelques gens instruits avec lesquels je puisse causer de tout ce que j'aime. J'irai probablement passer huit jours du carnaval à Lyon avec maman. Je t'écrirai le moment : tu serais bien aimable de t'y trouver. Ce n'est pas un voyage ni une dépense. A propos de dépenses, je crains de ne pas faire de grosses économies cette année : il faut que je m'équipe de tout, et puis tous ces petits voyages coûtent encore assez cher, mais je ne regrette pas l'argent que j'y mets.

Adieu, mon cher ami, joue bien de la basse, traduis Virgile et Ovide, lis beaucoup et de bonnes choses, et par-dessus tout pense à moi et écris-moi souvent et longuement. Je t'en donne l'exemple. Je te prie d'offrir mes respects à ta maman et à ta sœur et de la remercier du bon accueil qu'elle nous a fait et de tous ses bons conseils. As-tu été à Lyon? J'espère aussi y aller. Sais-tu des nouvelles de L. et de T... et du collége de Belley? On m'a dit à Lyon qu'il était entièrement détruit.

M... y a passé, il logeait chez St-Pulgent. J'ai été pour les voir, mais je les ai manqués de deux heures. Ils étaient partis pour la campagne. Galtier a été plus heureux : il a rencontré l'homme en question qui se faisait fièrement cirer les bottes ou les souliers au coin de la rue Saint-Dominique. M. L. T. y a aussi passé allant à Paris. Il a été aimable, spirituel, sentimental, triste, gai, suivant les occurrences. On l'a beaucoup goûté. Il a fait les délices des sœurs, des cousines de Th..., des tantes de L..., des beaux esprits de Bellecour et même des dévotes. Au reste tout ce qu'on m'en a dit ne me paraît pas bien prouvé. J'aime à l'écouter comme toi. Je t'embrasse et finis faute de papier.

ALPH. DE LAMARTINE.

XVI

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Le 29 octobre 1808.

Enfin, mon cher ami, me voilà revenu d'une infinité de courses que j'ai faites depuis que je t'ai quitté; me voilà renfermé de nouveau dans ma petite chambre, assis devant mon bureau, occupé à t'écrire et à rêver à quelque pièce que je médite. Mais ce ne sera pas pour longtemps, car je pars dans quatre ou cinq jours pour faire un des voyages que j'avais projetés avec Virieu. Je vais à Autun et à Montcenis, visiter des manufactures, des fonderies et des choses aussi curieuses que notre grotte. Ce petit voyage sera d'autant plus agréable que je vais le faire avec deux jeunes gens que je connais depuis peu de jours, et qui me paraissent plus instruits, mieux éduqués et plus aimables que les autres que je vois ici. Je voudrais

bien que vous fussiez de la partie, mais j'espère que tôt ou tard nous la ferons ensemble.

Mon voyage a été heureux et assez agréable, si quelque chose peut amuser lorsque l'on quitte ses deux meilleurs amis sans savoir quand on les reverra. Tu ne tarderas pas, j'imagine, de partir pour Grenoble, où tu seras fort bien, où tu t'amuseras, où tu feras de jolis vers qui courront la ville et qui te feront rechercher. Mais, avant de les laisser partir, montre-les à quelque juge sévère, ne les hasarde pas ; une fois lancés, on ne les peut plus retirer. Envoie-les-moi, je te dirai mon avis franchement ; tu me donneras une preuve de confiance et moi une preuve de sincérité.

Fais-moi le confident des secrets les plus chers,
De tes premiers amours et de tes premiers vers.

LA HARPE.

J'en userai souvent de même avec toi, mais point de flatterie, pas plus que de choses piquantes.

Comment ces dames ont-elles reçu ton compliment ? comment a été la fête de ta mère, et le départ de mademoiselle Berthier?

Que de baisers reçus, que de larmes versées!

Es-tu toujours un peu épris ? Pour moi, mon cher ami, je te le dis dans la jubilation, je ne suis pas encore amoureux, ni un peu ni beaucoup. Je suis libre et je désire l'être toujours. Mais qu'arrivera-t-il ? Je n'en sais rien. Jusqu'à présent je ne vois rien de digne d'une passion, rien que de petites effrontées, impudentes, coquettes, rien que de petites ignorantes, imbéciles, malignes, médisantes, sottes, laides, et je crois que je me suis formé une idée de perfection que je ne trouverai jamais. Et dans ce cas, comme je te l'ai dit, je vis garçon, je m'occupe des lettres que j'aime tous les jours davantage, je voyage pour connaître un peu notre prison, je vais quelquefois les hivers à Paris, si Dieu m'en donne les moyens, et je passe ma vie en philosophe modéré, content de son sort, faisant du bien autant qu'il peut, et n'ayant d'autres liens que ceux de l'amitié. Je te prédis que tu feras de même, mais, au nom de Dieu, ne va pas te fourrer dans le militaire. Tu en rêves de brillantes choses, la réalité te détromperait et ton temps aurait été perdu.

J'ai fait des narrations de notre voyage à tous ceux qui ont voulu l'entendre, mais je ne l'écris

pas. Que peut-on dire de neuf sur un petit voyage comme le nôtre, après Piron, Voltaire, Bachaumont, Desmahis, Parny, Pompignan et une infinité d'autres ? La *Gastronomie* et l'*Imagination*, dont vous m'avez fait cadeau, ont été très-bien reçues; elles figurent à merveille devant ma table. Je parie que Sapho t'ennuie déjà. Je n'y ai pas trouvé les beautés dont on parle tant. Est-ce ma faute, est-ce la sienne ? Sterne m'a un peu ennuyé. Avec toute sa légèreté, je le trouve monotone. Il n'y a que le *Voyage sentimental* de lui que je relise avec plaisir. Ta maman a-t-elle été étonnée de ce que j'ai pris la liberté de lui écrire mes remercîments ? Je te prie de lui présenter mes respects ainsi qu'à ton aimable vicaire. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur, et j'ai tout oublié sans peine.

ALPH. DE L.

XVII

A monsieur Guichard de Bienassis,

Chez M. Comte, place Grenette, à Grenoble.

Milly, 12 novembre 1808.

Extinctus amabitur idem.

Mon cher ami, je viens de recevoir ta lettre, celle de ta mère et celle de Virieu. Juge quels plaisirs j'ai eus à la fois. J'arrivai avant-hier du petit voyage dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Il a été fort intéressant et fort agréable ; j'y ai vu des choses extrêmement curieuses. Il n'y manquait que Virieu et toi. Mais, comme je te l'ai déjà dit, je ne renonce pas à l'espoir de vous y mener. Tu as bien eu tort de croire que j'étais piqué et de te justifier, tu n'en as pas besoin, et n'en parlons plus.

Elle est partie ta toute belle, ta toute aimable, ta toute aimée. Eh ! mon Dieu ! laisse la courir ; ne t'en afflige pas trop longtemps. Je crois presque

qu'elle n'en vaut guère la peine. Cependant je n'ose rien décider. Si véritablement tu l'aimes, si elle est vraiment digne d'être un peu aimée, enfin si ce doit être là ta folie, je la respecte et je ne la plaisante plus. Seulement sa condition me fâche ; j'aimerais mieux que ce fût une bergère et je ris quand je pense qu'on peut lui dire à bon endroit :

Viens, ma chère Lysbé, que tes heureuses mains
Me versent à longs traits ce nectar des humains !

Grenoble te rendra peut-être infidèle. Je le souhaite. Tu as fort bien exécuté tous les petits projets dont tu m'avais parlé. La fête de ta mère a dû être fort jolie, et pourrait-elle ne pas l'avoir été avec une si aimable sœur pour t'aider ? Je suis enchanté de ton impromptu et fâché que tu ne m'aies pas envoyé aussi l'autre. Il fallait aussi adresser l'envoi à la susdite personne. Cependant j'approuve ta sagesse, elle n'y aurait pas tenu. Il est vraiment joli, correct, sentimental, bien versifié. Je ne veux pas dire qu'il soit sans faute, qu'il ne pût pas y avoir un peu plus de pensées fines ; mais je peux te dire sans flatterie que je

voudrais l'avoir fait. Tu pourrais changer : *Le destin cruel la ravit à mon cœur* et le vers précédent, mettre quelque chose de moins commun. Voilà comme je veux que tu me critiques, quand je t'enverrai quelque petite pièce.

J'étais l'autre jour dans une maison à cinq ou six lieues d'ici, avec les deux jeunes gens qui m'ont mené à Montcenis. Il y avait là une demoiselle charmante, qui est leur sœur ; le soir nous la contrariâmes un peu et nous nous amusions à la faire rougir. Le lendemain matin, dans mon lit, je fis ces trois couplets que je montrai à ces messieurs. C'est un véritable impromptu ; mais je te l'envoie pour te montrer que je te traite en ami et pour te donner lieu à critiquer, quoique ça n'en vaille pas la peine. Je connaîtrai ta sincérité. C'est sur un air nouveau : *Femmes, voulez-vous éprouver*, etc.

Que j'aime à voir, dans mon jardin,
Rougir une rose nouvelle,
Et dans sa fraîcheur du matin
M'offrir sa parure vermeille !
Mes amis, entre nous soit dit,
Ma belle et simple Éléonore,
Quand son modeste front rougit,
Me plaît bien davantage encore.

Rougir est un charmant détour
Qui protége son innocence,
Peint sa pudeur ou son amour
Et quelquefois donne espérance.
Répétez-lui, d'un air galant,
Qu'elle est trop aimable et trop sage,
Elle répond en rougissant.
Doit-elle en dire davantage ?

Si parfois je veux sur son sein
Promener ma main caressante,
Elle rougit. L'enfant malin
La trouve encor bien plus piquante.
Si je lui dis : « Belle, à ce soir »,
Je la vois rougir et sourire.
Je la quitte alors plein d'espoir,
J'ai lu ce qu'elle n'ose dire, etc.

Je n'ai rien fait depuis mon retour ; mais me voilà casanier. Mande-moi les jolis vers qui sont dans le journal de Grenoble. Si je faisais quelque chose de digne d'y être inséré, je te l'enverrais. As-tu vu Vignet ou de Vence? Fais-leur mes compliments.

Voilà le moment de nous écrire de longues lettres, plutôt cinq pages que quatre. Comment te trouves-tu ? Quelle est ta société ? Que fais-tu ? Tu as sans doute rencontré déjà quelques jeunes gens aimables, spirituels, bien élevés, instruits,

comme il y en a tant. Profite de ta bonne fortune ; pour moi j'en cherche toujours.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. On m'appelle pour aller dîner avec un curé de village et un chasseur enragé. N'oublie pas de présenter mes respects à ton oncle et à ta tante et de les remercier des honnêtetés qu'ils nous ont faites lors de notre passage à Grenoble, et crois-moi toujours ton meilleur ami.

ALPH. DE LAMARTINE.

XVIII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Milly, 12 novembre 1808.

Det vitam, det opes, æquum mi animum ipse parabo.

Voilà un quart d'heure, mon cher ami, que je fouille dans ma tête et dans mon Horace pour trouver une épigraphe qui ait un peu le sens commun ; je n'en trouve point et je suis réduit à mettre celle que tu viens de lire qui n'a aucun rapport avec ce que je vais te dire, du moins à ce que e crois, jusqu'à présent. Mais contente-toi cette fois-ci ; un autre jour, j'aurai la main plus heureuse.

J'arrive de Montcenis, enchanté de mon voyage et de toutes les belles choses que j'y ai vues. C'est vraiment le plus bel établissement qu'il y ait en France, je le dis, quoique ce ne soit pas à moi à en juger, n'en ayant guère vu d'autres ; mais j'y ai rencontré beaucoup d'étrangers qui étaient de

cet avis-là. Cela me vaut un voyage de deux cents lieues. Nous avons fait cette course à cheval par un assez beau temps. Nous y sommes demeurés deux jours entiers et nous aurions pu en passer huit sans nous ennuyer. La chose la plus rare qu'on y trouve est la pompe à feu et la forerie de canons. J'ai rapporté d'assez beaux gobelets et de fort jolies bagues en cristal. La chambre dans laquelle nous avons logé, qui est une chambre à peu près banale, est tapissée des noms des curieux et de pièces de vers. J'y ai laissé mon tribut comme un autre. Nous le retrouverons quand nous y retournerons ensemble et nous l'augmenterons. Prépare d'ici là quelque joli impromptu que tu écriras tout chaud sur la muraille à côté de ton lit.

J'ai fait pendant ce voyage une plus ample connaissance avec le jeune homme dont je t'avais parlé, et c'est vraiment une assez bonne compagnie. J'ai passé huit jours chez lui, nous nous y sommes divertis, et j'y ai surtout beaucoup lu. M'en voilà revenu avec le dessein d'y retourner souvent, car c'est une fort bonne maison qui ne serait point à négliger.

Cette dernière sortie m'a ruiné, et j'attends avec impatience le premier janvier qui doit me remettre un peu dans mes affaires. Ah ! que ne puis-je passer l'hiver à la campagne comme toi, j'amasserais des trésors, au lieu que je viens de me faire faire trois habits d'un coup, et je n'en suis pas quitte. Nous avons fait dans ce pays-ci de fort belles vendanges, et, si le vin se vendait bien, on aurait encore quelques ressources. *Mais ça ne va pas : le commerce est à bas, la denrée n'a pas de débit*, etc., etc., etc., et voilà les jolis discours que tu entendras à Lyon si tu y vas. J'aurais bien désiré t'y trouver ce carnaval, mais je ne suis pas trop sûr d'y aller non plus que toi.

Je me conduis toujours ici en garçon sage, ne faisant guère parler de moi, guère de ce qu'on appelle étourderie. Il faut que je m'occupe beaucoup pour ne pas m'ennuyer, que je mette bien de l'intérêt à mes occupations, que je puisse rester des journées entières à la maison, dans ma chambre, sans me lasser, sans voir un ami qui me fasse diversion pendant une heure ou deux. Je pense tous les jours que si tu demeurais à deux ou

trois lieues d'ici, ça me remonterait ; mais tous les souhaits sont en l'air, et je reste toujours seul.

As-tu vu chez toi M. Génisseau, comme tu l'espérais ? S'il y est, dis-lui mille choses de ma part. Pour moi, je n'entends pas plus parler de ces messieurs que s'ils étaient tous morts. Je pense cependant souvent à eux. Je voudrais les voir, et j'ai toujours le projet de retourner à Belley visiter notre petite salle, le dortoir où j'ai eu tant de peine à me lever à cinq heures, notre classe de rhétorique, mon banc à l'église, ma place au réfectoire, et cette tribune où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis.

Adieu, en voilà assez long ; mais je ne me lasserais pas si je n'avais un peu froid aux mains et un peu peur de t'ennuyer. Je compte aller à la ville dans une quinzaine de jours. Je t'embrasse et suis le meilleur de tes amis.

ALPH. DE LAMARTINE

XIX

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, à Grenoble.

Milly, 28 novembre 1808.

Il n'en est plus, mon ami, de Julie,
Il n'en est plus, hélas! que dans ton cœur.
Ainsi que moi, renonce à ton erreur;
A la poursuivre on passerait sa vie.

Non, mon cher ami, ne te fais pas de beaux fantômes; ils seront trop vite détruits. Te voilà dans le monde, tu y fais le premier pas; juge-le toujours comme tu l'as jugé dans la première soirée. Je suis bien aise que tu le connaisses pour te désabuser un peu du plaisir que tu espérais y trouver et de l'espoir d'y rencontrer de vrais amis. Franchement, j'imagine que ton amitié pour moi va redoubler ainsi que pour Virieu en voyant le vide, la vanité et la fumée de tout ce qui s'appelle amitié. Quant à l'amour, va doucement. Je ne suis

point surpris que de belles actrices aient séduit au premier moment tes yeux et peut-être un peu plus; mais lis le *Roman comique* et désabuse-toi bien vite. Ne t'avais-je pas dit que tu oublierais bientôt ta première conquête? (Dieu veuille que tu n'en aies pas déjà fait de plus dangereuse et de plus séduisante!) Je crois qu'elle t'oubliera elle-même dans peu, malgré la bonne opinion que j'ai de toi; ce n'était qu'un jeu. Reste encore un an sans t'enflammer, et j'espère bien de toi; tu n'aimeras jamais avec folie, mais malheur si tu viens à rencontrer une ombre de beauté et de perfection, car je crois sincèrement qu'on n'en trouve plus que des ombres, et que tout le reste est dans l'imagination des poëtes. Et dans le cœur des jeunes gens il n'y a plus d'amour véritable : ce n'est plus qu'un tissu de coquetteries et de ruses de part et d'autre. C'est ce qui me désole et ce qui te désolera comme moi. Aussi je veux faire par belle vengeance une pièce là-dessus. En attendant, tu vois que je te crache tous les vers qui me viennent dans la tête en t'écrivant; en voici qui m'arrivent :

Ce jeune Amour est un bien vieux enfant.
Malgré la Grèce, en fictions féconde,
Je le crois né, le premier jour du monde,
Des grâces d'Ève et des désirs d'Adam.
Or, mes amis, écoutez, je vous prie,
En peu de mots l'histoire de sa vie.

La verve me manque, et je dirai en prose qu'il était doux, innocent, ingénu, simple, tendre, constant, sincère

Comme un enfant, car il l'était alors;

puis qu'il se gâta, que la simplicité de sa première jeunesse

Dura bien peu, tant il est vrai de dire
Qu'en grandissant, souvent l'on devient pire ;

qu'enfin il devint entièrement corrompu, trompeur, volage, inconstant, courant sans cesse

De fleur en fleur et de belles en belles.
Pour son excuse, on lui prêta des ailes.

Que faudra-t-il dire ensuite? qu'il fit pénitence et reprit quelque temps ses premières vertus au temps de la chevalerie :

Dans ce beau temps si regretté des belles,
Plus que jamais ce dieu fut en honneur :
Gais troubadours faisaient des vers pour elles,
Beaux chevaliers s'ornaient de leur couleur;
Dans maints tournois mille beautés fidèles
Du prix d'amour couronnaient le vainqueur.

Aujourd'hui, il est passé de mode, ou plutôt il suit toutes les modes : tantôt il est fougueux et terrible comme dans les romans anglais, langoureux comme dans les sonnets italiens, et léger comme dans nos cercles et dans nos poésies érotiques; il n'y en a plus qu'une certaine ombre; quant à la réalité

Où la trouver? Ma foi je n'en sais rien.

Mais voilà assez de rimaillerie, parlons comme tout le monde. Comment t'accoutumeras-tu à Grenoble? Travailleras-tu un peu sérieusement? Pour moi, quoique je n'aie nullement le droit de te donner des conseils, cependant je t'engage de toute ma force à aller rarement au spectacle, à ne pas te livrer entièrement au monde, mais à travailler seul dans ta chambre au coin de ton feu, soit aux mathématiques, soit à autre chose que je sais bien. Consulte là-dessus des gens d'un goût difficile,

pur et sévère. Lire les anciens à force, peu de romans, peu de vers nouveaux. Mande-moi tout ce qui te concerne : succès, revers, plaisirs, ennuis, société, occupations; tu ne sais pas à quel point tout cela m'intéresse; si tu le concevais bien, peut-être m'en aimerais-tu davantage. Parlons à présent de moi.

Je suis encore pour huit ou dix jours à la campagne; après cela j'irai à Mâcon où je n'ai point d'amis, peu de connaissances, peu de ressources; je redoute cet hiver, mais je sacrifie à peu près tout espoir de plaisir ou de succès de société : je vivrai uniquement avec moi, avec mes livres et avec toi en esprit. Écris-moi souvent, tes lettres viendront me consoler dans ma solitude, dans l'abandon entier où je vais être. J'aurai des livres, je m'exercerai, je tâcherai d'apprendre assez d'italien pour lire le Tasse et l'Arioste, heureux si ces travaux ennuyeux et solitaires me conduisent à quelque chose de mieux dans un ou deux ans. Je m'abandonne à la marche de la Providence, je me rappelle souvent Rousseau travaillant en silence et préparant de loin ses succès, *si parva licet componere magnis*. Je voudrais que tu fisses comme moi, ce

serait une nouvelle analogie qui nous unirait davantage de sentiments.

Je n'ai pas assez d'une page pour te tout dire, mon cher ami; puisque tu es si loin, que notre correspondance est plus difficile, faisons nos entretiens plus longs, nous nous dédommagerons un peu. Si je voulais te faire du pathétique, j'aurais beau jeu. Il est sept heures du soir, je suis seul dans ma petite cellule, je n'ai que mon Azor qui ronfle à mes pieds; il fait un vent fort, mais de ces vents qui murmurent, qui vous portent un peu de mélancolie, il fait frémir mes vitres et vaciller ma lumière. Si nous adoptions le genre à la mode, je te dirais de belles choses; mais il faudrait que je fusse sûr que ma lettre t'arrivera dans un moment de tristesse, de dégoût du bruit, et non pas après un bon dîner, auprès d'une tante jolie, aimable et gaie comme la tienne. Je lis pendant ces longues soirées du mois de novembre quelques bons romans : *le Doyen de Killerine*, *Clarisse*, *Tom Jones*. J'en suis à présent à un ouvrage de Mme Cottin, *Malvina;* c'est fort bien écrit, on prétend que Chateaubriand retouchait ses ouvrages. Juge quel en est le genre, lis-le, si tu n'as rien de mieux à faire,

il te fera plaisir. Voici le début, pour t'y donner goût :

« Adieu, terre chérie, asile sacré qui renferme « tout ce que mon cœur a aimé, adieu, reste pré- « cieux de mon amie, de ma compagne, de ma « sœur ! Le sort qui s'attache à me poursuivre me « refuse jusqu'à la triste douceur de pleurer cha- « que jour sur ta tombe ; je m'éloigne, et bientôt « la ronce sauvage en s'étendant sur la pierre qui « te couvre la rendra méconnaissable à l'œil « même de ton amie ! Je m'éloigne, et les frivoles « adorateurs de ta jeunesse oublieront bientôt que « tu passas sur la terre ! etc., etc. »

Comment trouves-tu ce passage? *Ab uno disce omnes.*

Ta mère est-elle toujours à Grenoble? Si elle t'a quitté, je la plains bien ! elle a dû verser bien des larmes en t'abandonnant, et sans doute elle n'est pas encore consolée. Si elle y est, présente-lui mes respects et ne m'oublie pas non plus auprès de ton oncle et de ta tante. Qu'est devenu le major ? Je me transporte quelquefois en esprit dans le salon de ton oncle et je te vois là, tenant d'une main l'*Art d'aimer*, et de l'autre levant ton toupet et

écoutant les malices spirituelles d'une jolie femme. Mais adieu, je m'oublie à te parler, je regrette encore que mon papier ne soit pas plus long, et cependant, la main sur la conscience, je crains de t'avoir ennuyé. Adieu, mon amitié pour toi augmente tous les jours par la conformité de nos idées. Tu peux te dire, dans tes instants de tristesse, d'abandon, si tu en as quelquefois : J'ai un ami dans le monde, qui pense à moi, qui prend part à tous mes chagrins, à tous mes maux et pour qui je suis beaucoup sur la terre. Et j'ai éprouvé que ce retour-là doit être bien doux. Écris-moi vite et souvent.

ALPH. DE LAM.

XX

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Milly, 29 novembre 1808.

Je viens, mon cher ami, de recevoir ta lettre et j'en ai bien payé le plaisir. Voici comment : je sortais de Milly à cheval pour aller faire une visite à une demi-lieue, j'ai rencontré sur la route les gens qui m'ont remis ton aimable épître. Tu imagines bien que je n'ai pas voulu remettre après mon retour le plaisir de la lire. J'ai modéré mon allure et déplié la lettre, et, tandis que je la lisais avec beaucoup de peine à cause du mouvement et de la bise qui agitait les pages, mon coursier s'est ennuyé et a fait un écart qui m'a jeté honteusement par terre contre un buisson. J'ai été seulement déchiré et crotté ; heureusement personne n'a été témoin de ma catastrophe. Je me suis relevé et j'ai tourné bride, n'osant pas dans mon état de détresse me présenter chez personne. J'ai ri

comme un fou de la romance si spirituelle dont tu as diverti et étonné les belles du Grand-Lemps. Je me suis mis à ta place et j'ai bien compati à ton modeste embarras, le jeune homme est si timide!!! J'hésite si je ne mettrai pas encore plusieurs points; mais je crois qu'en voilà assez pour une fois. Dessine bien, mon cher ami, joue bien de la basse, lis de jolies choses, amuse-toi, fréquente les artistes. Tout cela t'est permis; pour moi...

. . . . . .

C'est bien là le cas d'en mettre. Pour moi donc je n'en ai pas la facilité ni les moyens, je ne peux faire autre chose dans ma solitude et dans le manque total de ressources où je suis que d'envier ton sort et de me soumettre au mien dont je me console avec mes livres, ma plume, mes idées, mes espérances et ma patience un peu forcée.

Je vois par le compte que tu me fais que nous sommes à deux de jeu quant à la bourse. Cependant il y a encore une différence, c'est que dans huit jours je vais à la ville et que je vais y être obligé à de la dépense. Je n'ai maintenant pour

tout bien que 4 francs 10 sous dans ma bourse et 12 francs de dettes, et j'ai peu d'espérance pour le jour de l'an. Te voilà au fait de mes ressources comme moi des tiennes.

J'ai reçu aussi avant-hier une lettre de Guichard : il sortait du spectacle où on avait donné *Œdipe à Colone*, et sa lettre était pleine de ce feu et de ce beau désordre qu'il y avait puisé. Nous avons aussi à Mâcon des comédiens assez passables pendant les trois quarts et demi de l'année; mais je t'assure que si j'en profite une douzaine de fois cet hiver, ce sera beaucoup. Je me défie un peu du goût qu'on y respire. Tu me demandais l'autre jour ce que c'était que cette collection de voyages qui vient de paraître; je suis d'avis que c'est un livre à avoir et je t'engage à l'acheter. Tout y est à peu près fait de main de maître, et avec cela on ne risque jamais rien.

Je ne sais sur quoi m'exercer un peu la verve, et cependant il le faut, d'après ton vers *ingenium hebescit*. Pour l'Académie, c'est une plaisanterie, et je n'y songe certainement pas plus que toi. Je veux montrer mes travaux à très-peu de gens, vivre seul et très-occupé sans prétentions actuelles.

Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Trouves-tu ma lettre assez longue? Pour moi j'aurais voulu que la tienne le fût encore davantage et que tu l'eusses écrite un peu plus fin. Suis mon exemple. Si M. Lefèvre est toujours chez toi, je te prie de lui faire mille compliments de la part d'un de ses anciens écoliers. R., qui est venu me voir pendant mon absence, est à Beaune. Il y passe son année. Si je voulais plaisanter un aussi bon garçon, je dirais qu'il est au milieu des siens, mais je l'aime trop pour vouloir m'en moquer et je suis très-fâché de ne l'avoir pas vu. Adieu donc, je n'entends parler ni de B., ni des L. et G. et compagnie. Je t'aime tous les jours davantage.

ALPH. DE LAMARTINE.

XXI

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, à Grenoble.

Mâcon, 10 décembre 1808.

Ne t'avais-je pas dit, mon cher ami, que je trouverais moyen de t'écrire plus longuement encore que je ne l'ai fait jusqu'à présent, et ne t'effraies-tu pas à la vue de cet énorme papier? J'en ai peur. Je t'avais répondu plus tôt, et je n'avais pas trouvé encore à mettre ma lettre à la poste, elle s'était d'ailleurs salie dans mon portefeuille, aussi je me suis déterminé à la recommencer; tu en seras quitte pour en avoir plus long à lire. Je commence par l'épigraphe, la voici impromptu :

Hélas! je ne demande aux dieux
Qu'un bon ami, qu'un peu de gloire...

Me voici enfin arrivé à Mâcon. J'ai pris possession de ma chambre, qui est fort retirée et qui donne sur un petit jardin; j'ai allumé mon feu,

j'ai approché ma table, j'ai préparé toute ma nombreuse famille de plumes, de canifs, de crayons, et j'ai placé en évidence sur ma cheminée Horace, Boileau, une grammaire italienne et La Harpe. Et c'est toi qui as les prémices de mes travaux ou plutôt de mes plus grands plaisirs, car je renonce encore cet hiver à *tout le train* du monde, comme dit Montaigne ; je vais vivre seul, retiré et travaillant sérieusement. Je veux profiter de l'ennui que j'éprouve, sans connaissances et sans amis, et mettre à profit ma jeunesse et ma solitude. Je sens un redoublement d'amour pour l'étude, pour la littérature, la poésie et tout ce que tu aimes autant que moi. Je te demande bien pardon des méchants vers impromptu que je t'envoie dans toutes mes lettres; mais s'il m'en vient en t'écrivant, je ne peux résister à l'envie de te les écrire, et je suis obligé de dire comme Ovide :

La rime malgré moi se place au bout du vers.

A propos d'Ovide, j'ai retouché ces jours-ci à la susdite élégie, et je te l'envoie. Auras-tu la bonté de m'en bien dire les fautes les plus grossières? Je n'avais point d'Ovide, j'ai travaillé de mé-

moire, et la traduction est un peu trop libre des deux manières; mais lis et brûle, je ne la montrerais pas à d'autres qu'à mes amis les plus intimes. Écoute :

— *Parce juvenilibus.* —

Phébus suivait sa carrière brûlante :
Sur un sopha mollement étendu,
Ivre d'amour, de désir éperdu,
L'œil attentif, j'attendais mon amante.
Par mes volets faiblement entr'ouverts
Passait à peine une clarté légère
Semblable au jour que reçoit l'hémisphère
Lorsque, la nuit ne couvrant point les airs,
Phébus pourtant a fini sa carrière.
Offrez toujours cette douce lueur
A la beauté, vous verrez sa pudeur
Plus aisément céder à votre ardeur.
D'un tissu blanc avec grâce voilée,
Je vis Corinne arriver dans mes bras ;
Sa chevelure élégamment bouclée
Du plus beau sein me cachait les appas ;
Ainsi jadis cette reine infidèle,
Sémiramis, allait dans ses beaux jours
Vers ce boudoir témoin de ses amours ;
Ainsi Laïs, si coquette et si belle,
Jamais, dit-on, n'avait d'autres atours ;
J'allais ôter la gaze transparente,
Dernier obstacle à mes brûlants désirs,
Elle rougit ; une pudeur piquante
Pour les doubler disputa mes plaisirs.

Pourtant bientôt elle se vit vaincue,
A mes côtés elle demeura nue....
Pieds délicats, délicieux contours,
Appas formés pour les jeux des amours,
Trésors secrets, et que je n'ose dire,
Je vous ai vus, mais comment vous décrire?
Contre mon sein, sur mon cœur palpitant
Je presse enfin le sein de ma Corinne.
J'en ai trop dit, pour le cœur d'un amant
J'en ai trop dit; le reste se devine...
O toi qui vis mon bonheur d'un moment,
Témoin discret du feu qui me dévore,
Entre les bras de celle que j'adore
Reviens, Soleil, me surprendre souvent !

Envoi impromptu.

Ovide ainsi célébrait sa victoire.
Mais, entre nous, il était imprudent :
Tout bel esprit, pour être heureux amant,
Doit à l'amour sacrifier la gloire.
Bien plus heureux, et surtout plus discret,
Quand tu vaincras le cœur d'une Corinne,
Ami, crois-moi, garde-lui le secret,
Ne le dis pas ; mais fais qu'on le devine.

Ce n'est presque plus une traduction, et c'est ce qui fait que cela vaut peu de chose; mais un peu d'indulgence, et cependant bien de la sévérité. La Harpe le veut, suivons ses conseils; c'est ainsi que nous nous formerons l'un et l'autre. Si

nous avons quelques succès un jour, nous nous les devrons peut-être mutuellement. Qu'il nous serait doux de partager ainsi notre gloire et notre amitié! c'est mon rêve habituel.

12 décembre.

Tout est changé, mon cher ami ; voilà tous mes projets renversés, mes espérances flétries. En achevant avant-hier ma lettre, je fus chez mon oncle, tout tremblant qu'il ne me parlât de mathématiques. J'avais bien raison de craindre, le premier mot qu'il me dit fut pour m'ordonner de les recommencer encore cette année. J'eus beau faire mille et mille observations, il me fit des menaces, et je sortis les larmes aux yeux de chez lui pour venir chez mon père qui me tint à peu près le même langage. Juge de mon chagrin. Je pris aussitôt la résolution de servir, pour voyager un peu, être plus libre et plus indépendant. J'avais envie d'entrer dans la garde impériale, mais ma mère dit qu'elle en mourrait de chagrin. Que faire? Je vais aujourd'hui parler à un maître, et je prendrai des leçons en attendant que je me décide à quelque chose, mais je suis bien résolu à

n'y pas travailler du tout : plus on force mon goût et mon inclination là-dessus, plus elle se porte vers autre chose. J'ai vu dans tous leurs discours que je ne devais pas m'attendre à aller à Paris comme je le désirais tant, et c'est là ce qui me chagrine le plus ; je suis on ne peut pas plus triste et plus morne. Pour me distraire un peu, j'allai hier au soir à la comédie voir un célèbre acteur de Paris qui donne ici quelques représentations. Cela ne m'a nullement consolé, et je cherche à présent quelque douceur en te contant mes peines. Mais tu ne les comprendras pas toutes : conseille-moi ou console-moi.

Virieu ne m'a pas écrit depuis plusieurs jours, je ne sais pas ce qu'il fait ; en as-tu des nouvelles? Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. J'aurais mille autres choses à te dire, mais l'ennui m'absorbe. Crois-moi toujours ton plus tendre ami et sois toujours le mien. Bien des choses à Tivolier, de Vence et Vignet.

ALPH. DE L.

P.-S. Ton quatrain impromptu est fort joli, à l'exception du dernier vers ; il est un peu dur et

un peu trop travaillé, *emplir* est trop vieux, et tes épithètes me semblent un peu vagues en général. Envoie-moi, je t'en prie, quelque chose de plus long de ta façon. Travaille avec suite, cherche quelques sujets de poésie pour toi et en même temps fournis-m'en quelques-uns. Je ne sais que faire. Adieu encore une fois. Réponds-moi bien vite; j'ai besoin de tes lettres pour me faire supporter mes maux.

XXII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 12 décembre 1808.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés.

Puisque telle est mon épigraphe, souviens-toi de la promesse que tu m'as faite au temps jadis de n'être point avare de conseils, de réprimandes, d'encouragements à mon égard, de me guider dans le droit chemin du bon goût, de l'étude, de la sagesse. Quand je dis sagesse, j'imagine bien que tu m'entends, et si tu aimes les proverbes : *à bon entendeur demi-mot*. Il me semble que tu ne remplis pas tes engagements dans toute leur étendue. Je te demande quelques sujets de poésie; mais je veux que cela soit détaillé, que je n'aie plus que l'habit à y mettre. Allons, du courage ! un peu moins de paresse et un peu plus de zèle : *macte*

animo, *generose puer*, comme disait souvent le pauvre M. Varlet de touchante mémoire. Tu vois que je te vaux presque en citations.

A propos, pour te faire rire, je veux te raconter une histoire qui m'est arrivée, il y a huit jours, à Milly. Prends part à ma gloire. Voilà le premier impromptu galant que j'aie fait de ma vie ; encore ai-je bien rougi en le débitant, mais aussi il y avait de quoi. J'étais à un souper de campagne, composé de francs campagnards et de quelques dames et demoiselles assez gentilles. On chanta pendant le souper comme faisaient nos bons aïeux, et une de ces demoiselles chanta entre autres une fort jolie romance sur l'espérance. On applaudit la chanteuse et les couplets, et un des messieurs dit qu'il voulait y ajouter des couplets nouveaux de sa façon. Je le prévins aussitôt, j'allai dans une chambre à côté, et là, sans rien dire à personne, je me mis à enfanter ces méchants vers. Cela fut vite fait ; je rentrai, on me pria de dire aussi ma chanson et aussitôt je répétai mon ouvrage à la susdite demoiselle. Écoute et ne ris pas avant d'avoir fini.

L'Amour un jour à l'Espérance
Avait fait quelque méchant tour,
Aussitôt le procès commence
Et Vénus assemble sa cour :
Devant elle chacun s'avance ;
Elle examina tour à tour
Et jugea que sans l'Espérance
On verrait s'éteindre l'Amour.

D'après ce jugement sévère
L'Amour demanda son pardon,
Et tous deux, depuis cette affaire,
Vivent bien ensemble, dit-on.
Je doute de l'intelligence,
Car je m'aperçois en ce jour
Que sans donner nulle espérance
Églé sait donner de l'amour.

Que dis-tu ? N'est-ce pas du trop fin, du fignolé, du délicat, du tendre, du naïf et tout ce qu'on voudra. Ah ! si j'avais tous les jours une bonne fortune comme celle-là ! Je connais bien des filles de notaires, de chirurgiens et peut-être de gentilshommes de campagne qui n'y tiendraient pas. Je fus bien heureux ce soir-là, car je ne réussis pas mal dans des bouts-rimés que l'aimable société s'amusa à donner, mais je t'en fais grâce.

Si tu tardes encore d'aller à Lyon, nous allons nous y trouver ensemble au carnaval. Prenons donc nos mesures. J'ai reçu ces jours-ci une épître de Galtier, mais ne lui dis pas que je te l'ai écrit.

Heureux, disait Virgile, heureux l'esprit sublime
Qui peut du cœur humain approfondir l'abîme.

Me voici à Mâcon installé. J'ai été hier à la comédie voir l'*Amant jaloux*. M. Jansserand, illustrissime acteur de Feydeau, y faisait sa partie. Il m'en a coûté mon petit écu, et je n'ai été ni transporté, ni ravi ni étonné, c'est ce qui m'étonne le plus. Je m'attendais à l'être. J'avais fait les plus beaux plans du monde de plaisirs littéraires. Mon oncle et mon père de concert ont voulu tout détruire. Ils m'ont forcé, malgré mes représentations, ma bouderie et mon humeur, à aller reprendre mon ancien maître. J'ai cédé en murmurant et j'ai promis d'aller le voir. Heureusement, c'est le meilleur garçon de la terre. Il m'a dit qu'il me mettrait à la géométrie tout de suite. Je vais donc y aller une petite heure le matin à 9 heures, dans la ferme intention de n'y rien faire du tout qu'un peu semblant :

Trahit sua quemque voluptas.

Cette affaire a failli me brouiller avec tout le monde. J'avais pris la résolution de servir pour être plus indépendant, et d'entrer dans la garde afin d'aller à Paris. J'ai toujours envie de prendre un état. Je ne peux souffrir cette vie de fainéant. Passe pour un hiver dont je profiterai pour m'instruire ; mais après, que faire? Je te demande là-dessus des avis doux et faciles, et j'attends aide et assistance de la Providence : quand j'ai quelque ennui, j'en reviens toujours là. Je vais fort peu sortir, comme je te l'ai déjà dit, et étudier l'italien. Je viens de chez un libraire acheter des dictionnaires. Je suis abonné. J'ai aujourd'hui sur ma table La Harpe et Montaigne, et les contes et les satires de Voltaire : je veux voir un peu ce que dit ce vieux Montaigne, j'en entends tant parler qu'il faut bien le connaître. Que lis-tu? que fais-tu à présent? dessines-tu toujours beaucoup? Demain je reprends un maître de basse et un de danse : ma journée sera bien remplie.

Adieu, mon cher ami, je n'oserais pas m'embarquer avec B., je craindrais d'être aussi sot que

lui. Pour l'épître *à toi*, dis-moi sur quoi. Je t'embrasse et t'aime de toute mon âme et suis pour la vie ton plus tendre et plus sincère ami.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

XXIII

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, à Grenoble.

Mâcon, 14 décembre 1808.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
VOLTAIRE,

Voilà, mon cher ami, une épigraphe qui t'annonce que je vais te parler du théâtre, mais je laisse cela pour la fin. Commençons par parler d'autres choses plus intéressantes encore à mon avis. C'est de tes vers qu'il s'agit : tu as fait des progrès visibles et frappants depuis que tu lis et que tu t'exerces davantage. Tu me fais trop d'honneur de m'en donner la gloire, elle ne m'est certainement pas due. Permets-moi de te faire l'examen de ceux que tu m'as fait le plaisir de m'écrire. Tu vas voir que je motive mes louanges comme mes critiques; reste à savoir si elles sont bien ou mal motivées. Ta première tirade est bien, il y a cependant des fautes de versification, faciles à corriger, mais que ta seule paresse t'a engagé à y laisser : j'y trouve entre

autres quatre rimes masculines de suite, quelques épithètes pour la rime et un peu vagues. Tâche de plus en plus d'éviter ce défaut-là ; il est déjà diminué. Il y a des vers à merveille, coulants, faciles, de jolies idées, comme ceux-ci « *Même dédain pour cette foule impure*, » et celles-ci : encore en parlant de l'amitié : « *fruit précieux*, etc. » Quant au second morceau « *Quant à l'amour dont tu contes la vie*, etc., » il m'a fait le plus grand plaisir et à un autre juge qui me vaut bien à coup sûr et à qui je me suis permis d'en faire part. « *Crédules amours* » est on ne peut pas mieux, l'épithète est juste, élégante, choisie; voilà comme u dois à présent t'appliquer à en chercher. Le dernier vers est de trop et banal ; mais en voilà assez sur ce sujet. Dis-moi si tu as trouvé mes remarques bonnes et justes, et n'oublie donc pas de me rendre sévèrement la pareille. Je vais t'en fournir une belle occasion : je t'envoie deux méchants couplets que je fis l'autre jour dans un souper de campagne, c'est une espèce d'impromptu. Voici l'histoire : une demoiselle assez gentille nous chanta une fort jolie romance sur l'espérance. Quelqu'un de la compagnie dit qu'il voulait y

ajouter un couplet de sa façon; je le prévins, et je fus dans une chambre à côté enfanter cette petite bêtise que je chantai, lorsque ce fut mon tour, à la susdite demoiselle. N'est-ce pas du brillant et du galant?

L'Amour un jour à l'Espérance, etc. (1).

J'eus dans cette même après-dînée une autre bonne fortune, ce fut un impromptu réel à une autre demoiselle qu'on blâmait de rougir et de trembler en chantant. Quand elle eut fini, je chantai ce petit couplet en rougissant au moins autant qu'elle, c'est sur l'air de *Mon père était pot*.

Lise, dites-vous, en chantant
Tremble, hésite et balance.
J'aime mieux ce défaut charmant
Qu'un peu trop d'assurance.
De son embarras
Églé rit tout bas,
Même quand elle enrage;
Pour moi franchement,
En la regardant
Je tremble davantage.

(1) Voir page 85.

On le trouva à merveille, mais ce vers de Boileau vint abaisser la fumée de ma gloire :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Tu me confonds en me demandant mon sentiment sur les spectacles ; tu devrais au moins attendre que j'eusse soixante ou quatre-vingts ans, car qu'est-ce que tu veux que je dise contre eux, moi qui les aime à la folie et qui trouve que c'est là le seul amusement digne d'un homme de goût et de bon sens ? Cependant je ne t'engagerais pas à y aller bien souvent dans une petite ville comme Grenoble, et, fût-ce même à Paris, tant que tu n'auras pas quarante ans. C'est un peu trop chaud pour un jeune homme et surtout pour quelqu'un qui se propose de travailler et qui travaille en effet ; cela dissipe un peu trop et peut entraîner à la débauche *plus quam decet*. Je veux y aller quelquefois aux meilleures pièces, une fois par semaine à peu près, mais guère davantage et souvent moins. Je te conseillerai d'en faire autant à peu près. Je n'aurais pas grand chose à répondre à tes arguments si l'expérience n'était pas la meilleure de toutes les réfutations ; elle a fait voir suf-

fisamment que ce n'est rien moins qu'une bonne école que le théâtre, surtout pour nous autres jeunes gens. Il est vrai qu'il polit les mœurs et les manières, qu'il forme un peu à la déclamation, qu'il donne un aperçu exagéré du caractère des hommes, et en cela il est bon. Mais je t'exhorte toujours à ne pas t'y livrer bien souvent. Ce n'est guère un petit théâtre de province et de mauvais acteurs ambulants qui te donneront le bon goût et les belles manières. Attendons que nous soyons à Paris ou à Lyon même. C'est une différence totale. D'ailleurs il peut être bon ou nuisible suivant les caractères. En voici un exemple rimé cette nuit, mais il est digne de l'incognito et il y compte :

Rose est piquante, elle est tendre, elle est vive,
Trop simple encor, peut-être, et trop naïve.
Est-ce à quinze ans qu'un cœur sensible et bon
Peut de l'amour concevoir un soupçon ?
De mille amants la troupe mensongère,
Sans trop l'aimer, voudraient pourtant lui plaire.
Jusqu'à présent, elle a gardé son cœur,
Son innocence et partant son bonheur.
Vois, mon enfant, lui dit souvent sa mère,
De papillons cette troupe légère
Qui tour à tour caressent cette fleur.

Ont-ils flétri son calice enchanteur,
Vois-les s'enfuir, et cet essaim volage
Porter ailleurs son fugitif hommage.
De ces messieurs, Rose, telle est l'ardeur;
Ces papillons, eh bien! c'est leur image.
Rose, tout bas, répond : C'est bien dommage,
Et puis soupire. Enfin Rose a seize ans.
Avec éclat quelque jour on la mène
Pleurer aux vers d'Alzire ou de Chimène :
Quel nouveau jour vient éclairer ses sens!
Il est, dit-elle, il est de vrais amants;
On me le cache.. Elle dit, et la belle
Croit à l'espoir que son cœur lui révèle.
Bien pardonnable, hélas! est son erreur.
Il est si doux de rêver le bonheur!
Rêvant ainsi, fille est bientôt vaincue.
D'adorateurs arrive une cohue;
Rose succombe, hélas, la pauvre enfant!
En pareil cas qui n'en ferait autant?

Voilà l'exemple en mal ; je voulais rimer aussi l'opposé, mais la verve et le papier me manquent. Tu vois que mes vers deviennent indiscrets, à force d'être bien accueillis de toi. Mais c'est ta faute, *et puis tu sais* à quelle condition. Je suis surpris que tu croies Vignet entièrement changé, il y a toujours quelque chose quelque part qui ne change jamais. Au reste sa société et celle de de Vence peut t'être très-agréable, je te l'envie.

Fais-leur bien des compliments de ma part.

Attends : voilà le conseil que j'ai à te donner quant au choix d'un état. Dans un an je te donnerai peut-être encore le même. Pour la société je suis comme toi et pire encore. Je ne vois presque personne et vis sans autre plaisir que le travail et tes lettres. Je suis embarrassé, gauche et timide comme toi. Je ne sais ni dire une chose aimable ni même répondre à un compliment. Cela me dégoûte tout comme toi. Je deviens amoureux tout comme toi encore de toutes les femmes que je vois, et cependant je n'ose pas faire un pas vers une. Le temps, les voyages, l'habitude, guériront toutes ces maladies-là. Voilà leur vrai médecin. J'ai été un peu coulant pour les mathématiques, et cela ne me sera pas si à charge que je l'aurais cru, grâce à la bonhomie de mon maître. Je ferai un peu semblant, et on s'en contentera. Je vais passer trois semaines à Lyon pendant le carnaval. Que dirais-tu si, prenant sans bruit la diligence de Grenoble, j'allais à neuf heures du soir te surprendre au coin de ton feu? C'est une plaisanterie, comme tu penses, mais j'en serais terriblement tenté si mes

moyens étaient plus considérables et mes besoins d'économie moins pressants. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Je lis Montaigne, La Harpe, Voltaire, Pope et Richardson.

ALPH. DE LAM.

XXIV

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Parce juvenilibus.

Tandis que d'un léger coton
Mon visage frais se colore,
Que tout sourit à mon aurore,
Et que raisonner en Caton
Chez moi serait risible encore,
De mon espoir, de mes désirs
Je veux divertir ta paresse,
Et, laissant l'ingrate vieillesse
S'affliger sur ses souvenirs,
Une heure ou deux de ma jeunesse,
Parler au moins de mes plaisirs.

Sur une plus courte mesure
Pour toi je vais mouler mes vers
Et dans mille sentiers divers
Courir à huit pieds sans césure.

Voilà, mon cher ami, le début de l'épître que je te destine; elle sera intitulée : *Ma jeunesse*. Tu vois que je me donne un large champ. Il y a de

quoi semer. Il y aura un morceau pour l'amour et un autre pour l'espérance, un autre sur les charmes de la poésie pour un jeune homme, etc., etc. Je viens d'accoucher de cet exorde, qu'en penses-tu? Dis-moi franchement ton avis sur le moindre mot. Si j'en fais encore quelques morceaux, je te les enverrai de même pour être critiqués, si toutefois ils en valent la peine; mais ne sois point flatteur ni même trop indulgent.

Quels autres conseils veux-tu que je te donne que celui de profiter de l'heureuse position dans laquelle tu te trouves avec M. Lefèvre, de dessiner à force et de continuer lorsque tu seras à Paris. Mais avec cela lis toujours et écris, traite quelque sujet qui te passe par l'esprit, bien ou mal; cela t'exercera et ensuite tu en recueilleras les fruits. Voilà ce que je fais, j'espère que cela me sera utile par la suite. Je viens d'aller chercher tout à l'heure le cours de littérature de La Harpe et je me dispose à le lire avec attention et suite. J'ai lu Ossian ces jours-ci, et, ne sachant que faire, j'avais commencé à en mettre en vers un épisode qui m'avait touché. C'est celui d'un vieillard qui pleure son chien mort. Je veux que

mon premier chien s'appelle *Gorban* comme le sien; ça ressemble à Gorgo. Voici mon début :

Toi qui chantais l'amour et les héros,
Toi d'Ossian la compagne assidue,
Harpe plaintive, en ce triste repos
Ne reste pas plus longtemps suspendue !
Du vent du soir j'entends les sifflements;
L'obscur brouillard se promène à pas lents;
Porté vers nous sur des nuages sombres,
Je vois venir le peuple heureux des ombres :
Chante ! ta voix saura les arrêter.
De leurs exploits recueille la mémoire.
Sans doute encore elles aiment leur gloire ;
Oui, je le vois, elles vont t'écouter !
L'air est serein, la nuit devient plus pure,
Et le zéphir, qui craint de te troubler,
En soupirant ose à peine ébranler
De ce gazon la mobile verdure.

Tu sais que les ombres ou les nuages étaient leurs ancêtres.

Voici comment commence l'aventure, comme tous les contes de fées :

Il était nuit ; l'azur calme des flots
Réfléchissait les feux de mille étoiles,
Un doux zéphir se jouait dans mes voiles,
Et le sommeil sur tous mes matelots

BIBLIOTHECA
Ottaw

A pleines mains répandait ses pavots;
Seul je veillais, et ma harpe fidèle,
Qu'accompagnaient mes douloureux accents,
Mêlait ses sons au murmure des vents,
Au bruit des flots que fendait la nacelle,
Quand tout à coup de son disque argenté
L'astre des nuits dérobe la clarté;
Le vent s'élève, et l'onde qui s'agite
Sur des écueils tremblants nous précipite...

J'en ai fait une centaine de vers; qu'en dis-tu? C'est un mauvais genre. J'ai tâché cependant d'y mettre de la simplicité, mais je crains de t'ennuyer, et c'est peut-être déjà fait. Au reste je ne finirais pas.

Je pars le 16 pour Lyon. Viens-y donc! je n'y resterai que quinze jours. Ne m'écris plus à Mâcon, à moins que tu n'imagines que ta lettre puisse encore m'arriver. Tu n'as pas eu Guichard ni les autres convives que tu attendais. J'ai eu de leurs nouvelles. Adieu, mon cher ami, si tu m'écris à Lyon, mon adresse est à M. Alphonse de Lamartine, chez madame Vasse-Roquemont, rue Saint-Dominique, à Lyon.

Si tu as des commissions, je m'en chargerai volontiers. Adieu encore une fois.

AL. DE LAMARTINE.

ANNÉE 1809

ANNÉE 1809

XXV

A monsieur Guichard de Bienassis

A Grenoble.

Lyon, 24 janvier 1809.

Pardon mille fois, mon cher ami, si j'ai tant tardé à t'écrire. Je n'ai reçu ta lettre que depuis quelques jours parce qu'elle a passé par Màcon et qu'on ne me l'a pas envoyée tout de suite. Je suis ici depuis environ un mois, à peu près content. J'ai suivi ton conseil, j'ai voulu être sage et j'ai presque tout oublié. Tu sais de quoi je veux parler. Me voici aussi tranquille sur cet article-là que je l'étais il y a deux mois. Dieu soit béni !

Calme heureux, douce indifférence,
Vous rentrez enfin dans mon cœur,
Ah ! ramenez-y le bonheur
Perdu par deux mois de constance !
Nobles travaux, plaisirs si doux,
Premiers charmes de ma jeunesse,
Goûts d'amitié, goûts de sagesse,
Enfin je vous retrouve tous.

*

D'une trop cruelle espérance
Tandis que l'amour m'enivrait,
Ma muse, hélas ! ne soupirait
Que la langoureuse romance.
Sous la fenêtre d'une belle,
Mêlant ma plainte au bruit des vents,
Je chantais des vers languissants
Dont se moquait une cruelle !
Je pleurais. Hélas ! à mes cris
Elle faisait la sourde oreille.
Ami, je lui rends la pareille,
Elle pleure aujourd'hui... je ris.

Moque-toi de moi, je te le permets, je suis si content d'être sorti de cette galère que je ne me connais plus.

Je ne reçois point de lettre de Virieu. Tâche donc d'avoir son adresse ; je n'ai pu la découvrir. Il nous oublie, je crois. Parlons un peu du moyen de nous voir cet hiver. Je ne peux pas encore songer à aller à Grenoble, je suis encore ici chez des parents, et ne serai que dans quinze jours dans mon appartement, libre. Il faudrait bien que tu pusses venir au moins huit jours, au moins deux ou trois jours ici. Ma chambre est grande, j'ai deux lits, j'ai tout ce qu'il nous faut: je t'atten ds. Veux-tu savoir comment je vis ici? je me lève à

neuf heures, je travaille à l'anglais jusqu'à midi, je vais prendre ma leçon d'anglais à une heure, et puis un peu à la bibliothèque publique; je dîne et vais au grand Théâtre, où je suis abonné, passer ma soirée. Je travaillerai bien plus que ça dans quelque temps, quand je serai chez moi. Adieu. Je suis à t'écrire, à côté d'une aimable cousine qui me fait enrager, et soupirer pour une orange confite dont elle ne veut pas me faire part. La poste part, adieu encore une fois.

ALONZO DE LAM.

Je triomphe, je suis roi!

XXVI

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 19 février 1809.

Me voici arrivé à bon port, mon cher ami, et, sitôt que j'ai eu une plume taillée et de l'encre dans mon écritoire, je me suis mis à t'écrire. Je suis sûr que tu n'aurais pas été aussi fidèle à ta promesse que moi.

Je suis parti le même jour que toi. Je passai encore la veille ma soirée aux Célestins où je m'ennuyai passablement. J'espérais à tout moment t'y voir arriver, mais je n'y trouvai que Douglas, et j'en sortis de bonne heure. Mon voyage a été fort heureux, et on a une certaine considération pour un jeune homme qui a été passer son hiver dans une grande ville; on le croit blasé sur tout, et puis cela donne une contenance, une consistance, une noble hardiesse, qu'en dis-tu?

Je vais à présent passer mon carême au travail

et dans une grande tranquillité, et faire tous mes efforts pour faire mon cours de droit l'année prochaine; je ne sais si je l'obtiendrai, mais je ne veux pas absolument rester oisif.

Je suis à réfléchir ce qu'il faut que j'entreprenne à présent. Poésies, traductions, prose, histoire, tout cela me demande la préférence. Je ne sais à qui répondre. Conseille-moi, sans quoi je dirais comme mademoiselle Houdart :

Pour moi je fais un peu de tout.

A propos de mademoiselle Houdart, elle nous débita le jour que tu n'y étais pas un couplet de façon lyonnaise. Il est si beau, si joli que je l'ai quasi retenu. C'était pour annoncer une représentation le lendemain à son bénéfice :

Messieurs,

A mon bénéfice, demain,
Vous saurez que l'on représente
D'abord la *Cloison*, puis soudain
Arlequin, pièce extravagante.
Vous verrez sortir de l'enfer
Une fille vraiment aimable,
Et chacun doit, le fait est clair,
Pour voir la fille de l'enfer,
Accourir ici comme un diable.

Eh bien, est-ce pas bien tourné? Douglas a crié *bis*, elle est revenue le répéter. Voilà pourquoi je le sais si bien.

Tu me pardonneras bien si cette lettre est un peu courte; j'en ai aujourd'hui une douzaine à faire : à Guichard, à un oncle, à une simple connaissance, et j'ai, outre cela, des visites à rendre. Pour toi, qui n'as rien de tout cela, je ne t'excuserai pas si tu n'écris pas un peu plus fin.

Adieu, mes respects à ta mère. Réponds-moi tout de suite, que ça ne languisse pas!

Le meilleur de tes amis,

ALPH. DE LAMARTINE.

XXVII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 12 mars 1809.

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace !

Voltaire.

Je reconnais, mon cher ami, ton bon goût et ton jugement dans ta dernière lettre ; ta critique ne m'a point blessé, au contraire, et j'en solliciterai souvent de pareilles.

Je me suis mis, depuis quelques jours, à lire Cicéron : *de Senectute*, *de Amicitia*, avec un plaisir extrême, et ça m'a fait naître l'idée d'un morceau plus long, plus travaillé, sur l'amitié, en forme de discours en vers. Je sais que c'est un sujet bien banal et presque trivial, mais je veux m'exercer dans ce genre-là, à l'exemple de La Harpe et autres ; et puis cela me donne toujours la facilité, la connaissance du vers, qui est l'*instrument du poëte*. Je t'en régalerai quand j'en aurai fait une cen-

taine, mais il faudra que tu m'indiques les morceaux à corriger, les idées oubliées ou communes, etc., etc.

Je me suis remis aussi un peu au grec et à l'italien, et je lis Pope à force, en français, comme tu l'imagines. Enfin tu verras que j'ai le temps de m'occuper de tout cela et même un peu de notre concours, si je te dis qu'à six heures du matin je me mets à mon travail, que j'en sors à une heure pour dîner, que je me remets aussitôt après à la musique et à la lecture jusqu'à six ou sept heures. Voilà-t-il pas une vie d'homme de lettres? N'est-ce pas d'un bon augure? Ah! que n'es-tu à deux lieues d'ici, occupé des mêmes choses! tous les jours nous irions alternativement travailler l'un chez l'autre. Cela romprait cette monotonie de la solitude et du silence, si ennuyeuse quand on a un doute ou quelque chose de bon à communiquer.

Ah! que n'ai-je un bon professeur de grec, d'anglais et d'italien, un bon maître de musique et de dessin, un homme de lettres et d'un goût antique à consulter! que n'ai-je une jolie maison de campagne à une demi-lieue de la ville, avec

un beau cheval et un boguey bien propre pour y venir prendre mes leçons! Que n'ai-je une bibliothèque où je puisse au moins trouver un Homère, un Cicéron, un Ovide complet, un Plaute, un Térence, un Lucrèce, que sais-je!... Je ne sais tout ce qui me manque, quand ce ne serait que vingt mille livres de rente pour Paris et nos voyages!

Je n'oublie pas la comédie dont tu m'as parlé. Mande-moi si tu la continues et ce que tu dessines à présent. As-tu toujours *il signor* Lefèvre? Excite-moi un peu à continuer notre belle entreprise. J'en reste presque-là, faute de livres et d'espoir de réussir. Qu'en as-tu fait?

Je reçois dans le moment une belle épître de R..... Il a pris entièrement le ton du procureur chez qui il travaille et le style des actes qu'il copie; c'est à mourir de rire.

Je suis allé passer une quinzaine à la campagne, mon cher ami. J'ai fini à peu près les *Martyrs*. *Sunt mala, sunt eximia!* Mais je ne les ai lus que bien vite, et mon avis est encore un peu flottant.

Je suis toujours sur le point de partir d'un instant à l'autre. Adieu, je t'aime et t'embrasse de

toute mon âme. Si tu écris à Guichard, dis-lui que je me plains de lui.

Ὁ κάματος θησαυρός ἐστι τοῖς ἀνθρώποις.
Il travaglio è il tesoro dell' animà.
Oui, le travail est le trésor de l'âme.

Mets sur mon adresse : M. Alphonse de Lamartine et non pas M. de Lamartine tout court. Cela a fait une méprise.

XXVIII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

13 mars 1809.

Quelle bonne idée tu as là, mon cher ami! Concourons à Besançon. Mille francs, morbleu! quel stimulant pour de pauvres diables qui n'ont pas le sou! Et puis de la gloire, et puis par-dessus tout un but de travail, qui ne peut que nous être dans ce moment-ci d'une extrême utilité! Concourons, concourons! *conflit*, *conflit!*

Dès que je reçus ta lettre, je me décidai; j'y vis mille genres d'utilité, et je *pensai*, je *sentis* que peut-être nous aurions les prix entre nous trois, car il faut engager Guichard à en être, absolument. Travaillons séparément; nous ne pourrions pas, comme tu le dis, faire différemment, nous sommes trop loin; mais ne nous relâchons pas que cela ne soit fait de notre mieux! Que toutes nos discussions roulent là-dessus! consultons-

nous, corrigeons-nous, donnons-nous mutuellement des idées.

J'ai déjà parcouru le président Hénault et je choisis la fameuse querelle des ducs de Bourgogne et d'Orléans, sauf meilleur avis. C'est dans le règne de Charles VI. Qu'en penses-tu? et que prends-tu? Écris-moi longuement là-dessus. Ça fera tort à l'italien, mais qu'importe! Si tu savais aussi quelque prix de poésie, mande-le-moi; mais cela ne serait qu'un délassement. Mon morceau me semble brillant : que de portraits, que de conjurations, que d'assassinats, que de parallèles, que de trahisons, que de crimes, que de querelles! Peut-être un peu trop, mais, comme dit Panurge, ce qui abonde n'est pas vice.

Envoie-moi ton plan de comédie, et j'en ferai un proverbe ou un vaudeville. Je te dirai mon avis. Adieu, je vais me mettre à l'ouvrage et je suis très-pressé. — Amitié, constance, étude. — *Post gloriam lucrum.* — O âme vile!

ALPH. DE LAMARTINE.

XXIX

A monsieur Aymon de Virieu

13 avril 1809.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

. . . . . Comment passes-tu ta journée à Lemps, à présent qu'il fait beau temps ? Tu vas sans doute beaucoup lire à l'ombre de ta belle allée de tilleuls, et puis tu fais un peu le jardinier, puis tu reviens dessiner un instant, et puis tu lis les feuilletons, et puis tu bats un peu la pauvre Gorgo. Je te suis toute la journée et j'envie l'agrément infini que tu as d'être à présent à la campagne, si libre, si indépendant, n'étant point obligé de t'habiller pour mettre le pied hors de ta chambre comme moi, respirant l'air pur, te levant à cinq heures pour travailler, la fenêtre ouverte au soleil du matin. Je crois que je redeviendrais poëte si j'étais huit jours à ta place. Ne te fais je pas bien sentir ton bonheur ?

ALPH. DE LAMARTINE.

XXX

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

1er juin 1809.

La prudence du cœur n'est que la mort de l'âme.

Mille fois pardon, mon cher ami, de la peine que t'a causée ma dernière lettre. Tu m'en as bien puni par ce silence dont je commençais à m'alarmer et qui jetait je ne sais quelle solitude et quelle mort dans mes occupations qui, comme je te l'ai dit, me tiennent encore lieu de plaisirs et d'amour. Ces vers qui n'ont pas le sens commun étaient faits ; il fallait bien que tu les lusses, et je t'écrivais dans un moment où mon cœur, rebuté de toutes manières, voyait le pire en tout. Cet état de langueur ne pouvait durer, et le lendemain je me repentis de ma froideur qui ne pouvait que faire un contraste amer avec tes sentiments présents. Je partis, triste et malade, pour

une partie de campagne, seul à mon ordinaire et cuirassé de livres, parmi lesquels étaient *Corinne* de madame de Staël. Je le lus en deux jours, me croyant transporté dans un autre monde, idéal, naturel, poétique, opposé en tout à cette aride et froide société, à ce monde si ridicule et si fier dans ses idées, si despotique et si mort dans ses opinions, à ces complots de coteries qui font toutes mes peines et mes obstacles. Je retrouvais là ces pensées si pures et si nobles, auxquelles je ne pouvais presque plus croire sans me regarder comme un *fou*, un *original*, un homme d'un *autre monde;* j'y retrouvais cet amour de la nature et des beaux-arts, jusqu'à présent ma seule passion, et cet amour désintéressé, sincère, abandonné, vrai et puissant que je concevais sans cependant l'espérer ni en voir d'exemples; j'y retrouvais en un mot ce dont tu me parais réellement jouir depuis un mois, et que je n'espérais guère être aussi long. Que tu écris bien! que la passion, le cœur, l'âme sont de bons maîtres! que tu as fait de progrès, sans t'en douter peut-être! Tes deux dernières lettres, à quelques lignes près, me paraîtraient dignes de cadrer avec quelques morceaux de l'*Héloïse*.

Ne ris pas. Tu sais que je t'aime trop pour te tromper. Jouis, jouis, mon cher ami, enivre-toi d'espérance et de bonheur pendant ces courts instants que l'amour t'a faits. Sois sûr que tu ne jouiras pas seul, ton ami est là qui est heureux de ton bonheur malgré ses propres ennuis, et qui t'attend pour partager les tiens dans un temps moins heureux.

Tu ne feras donc pas ce morceau d'histoire; eh bien! consulte ton guide et fais des vers. Cette délicieuse musique de l'âme n'a de charmes que dans l'amour ou le malheur; c'est toujours un hymne ou une complainte. L'Académie de Niort propose pour prix un poëme sur Tobie. Pour les Jeux Floraux, tu as à choisir d'une ode, d'une épître, d'une idylle, etc. Délibère et mets-toi à l'ouvrage. Je serai, si tu m'en juges digne, ton censeur en second. J'ai fait ces jours-ci une ode sur l'amour de la gloire que personne n'a vue. A qui la montrerais-je? Je la laisse refroidir, et puis je te l'enverrai pour que tu y fasses toi-même les corrections et les variantes. Je ne sais si je t'ai mandé que je travaillais sur un sujet bien *banal*, un *discours* en vers

sur l'*Amitié*. J'en ai déjà une centaine de vers. Permets-moi de te demander ton avis sévère sur quelques-uns que j'ai faits ce matin. Il faudra bien que tu juges le tout une fois.

Les sens-tu, réponds-moi, ces généreux désirs
De partager tes goûts, tes ennuis, tes plaisirs?
Ne peux-tu jouir seul de ces moments de joie,
Consolateurs d'un jour que le ciel nous envoie?
Et ton cœur, abattu sous le poids de ses maux,
Dans le cœur d'un ami cherche-t-il du repos?
Du malheur à ton tour entends-tu le partage?
Connais-tu ces douleurs qu'un seul coup d'œil soulage?
Médecin délicat des blessures du cœur,
Sais-tu, sans les rouvrir, adoucir leur ardeur?
Choisis : le ciel te doit le premier bien du monde.
Mais ce choix veut, dit-on, une étude profonde;
Un philosophe austère et qu'on dit plein de sens
Croit qu'un ami parfait est l'ouvrage du temps.
Ainsi donc la moitié de nos belles années
Au veuvage du cœur resteraient condamnées?
Attends, je le veux bien, que l'âge et sa tiédeur
Aient détruit ton espoir, désenchanté ton cœur,
Et que le bras cruel de l'aride vieillesse
Ait d'un rempart de glace effrayé la tendresse :
Tu rentreras sans pleurs dans la nuit des tombeaux
Comme un tronc desséché dépouillé de rameaux.
J'aime ce mot brûlant si digne d'une femme :
La prudence du cœur n'est que la mort de l'âme!

Cette fin a son application à quelqu'un qui

doit avoir l'âme bien froide et que je me plais à en faire rougir, sans avoir l'air d'y penser, parce que ça ne m'irait point. Je crains dans ma dernière lettre d'avoir lâché un mot de ton bonheur à Virieu, mais j'en resterai là. Il vient d'être reçu correspondant de l'Académie de Lyon.

Envoie-moi donc quelque ouvrage, quelques vers. Tu deviens paresseux, et nous en souffrons. Sermezy m'avait séduit ainsi que Virieu ; nous lui trouvions bonne tournure. Tes lettres sont vierges quand elles m'arrivent. Sois-en sûr et rassure-toi. Adieu, je me ferme les yeux de peur de deviner. Serait-ce la belle madame de Chichiliane?

AL. DE LAM.

XXXI

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 1er juin 1809.

Oh ! que j'aime l'inutile !
Corinne.

Qu'as-tu fait tous ces beaux jours-ci, mon cher ami? qu'as-tu lu, qu'as-tu pensé ? c'est-à-dire, car je crois que toutes nos actions et tous nos plaisirs sont purement intellectuels et, pour parler comme le bon M. Wrintz, *in futuro contingenti.*

J'ai été assez content de notre voyage et de nos quinze laquais à Rome, surtout à Rome, mon cher ami. Nous sommes placés pour y vivre au milieu de toutes ces ruines et de ces beautés d'imagination, qui sont les seules occupations dignes de nous dans un temps où toute carrière active nous est fermée, hors celle du génie et des arts, sur lesquels s'est tournée toute ma passion qui ne trouvait qu'obstacles partout ailleurs.

Nous serons probablement obligés de réformer un peu notre état de maison, nos chevaux, voitures, etc.; peut-être qu'un cheval, un cabriolet et un laquais pourraient nous suffire. qu'en penses-tu ? On ne va guère à l'immortalité dans un carrosse à six chevaux. Souffrir et ne pas mourir ! voilà notre devise, mon cher ami ; m'y voilà résigné. Athènes ensuite et la vieille Grèce; quelques mois d'hiver dans les montagnes d'Écosse auprès des ombres d'Ossian et de Fingal; un petit tour aux grandes Indes pour tenter la fortune ; un an ou deux en Amérique pour voir la jeune nature : nous en reviendrons avec des souliers un peu usés, une vieille redingote percée au coude, un chapeau déformé, la cravate noire, la culotte de peau, la pipe à la bouche, il me semble que je m'y vois déjà.

Je viens de lire *Corinne* de madame de Staël : tous mes beaux sentiments, nobles, désintéressés, ardents pour la gloire, purs, naturels, élevés, se sont réveillés à cette lecture. Me voilà le défenseur déclaré de cette femme pour laquelle je n'avais qu'un profond mépris. Hier au soir, je soutins une thèse de deux heures contre ses détracteurs.

Je soutins qu'elle avait une imagination aussi riche que Chateaubriand, moins de style à la vérité, moins de raison, moins de force, moins de charme ; que je trouvais plus de belles idées dans une de ses pages que dans un volume entier de madame de Genlis, etc., etc. Quand je sortis de l'assemblée, j'entendis qu'on se disait : c'est un jeune homme, il a dix-huit ans, il a de l'ardeur, de l'enthousiasme, c'est tout simple, je lui en sais bon gré, ça annonce de l'âme, etc., etc.

Je suis tombé des nues en apprenant ton élévation subite au trône académique. Quel pas de géant à l'ouverture de la carrière ! Je te respecte et te jalouse presque. Comment diable as-tu fait ? Quel ouvrage as-tu présenté ? Fais-m'en vite recevoir autant et je te ferai agréger à celles de Dijon et de Mâcon, quand j'en serai, moyennant un petit mémoire *ad libitum*. C'est un bon augure, et puis nous pourrons dire, comme disait un officier de Saint-Louis à qui on faisait compliment sur sa croix : « C'est d'autant plus flatteur que je n'ai jamais servi. » Je me fais gloire de ta gloire devant tout le monde. Je le raconte à qui veut l'entendre. A dix-huit ans ! on n'en revient pas.

Je vais passer un jour tout seul à St-Point, et je n'emporte que l'*Orlando furioso*. C'est ce qui me presse de finir cette épître : mon cheval m'attend. Adieu. Je ne puis sérieusement songer à te voir d'aucune manière d'ici à six mois entiers pour des raisons qui me désespèrent, comme tu peux te l'imaginer. Mais patience, patience! je n'ai qu'une faible lueur qui peut-être grossira ! J'ai fait une ode de douze strophes sur l'amour de la gloire : elle refroidit et je te l'enverrai. J'ai cent vers de mon discours sur l'*Amitié*. Il y en a dont je suis assez content, *sauf respect*. Je continue, et elle ne verra pas le moindre jour que tu n'aies jugé, changé et corrigé et ajouté et retranché. Travaillons, travaillons, nous n'avons que cela à faire de cinq à six ans, c'est mon avis du moins. Voilà trois jours que je n'ai pas quitté ma chambre, grâce aux muses. Cette histoire me tourmente. Dis-moi ton plan et exhorte-moi. Adieu, porte-toi bien et pense toute la journée à moi ainsi que je fais de toi.

AL. DE LAMARTINE.

Je te demande pardon de cette plate épître, mais tout le monde est à la procession. Je ne sais que faire, et jai trop mal à la tète pour m'occuper sérieusement. J'ai voulu me distraire, et je t'ai peut-être fort ennuyé. Mais cela m'arrivera bien d'autres fois. Pardonne-moi, et écris-moi vite et longuement. Je suis malade.

A. L.

XXXII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 10 juin 1809.

Quand je lis l'Arioste ou même la *Pucelle*
Toujours catin, toujours fidèle,
Je ris.

VOLTAIRE.

Ma main tremble, mon cher ami, parce que je viens de dîner et de prendre une longue leçon de danse. Lis-moi, si tu peux. Mon épigraphe m'est venue à l'esprit en voyant l'Arioste sur ma table. Il y a longtemps, et j'ai honte de le dire, que je l'ai commencé, et je n'en suis qu'au milieu ; tant l'intérêt dans un poëme et un peu de suite dans ses discours est une belle chose ! Ce n'est pas cependant que je ne le trouve quelquefois égal au bonhomme, mais j'avoue que souvent il me fait bâiller au lieu de me faire rire et que j'en saute des pages entières.

Est-ce ma faute? Un peu sans doute, mais c'est aussi un peu la sienne.

Te voilà donc avec Montaigne, et je ne suis pas surpris qu'il te plaise. Vous avez quelque chose de commun, de semblable, je ne sais quoi, mais je l'entrevois. En sortant l'année passée de Belley, je l'emportai, j'en lus quelques chapitres avec grand plaisir, j'en passai d'autres par paresse, par ennui de ce style semi-gaulois. Bref, je ne le connais guère plus qu'auparavant. Je n'étais pas encore mûr, et dans un an ou deux je me promets de le mieux sonder, peut-être même dans moins. Tibulle, Virgile, Properce, Pindare et les discours en vers de Voltaire sont avec l'Arioste et Pope sur ma table depuis environ un mois. Je n'ai plus voulu lire de roman après *Corinne*, de peur de me gâter la bouche, et, quand je suis fatigué de travail, d'étude, ma basse est là qui me délasse un peu. Du reste voici trois mois que mon genre de vie est le même absolument : travail, lecture, correspondance et petite promenade solitaire sur les huit ou neuf heures. Je m'en trouve assez bien.

Il paraît que je n'irai point à la campagne cette année. Cela me fâche bien un peu. La ville est d'une

tristesse mortelle : plus de spectacles, plus de petits voyages, et Talma et Elleviou sont à Lyon ! Cependant le parti est à peu près pris.

Quant à notre rendez-vous dans quinze jours, je t'en parlerai s'il y a moyen. Cependant si, un de ces jours, tu me voyais par hasard entrer impromptu dans ta chambre et venir te demander à dîner seulement, ne sois pas trop surpris, mais ne t'y attends pas. Oh ! que n'ai-je été du voyage de Grenoble! Que sont devenus Guichard, Vignet, etc., etc., mais surtout Guichard ? As-tu été chez sa tante, quelle vie mène-t-il ? A-t-il l'air un peu à son aise, voit-il un peu de monde, est-il content, rêve-t-il? comment est sa cellule, travaille-t-il? quand va-t-il à Bienassis? Je ne rêve qu'au moyen de vous embrasser encore une fois avant le commencement de l'année suivante.

Mon discours en vers sur l'*Amitié* s'avance. Mon ode, qui est un morceau manqué parce que je l'ai faite en deux heures au plus, dort encore et je ne la réveillerai qu'après la fin du discours. Mon histoire est là, faute de livres. Je n'ai encore qu'ébauché le portrait du duc d'Orléans. Je l'envisage comme toi : c'est un héros. Quant à ce que tu

me demandes, je serais d'avis que nous traitassions uniquement la querelle de ces deux ducs, sans nous embarrasser des autres qui nous gêneraient et nous arrêteraient, nous feraient divaguer à chaque instant. Je voudrais que notre morceau fût un, intéressant, animé, plein de vivacité, de rapidité, de portraits, comme la *Conjuration de Venise* de Saint-Réal. Tu fais bien de lire *Charles XII*, cela te servira beaucoup. Je compte faire de même dans quelques mois, quand je m'y remettrai.

J'ai deux cents vers de faits *de Amicitia*. J'en ai fait ce matin une dizaine que je t'envoie comme échantillon :

Je sais que par le temps, par une douce étude,
Le sentiment nourri devient une habitude,
Que l'âge ajoute encor à nos premiers plaisirs
Et la reconnaissance et les longs souvenirs;
Mais pour cueillir ces fruits, doux présent de l'automne,
Il faut que de ses fleurs le printemps se couronne :
Aimons-nous aujourd'hui pour être vieux amis.
Ce nectar qui sait rendre à tes sens endormis
La force, la gaieté, la vigueur, la jeunesse,
Ne dut pas en tout temps ses dons à la vieillesse ;
Son parfum délicat, encor qu'il fût nouveau,
Lui mérita jadis l'honneur de ton caveau.

C'est pour répondre à Cicéron qui pré-

tend que les amitiés de jeunesse ne valent rien.

Dis-moi comment on ferait si on voulait envoyer quelques pièces aux Jeux Floraux. Sais-tu comment tout cela se pratique? J'ai conseillé à Guichard de concourir pour un prix de poésie, proposé par l'Athénée de Niort. Le sujet est un petit poëme sur Tobie. Qu'en dis-tu? C'est aisé, mais la gloire est médiocre; c'est bon pour former.

J'ai lu dans tous ces derniers *Mercures* des articles sur la vie d'Alfiéri. Cela m'a enthousiasmé pour lui encore davantage. Je voudrais bien trouver ses ouvrages en italien et sa vie surtout ; ne l'as-tu pas? Je l'aime à la folie. Il aimait tant les chevaux, la poésie, les lettres, ses amis, les voyages et la gloire!!! Il n'y a pas assez de place pour tous les points d'admiration.

Quand j'aurai de l'argent et un joli petit cabinet comme celui de ta chambre, au Grand-Lemps, j'achèterai les bustes de Virgile, de Racine, de Voltaire, du Tasse, d'Alfiéri, de Pope, etc. Et celui de madame de Staël, en dépit des jaloux, aura aussi sa place un peu plus bas, ne fût-ce que par reconnaissance. Lis *Corinne*. Mais adieu, je te

quitte à regret pour envoyer ma lettre à la poste. Je vais jouer un petit air de basse, et puis je m'habillerai, et puis je goûterai, et puis je sortirai pour une visite et ma promenade, car il est bientôt sept heures.

ALPH. DE LAMARTINE.

XXXIII

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Mâcon, 10 juin 1809.

Mon ami, le bonheur n'est pas l'indifférence.

Aime-t-elle les vers et les poëtes? A-t-elle lu? Raisonne-t-elle bien sur beaucoup de choses? Aime-t-elle la musique et la peinture? Comprend-elle ce que c'est que la gloire et l'immortalité du talent? ou méprise-t-elle ceux qui l'ont tant désirée? Juge-t-elle bien un morceau quelconque? Qui préfère-t-elle de Voltaire ou de Racine, de madame de Genlis ou de madame de Staël, le style à part? d'Ovide ou de Tibulle? Il n'y a pas là d'indiscrétion. Je ne veux que m'assurer de ton bonheur. Il me semble cependant que tu n'aimes pas assez tes amis. Ce sont eux qui devraient peut-être, à mon avis, à celui de Properce même, être les premiers, les seuls confidents de l'amour le plus

secret. Mais je me trompe peut-être, moi qui n'ai point aimé. Ton avis sur ce petit fragment de mon discours est très-sensé. Quelqu'un de beaucoup d'esprit me faisait hier le même reproche et me disait : « *Voilà ce que c'est que d'avoir lu et relu Corinne !* »

Tu me permettras de t'en envoyer encore aujourd'hui un petit morceau, mais donne-moi des avis un peu plus détaillés, change les vers même tout entiers, etc. Voici mon début après mon exorde qui n'est que de cinq ou six vers. Pardon si je t'ennuie. On m'a forcé de définir à la Wrintz et j'ai tâché d'obéir :

Qu'est-ce que l'amitié ? Le lien de deux cœurs
Qu'unissent la vertu, les goûts et les humeurs,
Divin attachement, né de la sympathie,
Que le sentiment forme et le temps fortifie.
Halte-là ! diras-tu, raisonneur entêté,
Oh ! dépouille une cœur où ton cœur t'a jeté :
L'amitié n'est qu'un nom, qu'une faiblesse impure,
Fille de l'intérêt, et ennemie de la nature ;
Jusque dans son ami l'homme n'aime que lui :
Il est seul, il est faible, il se cherche un appui.
Ainsi ce froid dévot, au cœur faux, au teint blême,
Croit qu'il aime le ciel en s'adorant lui-même.
Égoïste profond ! lis dans le cœur humain
Tout ce que la nature y grava de sa main :

La pitié, le respect et la reconnaissance
A ce vil intérêt doivent-ils l'existence?
Eh quoi ! ce sentiment, et plus noble et plus pur,
Serait l'enfant grossier de ce principe obscur?
Non, ton cœur est plus grand que tu ne veux le croire;
Viens, ouvre devant moi les pages de l'histoire :
Quand, pour sauver les jours du fils d'Agamemnon,
Par un mensonge heureux Pylade prend son nom,
Ou quand, pour son ami que l'avarice accuse,
Damon à l'échafaud marche dans Syracuse,
D'où leur vient, réponds-moi, cet élan généreux?
Le supplice est leur prix, la mort est sous leurs yeux!
C'est qu'au besoin d'aimer l'amitié doit naissance,
Et le plaisir d'aimer voilà sa récompense.
Mais quoi, n'as-tu jamais, dans ta prospérité,
Plaint l'homme déchiré, trahi, persécuté?
N'as-tu jamais senti cet intérêt si tendre
Qu'au sort de la vertu notre cœur nous fait prendre?
Tu pleures quand tu vois Socrate condamné
Ou le fils d'Agrippine à Rome empoisonné;
Tu pleures quand Turenne, au faîte de sa gloire,
Perd en un même instant le jour et la victoire :
De ces pleurs généreux, dis-le moi, qu'attends-tu ?
Rien. Tu plains l'infortune et chéris la vertu;
Cet amour noble et pur t'agrandit et t'enflamme,
Et tu vois malgré toi la beauté de ton âme.
Demandez à Timon : qu'est-ce que l'amitié ? etc., etc.

En voilà assez, peut-être beaucoup trop. Que dis-tu? Taille et coupe à ton gré. Parlons de toi. J'avoue que ce morceau de *Tobie* est un peu banal

comme l'*amitié*, seulement il offre de grandes beautés de détail; il ne me paraît pas même très-difficile, et, pour nous autres qui voulons apprendre à bien manier un vers, il ne laisserait pas d'être fort utile. Voilà mon avis. Qu'en pense-t-elle, cette belle inconnue que j'aime si elle t'aime? Cet exorde ne me plaît pas comme exorde d'un petit poëme plein de grâce, d'intérêt, de simplicité antique, de sentiment; ce n'est pas que j'apprécie bien ces quatre vers: *Rampant toujours, il ne saurait tomber*, etc. Cela sent la *Pucelle*, et il ne faut pas, ce n'est pas là le lieu. Qu'en pense-t-elle? Je voudrais que tu ne fisses presque que traduire l'Écriture en vers simples, mais travaillés et châtiés, semés de réflexions naïves et touchantes. Ça ne devrait pas être très-long, et je te répète que je crois ce travail utile et capable de te former beaucoup, sans beaucoup de peine. J'ai presque envie de concourir quand mon discours philosophique sera fini. J'ai laissé là l'histoire, je n'ai pas les sources nécessaires, cependant je pourrai m'y remettre. J'oubliais de te dire que le vers alexandrin me paraît plus favorable à ce genre susdit; au reste là-dessus consulte-toi seul.

As-tu conservé quelque petite chose contre Virieu? Je serais un lâche et un traître si je ne te disais pas que tu as tort, que tu ne le connais pas assez, qu'il est en tout digne de ton amitié. Son seul défaut est peut-être d'être plus sage que nous et moins ardent hors de propos; reviens, reviens, rien ne peut, rien ne doit plus séparer nos trois cœurs et nos trois noms. Que font Vignet, Labbé, Pélissier, etc., etc., et de Vence? Et toi, tu es donc reçu chez elle à toute heure, à tout instant! tu la vois donc seule! elle te conduit donc dans le monde! elle t'aime donc! elle te le dit donc! Que fais-tu pendant ces belles soirées d'été? te promènes-tu avec elle sous les orangers de Grenoble ou sur le chemin par où nous y arrivâmes ensemble? As-tu des amis nombreux et gentils avec qui causer et qui sachent parler d'autre chose que de *filles et de chasse*? Je l'imagine et je l'espère. Tandis qu'après avoir travaillé jusqu'à sept heures, et sans beaucoup profiter, ton ami prend ses bottes ou ses guêtres, sa canne et son chapeau, et s'en va seul se promener triste et rêveur sous des arbres peu fréquentés ou au milieu de toutes les belles, de toutes les filles de la ville, jusqu'à dix heures. Ce

calme de mon cœur, au milieu de tout ce tumulte et de cette agitation, me fait un certain plaisir. Adieu, j'y vais et je n'y trouverai ni ami ni homme aimable ni amante !

ALPH. DE LAMARTINE.

Réponds-moi vite.

XXXIV

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Mâcon, 4 août 1809.

« Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines. »

Voilà sans doute ce que tu t'es dit, mon cher ami, et ce qui t'a empêché d'aller à la Grande-Chartreuse avec Virieu et de venir avec moi voir Elleviou et compagnie à Lyon. C'est ce petit voyage qui a retardé ma réponse. J'ai passé là une quinzaine de jours assez agréablement. Qu'aurait-ce été si je vous y avais trouvés tous deux ! et il ne tenait guère qu'à vous. Voilà que j'ai perdu l'espoir de vous revoir de longtemps peut-être. Après un mois de silence, j'ai enfin reçu hier une lettre du paresseux Virieu. Il est, à ce qu'il me mande, sur les montagnes du Dauphiné, à la Grande-Chartreuse et ailleurs, faisant un voyage à la Jean-Jacques : à pied, seul, le livret et le crayon à la main. Voilà qui

me fait battre le cœur quand je pense que nous ne sommes pas là tous trois ! Au moins nous en fera-t-il une ample description? Tu l'as vu à Grenoble, tu lui as confié tes amours, ton bonheur; a-t-il vu le doux objet? comment le trouve-t-il? t'a-t-il dit son avis? D'après sa lettre il me semble que ton sort lui a fait envie, et que ce profond mépris pour les femmes s'est un peu adouci. Le mien augmente tous les jours, en dépit de la bonne envie que j'aurais de les trouver aimables et *fidèles*. Aussi je renonce presque à tout espoir d'attachement solide et noble avec elles. J'en aimerai mieux mes amis, il n'y aura rien de perdu. J'ai trouvé tes derniers vers extrêmement coulants et faciles, et d'un très-bon goût; ça fait honneur à ton maître, tu profites beaucoup sous lui. J'ai une envie démesurée de le connaître.

J'ai encore changé de destination pour l'année prochaine. On veut à toute force que je ne fasse rien; et, au lieu d'aller faire un cours de droit à Dijon, comme c'était convenu, j'ai consenti, après bien des difficultés, à accepter à la place soixante louis de pension à peu près, ma nourriture et mon logement ici quand je voudrai, et la permission de

passer à Dijon ou à Lyon l'hiver et une partie de l'année. Je me suis décidé pour Lyon parce qu'il y a encore plus de ressources : un bon maître d'anglais, de grec, de basse, et des cours assez nombreux. J'engage Virieu à venir avec moi y prendre un petit appartement commun et des maîtres et des plaisirs communs. Que ne peux-tu y venir aussi, abandonner ton cours de droit et ton ange ! Quel paradis ce serait que cinq ou six mois ainsi passés, et pouvant recommencer, si cela nous plaisait, pendant deux ou trois ans ! Les spectacles y sont passables. Nous serions reçus dans une très-bonne et agréable société. Nous ferions *petit* comme disait Labbé ; *très-petit*, afin d'avoir une vingtaine, une quinzaine de louis à manger l'été dans un voyage pédestre en Suisse, et puis un peu plus loin. Allons, mon ami, décide ta Minerve à venir elle-même passer l'hiver à Lyon. Pour ne pas t'abandonner, si elle envisage ton bien, ton bonheur et celui de tes amis, elle y donnera les mains. Cela ne pourra que nous être profitable à tous : travail, émulation, plaisir, bonne compagnie où tu seras tout introduit, et par-dessus tout le bonheur inouï de nous réunir comme cela tous

les trois, libres, indépendants, partageant nos ressources, nos travaux, nos goûts. Plus j'y réfléchis, plus j'en suis fou. Prends le motif d'un cours de médecine ou un autre. Parles-en à ta mère. Nous t'y forcerons malgré toi si tu t'y refuses.

Que ne pouvons-nous là-dessus nous aboucher tous trois? Cela serait conclu en moins de rien. Adieu, mon cher ami, écris-moi avec détail et n'imagine pas que j'aie rien sur le cœur : je suis franc et je te l'aurais dit. Mon amitié est aussi invariable que l'instinct qui l'a formée; tu changerais pour moi que je resterais dans le fond toujours le même. Le sentiment qui nous réunit tous les trois est né dans le bon temps, il ne peut que croître et fortifier. Et, s'il venait à rompre, il ne faudrait pas espérer d'en former de semblable. Je compte sur lui comme sur l'*unique* charme de ma vie.

Adieu, ton ami,

Intùs et in cute.

ALPH. DE LAMART.

XXXV

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 4 août 1809.

Tutto or or' mi troverai
Su le labbra espresso il cor.

O paresseux indigne, paresseux négligent, insouciant, indifférent, *oublieux* de toi et de tes amis, que ne m'as-tu écrit quinze jours, huit jours plus tôt ! Ta lettre m'aurait trouvé prêt à partir pour Lyon. J'y aurais toujours été, mais de là j'aurais pris l'équipage de pèlerin et j'aurais été te joindre et te prendre très-certainement, au lieu d'aller aux eaux de Charbonnières passer des journées agréables à la vérité ; j'en aurais passé de délicieuses avec toi, au milieu de toutes nos pensées ardentes, sur les montagnes de la Chartreuse, avec Montaigne, Chateaubriand et Rousseau. Pouvais-tu mieux choisir ton temps pour me proposer un voyage à pied, à moi qui viens de lire Jean-Jacques

et ses *Confessions* et les descriptions ravissantes de ses courses pédestres? Nous aurions couché dans quelque grotte comme lui, nous y aurions laissé nos noms et des vers comme lui! Oh! quel coup ta lettre m'a porté quand j'ai vu tout cela manqué par notre faute! Je l'ai jetée par terre, j'ai juré, j'ai failli la déchirer, j'ai pleuré... Oui, j'ai pleuré, moi qui ne pleurais plus, un peu de regret de cette partie manquée, un peu en voyant la sympathie de nos peines, de nos idées, de nos tourments, de nos désirs, et ce feu sacré qui commence à te brûler comme moi, ces projets vagues, ces tristesses, cette paresse, cette vie au milieu de la mort (pour parler noblement). Oh! que ne suis-je vieux, vieux comme mon grand-père Laërtes — ou que n'ai-je seulement deux mille francs et la clef des champs!

Au lieu de cela, je suis sans le sou, sans société de mon goût, sans occupation assidue, sans espoir d'aucun avancement. On me fait tant de difficultés, tant de querelles pour ce pauvre malheureux cours de droit qu'on m'avait permis! je vais être forcé d'y renoncer. Heureux, bien heureux si au lieu de cela j'obtiens cinquante ou soixante louis et la permission de les manger à m'instruire pendant

l'hiver à Dijon ou ailleurs, et point encore à Paris. Si j'obtenais au moins de passer quelques mois à Lyon et que tu ne fusses pas à Paris, nous devrions y prendre une chambre de moitié et des maîtres de grec et d'anglais et de basse de moitié, etc. Rêves-y pour cet hiver seulement.

Je n'ai rien contre Guichard, tant s'en faut qu'au contraire j'avais seulement paru craindre que sa belle passion ne nuisît un peu à notre amitié commune, voilà tout. *Intùs et in cute.* Je lui dois une lettre que mon voyage à Lyon a retardée. A propos de ce voyage, je m'y serais passablement désennuyé si tu y avais été, comme je l'espérais d'après deux lettres que tu avais dû recevoir de moi à ce sujet. J'ai vu Elleviou et Henri et madame Hervey et Vertpré et Laporte, l'*Arlequin*, et encore d'autres acteurs de Paris dont j'ai été vraiment content. Pour N... des Célestins, que tu as vu avec moi cet hiver, il est plus bête et plus plaisant que jamais. L'aimable Dupuis d'heureuse mémoire a eu l'honneur insigne de se battre avec lui pour une petite Houdart, actrice assez jolie. Que dis-tu de ce genre ? On en a fait du bruit, et ses camarades ne le voient pas beaucoup. Genin

est encore mille fois meilleur garçon qu'il n'était : il n'y a qu'une voix de louange sur lui. Il est de la grande force sur la basse, et moi j'ai débuté l'autre jour ici dans un concert public, et j'ai fait des basses de symphonie à force, mais j'aurai bientôt poussé mon maître à bout. St-P. est devenu dévot, G. est un peu plus joli garçon et un peu plus froid qu'il n'était, B. est bien le *fils gras*, pas mal, M. comme un petit enfant de famille, L. et B. travaillent et ont fait d'assez jolies choses, à ce qu'on dit, etc., etc.

Depuis deux mois environ je n'ai pas fait un vers, tout est resté là. Mais je retrouve dans mon épître interrompue une histoire de chien, la voici :

Ce triste voyageur, père de Télémaque,
Revenait inconnu dans la petite Ithaque;
La main du temps avait flétri ses cheveux blancs,
Son dos s'était courbé sous le poids de ses ans ;
Au seuil de son palais sa voix jadis si fière
Sollicitait en vain le pain de la misère :
Un esclave l'insulte, et le froid courtisan
Rit des discours sensés de ce gueux éloquent.
Un vieux chien, comme Ulysse, abandonné peut-être,
Sous ses tristes haillons a reconnu son maître ;
Il s'approche, le flatte, et, seul ami constant,
De joie et de douleur meurt en le caressant !

Que ce chien, mes amis, nous donne un bel exemple!
Le sage Égyptien l'eût honoré d'un temple;
Chez le Grec moins sensible il n'a pu l'obtenir,
Mais Homère le chante : il ne saurait mourir!

En es-tu content ? Je n'y touche plus. Je ne peux plus rien faire, je ne prends ma plume mal taillée que pour t'écrire, je m'ennuie, je dors. Sais-tu ce que je me propose de faire pour me désennuyer un peu (car je ne suis arrivé que d'hier au soir)? Je vais entreprendre des promenades de deux ou trois lieues, tous les soirs, à pied, à cheval, un livre dans ma poche, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville. Nous avons bien spectacle, mais, entre nous, je n'ai pas à présent à moi un denier; je me suis même passé de dîner hier dans la diligence à cause de cela; ça m'a fait un certain plaisir, j'en étais tout fier et je ne l'ai pas dit cependant. Ce qu'il y a de pis, c'est que j'avais même rapporté de Lyon quelques petites dettes qu'un de mes oncles m'a heureusement mis dans le cas de payer ce matin, sans s'en douter. Je vais vite m'acquitter, et je ne garde rien pour moi. Si l'on se doutait que le peu d'argent qu'on me donne est employé

à payer des dettes, je ne serais pas bon à pendre.

Ne me demande donc plus de pourquoi, mais donne-moi de longues descriptions de ta course. Je te suis pas à pas, je te vois tantôt ici, tantôt là, ton crayon à la main, ta cravate en ceinture ou bien autour de ton chapeau, ton habit sur ton dos, et Gorgo qui te suit en soufflant. J'oubliais la gourde en bandoulière, et le bâton et le livre. O Crillon, où étais-tu? Es-tu seul avec Lefèvre? Allons, écris-moi cela et quelques nouvelles de Grenoble. Mais adieu, je ne finirais pas. Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. *Crescit eundo.*

ALPHONSE DE LAMARTINE.

XXXVI

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Mâcon, 19 août 1809.

Qui non vult fieri desidiosus amet.

Ovide.

Tes vers, ta prose, ta conduite sont une preuve de ce qu'Ovide disait là, mon cher ami. Tes progrès sont marqués et remarqués depuis que tu aimes. Oh! que ne puis-je aimer aussi, et pourquoi suis-je ou si difficile ou si malheureux dans mes recherches! Je suis, depuis deux mois à peu près, le plus paresseux des hommes : la chaleur, les maux de tête, les contrariétés, l'incertitude, le vague de mon existence présente et future, tout cela me fait languir et me fera mourir, et puis un bien autre malheur me menace encore... mais *sufficit diei pœna sua*.

Heureux qui peut, dans un sage loisir,
Avec Rousseau s'asseoir sous cet ombrage!

J'aime beaucoup ces deux vers-là, moi qui viens de lire *Émile* et qui veux faire de ce livre mon ami et mon guide. C'est à Rousseau que je dois le peu de moments agréables que j'ai passés depuis trois mois, car vous ne m'avez presque plus écrit ni l'un ni l'autre! Si vous continuez à vous ralentir encore, que sera-ce? adieu tout attachement, pour moi tout sera dit. J'ai juré de ne plus renouer de nouvelles amitiés. Je me sauve au bout du monde. Je deviens *ours*, oui *ours* ou je me brûle la cervelle, car il n'y a dans ce moment-ci qu'un peu d'espérance, votre amitié et du courage qui me fassent supporter la vie du plus sot, du plus plat, du plus ignorant *bourgeois* de petite ville. Oui, voilà sans exagération ce que je suis. O beaux rêves que nous faisions bien éveillés, à neuf heures du soir, sous les tilleuls de Belley, riches projets, riante perspective, avenir incomparable, où êtes-vous?

Si je n'écris rien, si je lis peu, en revanche je médite et je rêvasse encore terriblement la nuit et le jour. Je deviens sage, indifférent, philosophe sur bien des choses; je suis fou, désespéré, enragé sur beaucoup d'autres. Pour me donner le change,

je me distrais, je fais comme Virieu : je marche, je vais, je cours de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, à midi, à minuit, par la pluie, par le soleil ; je tâche de tromper mon imagination, de la détruire, de la glacer, mais en vain ! Jamais je n'ai été hardi, ardent, entreprenant pour tout comme à présent. Dis un mot, et je te suis sur l'heure au bout du monde.

Non altramente il tauro ove l'irriti
Geloso amor con stimoli pungenti
Horribilmente mugge, etc., etc.

Le Tasse.

Virieu n'écrit plus ; il est paresseux au moins autant que toi et moi, nous n'avons pas grand chose à nous reprocher, et nous nous plaignons mutuellement.

Où passes-tu tes vacances, jusqu'à quand durent-elles? que fais-tu ensuite, puisque tu renonces à nos propositions? Ah! mon ami, je suis et je vais être plus pauvre que toi ; et, si Virieu y consent, j'irai quand je devrais n'y avoir que du pain et de l'eau.

Tu as donc une société agréable à Grenoble?

tu fais donc quelques parties de campagne, tu vois des femmes poëtes et qui admirent tes essais? tu es toujours aimé et tu aimes? Oh! que je t'envierais si tu n'étais pas mon ami! Si je voulais ici, j'aurais aisément lié un commerce amoureux et poétique avec une jeune femme pleine d'esprit, d'amabilité, de talent. Tu n'imaginerais pas ce qui m'en a empêché. J'ai peut-être tort, mais je suis ainsi fait, et je suis très-retiré, très-timide, pour ne pas dire sauvage.

Adieu, mon cher ami, mes idées n'ont pas grande suite. Je vais de ce pas porter cette lettre à la poste et puis entrer au spectacle. J'y dois trouver une femme assez jolie et très-coquine avec laquelle j'ai ri toute la soirée hier dans une petite loge. *Honni soit qui mal y pense!* mais je m'amuse seulement à l'embrasser, à la chatouiller et à bavarder sans aller plus loin. J'en espère faire autant tout à l'heure, et puis revenir tristement coucher tout seul. *Timeo Danaos*, etc. Quels indignes plaisirs à mon avis que ceux sans sentiment et sans pudeur! j'aime autant et mieux m'en passer. Écris-moi aussitôt après ton arrivée à Bienassis. Mille choses à ta

mère et à mademoiselle Berthier d'heureuse mémoire et à Mmes Chatrou, s'il m'en souvient. Le grand diable de Bourgogne t'embrasse et t'aime.

Intùs et in cute.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

XXXVII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 1er septembre 1809.

Enfin, grand voyageur, nous avons donc de tes nouvelles! Tu nous as fait assez longtemps languir, et tu ne nous contes rien de tes aventures romanesques; car où en aurait-on, si ce n'est dans ce chien de pays de Savoie et aux eaux? Ah! que me veux-tu avec tes dissipations idéales et chimériques de notre voyage à Rome? Pourquoi me réveilles-tu de nouveau? Pourquoi rallumes-tu toute ma folle ardeur? Mais quelle sottise! je te dis moi-même d'appeler cela une *folle ardeur;* non certainement, ce n'est point cela, c'est une noble ardeur, une grande idée, un projet digne de nous, qui nous fait honneur, qui nous distingue, qui nous élèvera l'imagination, l'âme, l'esprit. Je vois mille jeunes gens bien plus à leur aise que nous qui préfèrent filer une plate passion auprès d'une plate bourgeoise, acheter un cheval

plus distingué, un habit de drap plus fin, avoir un meilleur dîner, une chambre mieux meublée, à ces douceurs *inconnues* qui nous font mépriser tout cela.

Hélas ! voyageurs que nous sommes,
Nos jours seront bientôt passés,
Et de la demeure des hommes
Demain nos pas sont effacés !
Qu'il est beau ce désir de l'âme
Dont la noble fierté réclame
Contre un ténébreux avenir,
Dont l'orgueil aux races futures,
Pour prix des vertus les plus pures,
Ne demande qu'un souvenir !

C'est une méchante strophe de ma méchante ode sur l'amour de la gloire. C'est à nous de dire comme Corinne : *Oh! que j'aime l'inutile!* Mais, afin de pouvoir le dire en toute tranquillité, il nous faut d'abord posséder ce qui est plus que l'utile, le nécessaire : un état, un métier, un art, *non meliora piis!*

Mon cher ami, je ne puis aller à Crémieu ni à Lemps. Je suis obligé de partir dans trois semaines pour Dijon où je passerai quinze jours à peu près, et puis d'ailleurs je me connais trop pour

m'embarquer avec un peu d'argent que je ne rapporterais certainement pas et dont j'ai un besoin absolu pour cet hiver. Que deviendraient notre projet, nos travaux, nos plaisirs, nos progrès, notre gloire? Tenons-y. Parlons-en encore : le 2 ou le 3 janvier nous arriverons chacun de notre côté au rendez-vous; je te trouve tout de suite à l'hôtel de Provence, nous courons ensemble une matinée pour chercher un petit *taudis* qui nous convienne ; le soir, nous le meublons, et le lendemain matin nous y entrons. Nous travaillons au grec, etc., jusqu'à quatre heures, nous allons dîner ensemble pour vingt sous chacun, nous nous habillons et nous allons faire une ou deux visites, et puis le spectacle, et puis nous recommençons. Mais encore une fois, *faisons petit*, *très-petit*, *infiniment petit*. Plus nous aurons ménagé nos douces finances cet hiver, plus aussi nous serons à même de pousser notre voyage en Suisse, et que sait-on? peut-être en Italie, pendant le printemps et l'été!

Hoc precor : hunc illum nobis aurora nitentem
Luciferum roseis candida portet equis !

Je suis toujours à la ville, j'y mène la vie la plus sotte, la plus oisive, la plus indigne qu'il soit possible d'imaginer. J'ai été si longtemps privé de vos lettres! D'ailleurs j'ai repris mon vieux mal de poitrine et j'ai craché le sang pendant deux ou trois jours. Cela m'a fait une peur affreuse, et je m'étais amusé à faire mon testament en vers. J'ai pourtant quelque chose qui m'occupe un peu. Je te raconterai des choses assez plaisantes là-dessus. Je passe tous les jours la soirée avec un jeune homme charmant de ma connaissance, jeune homme de trente ans, très-formé, très-instruit, lisant Homère en grec comme nous l'*Énéide* en latin, ayant toujours vécu à Paris, malgré son père, avec 1,200 fr., et jouissant à présent de 2,500 fr. de rente, très-lié avec tous les poëtes et savants, avec madame de Staël, etc., etc. Nous sommes parfaitement ensemble, ce qui m'est utile et très-agréable. C'est une connaissance de notre genre qui te fera sûrement plaisir quand tu viendras dans ce pays-ci. Sans lui je serais mort d'ennui depuis six mois, et surtout depuis que je ne fais rien. Il faut joindre à toute son amabilité une bibliothèque de dix ou douze mille volumes qu'il a

ici, des chevaux, etc., etc. Et j'ai été cette fois heureux de le rencontrer cet hiver à Lyon et qu'il n'ait pas eu l'air de mépriser mes dix-huit ans. Adieu, mille respects à M. Genisseau. Je finis, car j'ai un froid de chien aux doigts. Adieu, je t'aime et t'embrasse comme le meilleur de mes amis.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

XXXVIII

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Milly, 4 septembre.

Oui, je vole à ton ermitage,
Je vais me jeter dans tes bras;
Vers ce délicieux rivage
L'amitié conduira mes pas.
Sitôt que, barbouillé de lie,
Bacchus reviendra parmi nous
Rendre la nymphe plus jolie,
Rendre les satyres plus fous,
Je partirai. Sur l'onde claire
Quatre ou cinq gros zéphyrs normands
Conduiront ma barque légère
Vers ces bords heureux et charmants.
Le soir, du portique sonore
Quand j'ébranlerai le marteau,
Nanette viendra-t-elle encore
M'ouvrir la grille du château?
Retrouverai-je la cellule
Où tous deux, sur la fin du jour,
Nous chantions ce fripon d'Amour
Qui tous deux maintenant nous brûle?
Retrouverai-je le réduit,
La poétique solitude

Où, loin du tumulte et du bruit,
Nous faisions une douce étude
De charmer le temps qui s'enfuit?
Retrouverai-je la prairie
Où nous descendions le matin,
Horace ou Voltaire à la main,
Chercher la douce rêverie?
Hélas! je les ai regrettés
Ces jours sereins, ces jours tranquilles!
J'ai vu le tumulte des villes
Et leurs coupables voluptés.
J'ai vu l'intérêt mercenaire
Former des amitiés d'un jour,
Et la beauté fausse ou légère
Trahie et trahir tour à tour.
J'ai vu l'agréable infidèle
Oublier le plus doux serment,
Hélas! et, pour me venger d'elle,
Moi-même j'en ai fait autant!
J'ai vu, dans un cercle brillant,
Un sot, à la démarche fière,
Porter au vent sa tête altière,
Et le mérite en rougissant
Promener sa mine écolière,
Et bâiller en applaudissant.
J'ai vu... Mais que dirai-je encore?
Pardon, je finis, je me tais.
En voyant renaître l'aurore
De jours d'innocence et de paix,
Je redeviens heureux et sage :
Ainsi le limpide ruisseau
Dont la tempête a troublé l'eau

Se purifie après l'orage,
Reprend sa première beauté,
Et dans son miroir argenté
Réfléchit les fleurs du rivage.
Prépare donc, ô mon ami!
Ta muse qui toujours sommeille,
Et que le salpêtre endormi
Dans nos mains enfin se réveille!
Adieu. Dans la moitié d'un mois,
Sans coursiers et sans équipage,
Tu me verras auprès de toi
Renouer ce doux bavardage.....

Fait sur le coin d'un vieux pupitre,
Sans Minerve, sans Apollon.
Pour ce, l'auteur de cette épître
N'ose pas te signer son nom.

A. de L.

XXXIX

A monsieur Aymon de Virieu.

Mâcon, 6 septembre 1809.

. . . . . Je reprends ma lettre que j'avais laissée là pendant quelques jours de campagne. Ne m'accuse pourtant pas de paresse : j'ai pensé que tu n'étais pas de retour à Lemps et j'ai ralenti mon ardeur d'écrire. Je m'ennuie à mourir tout seul à Milly à présent ; il fait un temps affreux. Point de fruits, point de vendanges, point de travail, point de vers, point de courage, point d'amis. Que fais-je donc? Je lis — et quoi ? Pas grand' chose, des romans, des mémoires, du médiocre, oui, du médiocre, à l'exception pourtant de Richardson. J'ai lu le *Voyage autour de ma chambre*, de l'oncle de Vignet. C'est extrêmement joli à mon avis; j'ai lu *madame de La Vallière ;* ça m'a intéressé, moins comme roman bien conduit, bien filé, bien écrit, que commehistoire attachante par elle-même; j'ai lu le poëme des *Rosecroix* de

Parny, et je n'y ai vu goutte; j'ai lu le dernier ouvrage de M. Azaïs (en fait de nouveautés), *Voyage aux Pyrénées* : il y a quelques endroits qui m'ont fait beaucoup de plaisir et d'autres qui m'ont fait venir la *chair de poule*, non pas de peur ni de plaisir, mais..... je ne puis dire de quoi : tu m'entends. C'est l'effet que me fait le sentiment hors de propos et qui n'est plus que ridicule; ce mot vient de toi. Je retourne demain de grand matin à Milly. Je n'ai plus de cheval de selle et je fais mes courses à pied ou dans un petit char-à-bancs suisse qui m'est commode à cause de mes livres dont mes poches étaient toujours pleines. Je me suis déterminé à coucher ici pour t'écrire. Je compte aller, en te quittant, au spectacle que nous avons encore ici. J'emporte à la campagne les *Mémoires* du marquis d'Argens.

Adieu. J'ai ces jours-ci essayé un conte en vers. Je doute qu'il vaille grand'chose. Je viens d'acheter un *Homère*. Oh! quand le lirai-je? Je ne pense plus qu'au grec. Voilà mon but pendant deux ans au moins. Viens donc à Lyon, et puis de là, au printemps, à pied en Suisse! Que j'ai fait de jolis rêves que je dois te conter! Rêve de ton

côté, à qui mieux mieux ! Je te promets d'exécuter ce qu'il y a de meilleur dans tes projets que dans les miens. Adieu.

La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.

VOLTAIRE.

ALPH. DE LAMARTINE.

XL

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 14 septembre 1809.

As-tu lu, mon cher ami, le *Voyage* de l'oncle de Vignet autour de sa chambre? C'est une des plus jolies plaisanteries en prose qu'on puisse lire. Les deux interlocuteurs sont la *Bête* et l'*Autre;* la *Bête* est le corps, la passion, et l'*Autre* la raison, l'âme, l'esprit et le jugement. Ils ont entre eux des dialogues fort plaisants.

Ce matin, il y avait chez moi une dispute assez semblable à la leur. Ma *Bête* me disait donc : Tu vois que ton ami t'attend pour continuer un petit voyage charmant et très-peu coûteux. Que ne pars-tu tout de suite pour Aix? tu y trouverais bonne compagnie, tu n'y passerais que peu de jours, et de là tu ferais une légère excursion en Savoie. Quel plaisir tu aurais de courir les champs à pied, avec un ami d'humeur pareille à la tienne! Il fait

si beau ! Cette occasion peut ne revenir jamais, tu aurais maintenant de quoi fournir largement à ta dépense de cette course. Profite toujours du moment présent ! Demain le temps, l'argent, la circonstance, la volonté, la liberté te manqueront. Pars ! J'étais fort tenté par les raisons de ma *Bête* et je me levai sur mon séant (car la scène est dans mon lit) pour préparer mon paquet, quant l'*Autre*, indignée de ma faiblesse, me prit par le bras et me força à me recoucher. — Animal, brute, me disait-elle (car elle est polie), comment peux-tu sacrifier six mois d'étude pour cet hiver à quinze jours d'une course où tu ne trouverais que du plaisir ? — Que du plaisir, s'écria ma *Bête*, que du plaisir ! Que me faut-il donc de plus, madame la raisonneuse, que cherchez-vous donc de plus dans ce monde, que prétendez-vous ? — A quoi je prétends, répliqua l'*Autre*, vous le saurez un jour, ma sœur, vous le saurez, mais vous êtes encore trop folle, trop indiscrète, pour vous le confier. Il vous suffit de vous taire maintenant et de me laisser conduire à ma fantaise monsieur que voilà, et qui n'est déjà que trop porté à me combattre. Puis, se tournant vers moi : Considérez, me dit-elle poliment, que

si vous mangez à présent le peu d'argent que vous avez, vous serez forcé de passer cet hiver dans vos tristes foyers !

J'en étais là de ma lettre, mon cher ami, quand on est venu me chercher pour aller faire une ennuyeuse visite. Mon dialogue reste là. Au moment que je le finissais, un jeune homme dont je t'ai déjà parlé est venu me proposer d'aller demain en Bourbonnais. Pour toute réponse, je lui ai lu cette lettre. Reviens, amuse-toi et écris-moi.

ALPH. DE LAMARTINE.

XLI

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 15 septembre 1809.

Ma foi! mon cher ami, je viens de faire une découverte ou plutôt une connaissance charmante. Il m'est tombé hier entre les mains un petit volume intitulé : *Poésies de Marguerite Éléonore Clotilde de Surville.* Ce sont des poésies gauloises d'une femme jusqu'à présent inconnue, et dont les manuscrits, vrais ou faux, ont été récemment mis au jour. Je ne t'en parlerai pas de sang-froid, parce que je suis transporté. Comment ! dans un siècle de la plus profonde ignorance, une femme, qui ne sortit jamais de son châtel gothique, a-t-elle pu faire des choses qu'à mon avis ni Tibulle ni qui que ce soit ne pourrait trouver indignes de lui ? Tu trouveras infailliblement cela à Grenoble. Prends-le et lis ; mais, en attendant, je veux me

donner le plaisir de t'en donner l'avant-goût. Une héroïdeà Bérenger, son mari (jeune et beau chevalier qui suivait Charles VII), une vingtaine de rondeaux ou ballades, une espèce de poëme en quatre petits chants sur les saisons, des élégies, des stances et le conte des *Trois plaids d'or*, qui n'est autre que celui des trois manières de Voltaire, et qui a dans ce style naïf une grâce infinie; voilà l'ouvrage. Tu jugeras de l'exécution de tout cela, mais je veux m'amuser à te citer un peu à tort et à travers ce qui m'a le plus fait de plaisir; l'embarras est de choisir. Écoute quelques stances adressées à son premier-né :

« Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est fait pour moy !
Je veille pour te veoir, te nourrir, te defendre...
Ainz qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy !

Estend ses brasselets; s'espand sur lui le somme ;
Se clost son œil, plus ne bouge.... il s'endort...
N'estoit ce tayn floury des couleurs de la pomme,
Ne le diriez dans les bras de la mort ?...

Arreste, cher enfant!... J'en frémy toute engtière !...
Reveille-toy ! chasse ung fatal propos !...
Mon fils!... pour ung moment... ah ! revoy la lumière !
Au prilx du tien, rends-moy tout mon repos !...

Doulce erreur ! il dormoit... c'est assez, je respire ;
Songes légiers, flattez son doulx sommeil ! » etc.

Écoute cette fin du *Chant d'amour en hiver*. Elle parle de Bérenger absent :

Et maintes fois, durant ces longues nuicts,
Du sombre Arcas quand oy bruyr les tempestes,
Ou que d'Oryon tombent les froids torrents,
Que toictz, battus de cent coulps différents,
Semblent aller s'escroulant sur nos testes :
« Où porte-t-il, me dis, ses pas errants? etc., etc. »

Quelquefois elle est maligne ; dans son conte, elle décrit l'ordre de l'auditoire ainsi :

Juges estoient rangés, et d'ugne et d'aultre part,
Seyoient ici mamans, en toges violettes,
Sévères, sans pitié, plaignantes du vieulx temps ; [lettes.
Grognoient, ainz par meschief, tousjours grognoient seu-
Viz à viz, sous couleur des rozes du printemps,
Coytement soubrioient gentilles bachelettes, etc.

Adieu, comment trouves-tu cela ? Mais il faudrait presque tout citer. Nous parlerons de nos affaires une autre fois.

ALPH. DE LAMARTINE.

XLII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Péronne, 21 octobre 1809.

Vive le courage, la résolution, la constance, mon cher ami, tout les seconde ! Quand un parti est bien pris courageusement, il réussit toujours, selon nos principes. Je reçois ta lettre hier matin, je me désole, je me désespère : il partira sans que je le voie, nous serons trois ou quatre ans sans nous être vus, il m'oubliera, il se refroidira, et cependant il m'est impossible d'aller le trouver. Je suis forcé de partir pour Dijon, puis de faire les vendanges de mon père, et puis d'aller en Charollais, etc., etc. — En faisant mes tristes soliloques, je vins hier coucher ici chez une de mes tantes, je passai la soirée bien tristement, et je me mis, avant de me coucher, à lire *René* au coin de mon feu. Jamais je n'ai pu le lire sans pleurer, et j'y étais encore plus disposé que de coutume : je m'en

donnai à cœur joie ; puis vinrent les réflexions tristes sur la vanité de nos projets, de nos désirs, l'instabilité des circonstances, le peu de bonheur qu'on peut goûter ici, la folie de ne pas bien vite saisir tout ce qui s'offre de consolant et doux ; tout cela m'amena à mon *sujet du matin* qui était ta lettre. Je la relus et je me dis mille injures à moi-même d'avoir pu hésiter une minute à partir malgré tous les risques, toutes les chances, toute l'imprudence d'un tel voyage. Folle prévoyante que tu es, disait ma *Bête* à l'*Autre*, force tous les obstacles, c'est là le cas. Montre que u as du cœur et que tu sais vouloir. Voilà quinze jours, un mois de bonheur, qui s'offrent sans retour peut-être. Saisis-les vite !

A tes vieux jours, même, il t'en souviendra !

CLOTILDE.

Hélas ! c'est peut-être les derniers jours heureux qui te sont donnés, tu t'en repentiras peut-être, mais n'importe !

Heureux qui peut se repentir,
Car il eut certes du plaisir !

Je me suis couché dans ces douces pensées et

en m'encourageant moi-même à tout faire pour obtenir seulement la permission de partir. Mon parti était pris ce matin en me levant. Tout occupé de mon idée, je suis venu déjeuner tête à tête avec ma tante. — « Quand pars-tu pour le Charollais ? m'a-t-elle dit. — Je ne sais pas trop, j'ai un autre voyage en tête qui me plairait bien davantage ; mais je prévois qu'il sera difficile à obtenir. — Et quel voyage ? — Un voyage en Dauphiné, chez M. de Virieu qui va à Paris à la fin de novembre et que je serai peut-être bien longtemps sans revoir ! — Ah ! je conçois que tu aurais bien plus de plaisir à aller voir ton ami qu'une simple connaissance, mais pourquoi t'en empêcherait-on ? — Pour beaucoup de petites raisons, et on m'objectera surtout la folie de dépenser le peu d'économies que j'ai pour mon instruction de cet hiver. — Combien cette petite course te coûterait-elle donc ? — Deux ou trois louis, tout au plus. — Ah ! s'il n'y a que cet empêchement-là, tiens, je veux le lever, voilà l'argent ; tu diras que je te l'ai donné à cette intention afin qu'on t'accorde plus aisément la permission de départ. »

Bénie sois-tu, tante, la meilleure des tantes!

Que tous les *malheureux neveux* de la terre fassent un concert de louanges en ton honneur, et que tous mes amis te bénissent comme moi ! et que nous disions bientôt tous ensemble : *Domine, salvam fac* ma tante !

Je vais ce soir à Mâcon, demain à Milly, solliciter, supplier, obtenir, et je t'écrirai dans deux jours la fin de tout cela. Écris-moi vite quand partira Guichard, mais ne sois pas surpris si j'arrive impromptu chez toi. Je crains seulement d'abuser de la bonté de tes parents. — Je t'écris dans une petite bibliothèque bien de mon goût à Péronne, entre Voltaire, Chateaubriand et autres. C'est un endroit qui ressemble un peu à Lemps. Je l'aime à cause de cela. Adieu, mon cher ami, je me porte un peu mieux; mais point de Paris pour moi, point de ressources, point de voyage. le chagrin me ronge et me mine plus que mon mal de poitrine. Oh ! que je forme de bizarres, de hardis projets ! Oh ! que j'ai besoin d'être quelque temps avec toi !

Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Daignez être aujourd'hui les maîtres de mon sort !
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,

Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
(*Brutus*, Trag.)

Adieu donc, encore une fois adieu, j'espère pour bien peu de temps ; cependant rien de certain encore. J'ai peur d'être bien sot, bien ennuyeux pour les gens qui ne sont pas mes amis. Je dis bien moins que toi ce que je voudrais dire, mais n'importe,

L'amitié me suffit, tout le reste n'est rien !

ALPH. DE LAMARTINE.

Comment s'appelle le village le plus près de Lemps sur la grande route où passe la diligence ? J'y descendrai, si je ne vais pas par Crémieu, ce qui n'est pas vraisemblable, car Guichard m'invite bien fort, et j'ai bien envie de nous voir réunis tous trois au moins quelques jours.

Écris-moi tout de suite.

Sublimi feriam sidera vertice !

XLIII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Milly, 9 novembre 1809.

Le ciel, en nous formant, mélangea notre vie
De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De moments de plaisirs et de jours de tourments.

... Voilà, comme tu vois, une assez triste épigraphe, malheureusement le sujet y répond. Je viens de passer encore du plus vif bonheur à la plus amère tristesse. Point de voyage à Lemps, du moins pas sitôt. La veille ou l'avant-veille de mon départ, mon père a fait une chute à la chasse et s'est cassé la main. Tu penses bien que tout a été dérangé par un pareil accident. Il m'a fallu rester ici, faire ses vendanges, ses affaires, et avoir l'air de trouver tout cela naturel, comme ça ne l'était que trop. Adieu donc, et ne nous plaignons pas : *Sic voluere dii*. Redoublons seulement, pour nous consoler, d'exactitude à nous

écrire. C'est, comme je te l'ai dit bien souvent, mon seul, mon plus grand plaisir. Dieu veuille que ce soit le tien ! Il me semble d'après tes dernières lettres et celles de Guichard que tu as fait un voyage blanc à Bienassis ; le seigneur en était parti. Il m'a écrit de Pont-de-Beauvoisin, où il allait, disait-il, passer huit jours et de là nous préparer nos logements dans sa cellule à Grenoble. Quel coup manqué, grand Dieu ! Je ne me possède plus. Console-moi donc. Dis-moi donc de bonnes raisons. Écris-moi tous les jours, j'en ai besoin. Demande-moi ce que j'ai fait pour me consoler moi-même. Rien, j'ai pris les jours sans les compter, comme ils sont venus, bons, mauvais, tristes, gais. J'ai mené une vraie vie de fainéant, d'insouciant, une *vie commune et banale*, comme celle de tous les désœuvrés, de tous les imbéciles du monde : visites, dîners, soupers, promenades et je ne sais quoi. Je n'ai pas voulu rentrer en moi-même.

Je lis cependant un peu depuis quelques jours et pour tromper un peu mon ennui. Je lis ce que nous devrions lire ensemble, l'ami Montaigne, oui, l'ami ; je l'aime infiniment plus cette fois que

la première. J'en avais trop entendu dire du bien et du mal. Je ne le quitte pas. Il est là sur ma table tout ouvert. Il est sur la cheminée, il est dans ma poche. O le bon homme, le beau caractère, le cœur délicat et fin ! Rien ne lui échappe de tout ce qu'une belle âme et un esprit simple peuvent sentir de beau, de doux, de tendre, de naïf. Je suis bien aise que ce soit là ton avis. Pour moi je ne sais plus le français d'aujourd'hui. Plutarque et lui m'ont jeté dans le gaulois ainsi que Clotilde de Surville. Je viens aussi de lire *Werther* : il m'a fait la chair de poule, comme tu dis. Je l'aime pas mal non plus. Il m'a redonné de l'âme, du goût pour le travail, le grec, etc. Il m'a aussi un peu attristé et *assombri*. Mais vive cette tristesse-là ! c'est celle que Montaigne aime tant. Je n'ai pas là le passage, je te l'aurais transcrit, mais tu le sais.

A propos de travail, voici mon plan en gros que je t'envoie à retoucher et à retourner et à amplifier à ta fantaisie. Cet hiver, maître de grec si je peux le trouver, autrement anglais et italien ; 2° maître de dessin, je m'y remets pour nos voyages afin de pouvoir faire lestement un croquis de

paysage en Suisse, en Grèce, en Italie, en Amérique ; 3° littérature et poésie, ni plus ni moins qu'une tragédie : donne-moi un sujet, je veux suer et me fondre ; 4° lecture — 8 heures de travail en tout. — Qu'en penses-tu ? Je ne veux presque pas voir de société, quoi qu'on me dise, à Lyon. Ça me perdrait mon temps et je me trouverais sec et vide au bout. Je n'emporte à peu près que quarante louis au mois de janvier. Je ferai *infiniment petit*, hors le spectacle. Je ne me passe rien. Une fois que j'y serai, si je peux y être une fois, je prolongerai trois, quatre, cinq, six mois, si cela va bien. Autrement, je vais me sauver et me perdre deux ou trois ou quatre mois en Suisse. Adieu, écris-moi plus longuement que je ne fais cette fois-ci. Ouvre de bons avis selon ton usage. Ne me parle plus de notre projet manqué. Je veux l'oublier, le cœur m'en saigne trop.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

La joie est passagère et le rire est trompeur !

XLIV

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Mâcon, 24 novembre 1809.

Je n'ai pas répondu plus tôt à ta dernière lettre, mon cher ami, d'abord parce que je ne savais où te prendre, et ensuite parce que j'étais dans une cruelle incertitude, pire que le mal même, et que je n'avais rien de bon à t'annoncer. Notre voyage, qui était ma folie et mon rêve perpétuel, a été manqué net par un accident arrivé à mon père qui m'a retenu ici pour ses affaires et mon tourment. Virieu t'aura conté tout cela.

Nunc et amara dies, et noctis amarior umbra est.

A propos d'amertume, je t'avouerai franchement que j'en ai encore une autre : je crains que ton amitié ne sommeille un peu à mon égard. Il y a peut-être aussi de ma faute, mais je suis prêt à reconnaître mes torts, si j'en eus. Réveille-toi,

écris-moi donc plus souvent, plus longuement, plus franchement. Tu trouveras peut-être de plus aimables, de plus attrayants amis ; tu n'en trouveras jamais qui t'aime autant et qui mette autant de prix à ton amitié. Mais ne parlons plus de tout cela, j'aime *les amitiés picotantes*, dit Montaigne.

Es-tu enfin rentré au coin de ton feu, dans ta cellule, as-tu revu ce que tu aimes, aimes-tu encore? Avoue, avoue. Es-tu bien, es-tu heureux? as-tu retrouvé tout dans le même état? Qu'entreprends-tu, que fais-tu, que lis-tu? Mande-moi ton plan pour cette année. J'espère t'aller surprendre un jour de cet hiver : je le passe à Lyon où je vais me morfondre sur le grec, peut-être aussi sur l'anglais, etc., etc. Mon projet est de travailler huit bonnes heures par jour; peu ou point de société que les spectacles. Je te parlerai de tout cela plus en détail, en temps et lieu. Je suis toujours à la campagne. J'ai quelque chose qui m'y attache beaucoup et qui me fait furieusement regretter d'être obligé de rentrer à la ville dans une dizaine de jours : tu devines ce que je veux dire. Oui, mon cher ami, c'est une petite passion, je dis petite parce qu'il me semble qu'elle pourrait en-

core être plus violente. Veux-tu savoir ce que j'aime? C'est une jeune femme de 19 à 20 ans, très-jolie, très-bonne, très-simple et très-naïve, qui m'aime aussi, à ce que je crois, et qui me l'a avoué. Il n'y a que quinze jours que j'ai fait sa connaissance et nous sommes déjà très-bien. Cependant il n'y a encore rien de positif. Et je vais être obligé de l'abandonner, pour un an peut-être. C'est cruel! Un autre profitera de mes avances, quoique jusqu'ici elle soit irréprochable. Et alors je ne l'aimerai plus, car je veux un cœur tout neuf. Je te manderai où j'en suis dans ma première lettre. *Regina potens Cypri!* ayez pitié de moi! Adieu, aime-moi comme je t'aime. Je vais repartir pour la campagne dans l'instant.

Le meilleur de tes amis.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

XLV

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 26 novembre 1809.

Non, tu ne me plais jamais tant,
Poëte heureux de Lucrétile,
Que, lorsque au vaisseau de Virgile
Adressant un adieu touchant,
Aux soins d'un zéphir caressant
Tu livres ta barque fragile.

Mon projet était bien de continuer comme j'avais commencé, mais je veux te parler et te dire beaucoup de choses, et les vers sont trop longs à suivre les idées. Bien heureux que ces six mauvais soient venus de bonne volonté. Attendons-en d'autres.

Je suis à Mâcon, au coin de mon feu, tout seul; j'y suis venu exprès pour t'écrire et mettre tout de suite ma lettre à la poste. Tu pars donc incessamment. Tu nous quittes, tu nous laisses, tu vas être plus heureux que nous. Nous oublieras-tu? Non,

tu ne retrouveras plus d'amis qui t'aiment comme nous. Et pour moi, je me suis juré de n'en plus avoir au préjudice de l'un de vous. Adieu donc, *serva fidem*.

Tu me dis que tu ne fais rien ; ni moi non plus. Nous n'avons rien à nous reprocher : depuis six mois je suis le plus grand paresseux de France. Consolons-nous mutuellement et réveillons-nous par des plans, par des projets, par des réflexions grandes et nobles, dignes de nous : *Odi profanum vulgus*.

Mais voici des vers qui me viennent :

C'en est fait, mon ami, crois-moi,
Quittons cette sotte paresse
Que des fainéants comme toi
Ont paré du nom de sagesse !
Ne verrons-nous jamais flétrir
Cette dame de la jeunesse ?
Ce temps, qui doit nous engloutir,
Et qui nous amène sans cesse
Nouvel espoir, nouveau desir,
Nouveau regret, nouveau plaisir,
Nouveaux soins, nouvelle tendresse,
N'amène-t-il pas la vieillesse ?
Nous ne sommes plus au bon temps
Où, suivant leur humeur légère,
Deux agréables ignorants

S'immortalisaient sans rien faire.
Chapelle partit un matin
Pour un très-court pélerinage :
Qu'il fut heureux dans son voyage !
Il trouva la gloire en chemin.

Ce n'est plus cela, tu le vois mieux que moi. Donnons-nous donc de la peine, conjuguons du grec, de l'italien, de l'anglais. Ne nous rebutons pas.

Combien de fois, pour une belle
Fatiguant mon esprit glacé,
J'ai commencé, recommencé
Un billet tendre à la cruelle !
Combien de fois de ses refus
J'ai lassé la dure constance
Et l'importune vigilance
De ses inpertinents argus !
Combien de fois, sous sa fenêtre
Mêlant ma plainte au bruit des vents,
Je lui chantai des vers touchants
Dont elle se moquait peut-être !
Ami, c'est ainsi qu'il faut être :
Le poëte est comme l'amant ;
Et ces deux maudites pucelles
Que nous servons incessamment
N'ont pas l'air d'être assurément
De nos beautés les moins cruelles.

Ne suis-je pas en veine malgré moi aujourd'hui ?

Je ne sais si c'est parce que je viens de bien dîner. Mais il faut que je m'arrête, car le jour baisse dans ma chambre et bientôt je n'y verrai plus.

Il n'y a plus de possibilité à ce que j'aille te voir. Il n'en faudrait même pas parler. Ah! j'en souffre plus que toi, et j'ai terriblement de choses à te dire! cependant je ne veux pas à toute force renoncer à te voir, ne fût-ce qu'une heure. Où passeras-tu? à Lyon sans doute; dans quel temps, quel jour? entendons-nous. Je pourrais peut-être m'échapper incognito ou bien même ouvertement.

Parle-moi donc un peu dans ta première lettre de Guichard, de vos courses qui m'ont fait pleurer de regret, de Belley, de Grenoble, de Crémieu, et que sais-je encore? Je m'ennuie à mourir ici. Rien ne m'y attache. Je perds la seule personne que j'y aimais véritablement, qui m'aimait aussi : c'est ce jeune homme dont je t'ai parlé quelquefois, qui nous quitte pour aller habiter le Bourbonnais. C'est avec lui que j'entreprendrais peut-être un voyage secret à Paris cet hiver, si je voyais que je ne pusse rien faire du tout à Lyon. Mais je crois qu'avec de la persévérance, de la constance,

de la fermeté, je trouverai moyen d'y travailler et avec fruit, le plus longtemps qu'ira ma bourse ; et, en attendant mieux, adieu.

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

XLVI

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Milly, 10 décembre 1809.

Eh bien! voilà, mon cher ami, une lettre que j'aime, franche, confiante et longue ! Oh ! écris-m'en souvent de semblables. Puisque tout nous contrarie dans nos projets de visite, redoublons de fidélité à nous donner mutuellement de nos nouvelles, à nous confier nos désirs, nos chagrins, nos plaisirs, nos projets, nos amours, nos travaux, nos revers, nos succès, et jusqu'aux moindres détails de notre vie domestique. Tu ne saurais croire quel plaisir c'est pour moi que de savoir la position de ta cellule, de ta table, de tes livres, de ton feu, la situation de ton âme quand tu m'écris, les différentes heures de tes exercices ou de tes délassements. Tout intéresse quand on aime. Tu dois le savoir mieux que moi. Mais qu'est-ce que je dis là : mieux que moi? Ah! mon ami, me voilà pris!

me voilà mort! j'aime et j'aime sans espérance! j'aime quelqu'un qui ne peut pas m'aimer, du moins j'ai de fortes raisons de le craindre. Quant à la dernière petite intrigue dont je te parlais dans ma dernière lettre, c'est fini. Qu'est-ce qu'un peu de beauté sans esprit? Voilà une bonne leçon pour moi, et, si jamais je me laisse reprendre par la figure seule, cela ne sera pas faute d'expérience.

Ce n'est point une beauté que j'aime à présent, mon ami, mais c'est toute l'amabilité, toute la sagesse, toute la raison, tout l'esprit, toute la grâce, tout le talent imaginable, ou plutôt inimaginable. Ah! plains-moi et console-moi si tu peux. J'en mourrai, je le sens! Aimer sans espoir! Ah! comprends-tu un peu cela? Je ne sais ce qui m'a retenu de me... Mais n'en parlons pas. Plains-moi et pense à moi.

Virieu est-il parti? je ne reçois point de ses nouvelles. Ah! que j'ai envié votre charmant voyage ensemble! Mais à propos de cette course, que tes idées me font de peine, mon bon ami, toujours des soupçons, des pensées bizarres et fausses : *Nous ne serions plus pour toi que Messieurs de Virieu et de Lamartine*. Oh mon ami! que

tu me connais encore peu ! moi qui renoncerais sans balancer à ma fortune, à la vie, à la gloire, pour un de mes amis ; moi qui en fais tout mon bien, tout mon honneur, toute mon espérance, toute ma consolation ! Ne te moques-tu pas de moi d'ailleurs quand tu me prends pour un plus grand seigneur que toi ? Je ne te flatte pas certainement quand je t'assure que ta position est cent fois plus sûre et plus agréable que la mienne. Et d'ailleurs peux-tu me croire assez faible, assez bas, assez imbécile pour fonder mon estime et mon amitié sur un méchant et ridicule *de*, placé devant le nom d'un plat, vil et méprisable, ou tout au moins d'un ignorant et insignifiant grand seigneur ! Tu me connaîtras, je l'espère, mieux un jour, vienne l'occasion, mais que dis-je, l'occasion ? En est-il besoin, et ne me crois-je pas aussi sûr de vos sentiments, de votre constance, de votre dévouement que si je l'avais mis à mille épreuves ? Les âmes ont-elles donc aussi besoin de paroles ou d'actions pour s'entendre ?

Oui, mon cher ami, j'espère, au milieu de cet hiver, aller passer dans ta cellule, au coin de ton feu, quelques journées délicieuses, à jaser, à écrire,

à rêver, à conter, à entendre, et j'espère qu'un mois après ma visite, tu me la rendras dans ma solitude, à Lyon. Tu viendras y passer quinze jours avec ton ami, et pour lui seul, car il n'aura peut-être guère de plaisirs à te procurer : je mettrai un lit de camp dans ma chambre, nous dînerons, nous vivrons, nous lirons, nous écrirons ensembles. Arrange-toi en conséquence, prends un petit congé, prends tes mesures, c'est une affaire convenue. Adieu, mon cher ami, écris-moi lettres sur lettres. Je suis dans le trouble et l'agitation de mon cœur. Je n'ose plus rentrer en moi-même une minute de peur d'une funeste résolution. Oh! que j'aurais besoin de ta présence! je n'ai personne à qui m'ouvrir et qui puisse un peu me soulager. Adieu, adieu.

A. LAMARTINE.

ANNÉE 1810

ANNÉE 1810

XLVII

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Lyon, 10 février 1810

Je n'ai pas encore de tes nouvelles, mon cher ami, je suis vraiment en peine de toi. Es-tu malade, mort? ou m'oublies-tu, ce qui serait peut-être encore plus cruel pour moi? Je ne comprends rien à ta conduite, non plus qu'à celle de Virieu, dont je n'entends plus parler depuis deux mois. De grâce, tranquillise-moi! A quoi me sert d'avoir des amis, s'ils m'abandonnent ainsi, au moment où je pense sans cesse à eux et combien il nous serait doux d'être réunis! Y a-t-il quelque bon ou mauvais tour là-dessous? Je soupçonne quelque tromperie.

Voilà enfin une partie de mes désirs satisfaits! je m'instruis, je suis libre, je suis indépendant, mais que dis-je, indépendant! je le suis si fort que j'en deviens ridicule. Je ne peux m'assujettir

à rien, pas même à des visites indispensables, à des devoirs de société sans lesquels on est comme excommunié. Mon livre, ma chambre, mon feu et le spectacle ont trop de charmes pour moi. Il n'y a qu'une chose qui me chagrine, c'est quelques petites dettes que j'ai faites étourdiment, que mes parents savent et veulent que je paie sur-le-champ. Si je les paie, il faudra que je file vers ma détestable patrie, car il me restera peu de chose pour vivre ici. Comment sortir de là? Ma foi! je n'en sais rien et suis extrêmement embarrassé. J'aurai au moins vécu deux mois heureux ou à peu près. Donne-moi des conseils, mon cher ami : faut-il emprunter pour payer? faut-il me réduire à ne guère sortir de ma cellule, à cesser tous mes abonnements de spectacles, etc.? Parle comme pour toi.

Je n'ai pas le temps de faire un vers. C'est cruel, mais j'amasse pour l'été comme la fourmi. Et toi, morbleu! que fais-tu donc? Parle donc! Je m'arrête, car je ne sais si tu recevras ma lettre ou si tu daigneras me répondre.

ALPHONSE L.

L'adresse de Virieu, si tu l'as.

XLVIII

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Lyon, 19 février 1810.

Enfin, mon cher ami, par le plus grand hasard du monde, j'ai découvert ton adresse que j'avais perdue. Ghilini, que j'ai rencontré ici au spectacle, me l'a donnée. J'attendais toujours que tu la donnasses à Guichard ou que tu me l'écrivisses de nouveau, mais point du tout : tu es resté deux mois sans me donner de tes nouvelles et je viens te supplier de m'en donner enfin, quoique j'eusse bien sujet d'être tout de bon en colère.

Mais c'est ainsi qu'amour sait se venger !

Allons, écris-moi donc ! Voilà deux mois que je suis ici, aussi content que je puisse l'être loin de mes amis, et ailleurs qu'à Paris, à Londres ou à Rome. Je travaille toute la journée à l'anglais et je commence à traduire les poëtes pas mal. Voilà t-il du zèle ! Le soir, je passe mon temps au Grand

Théâtre où j'ai trouvé d'assez aimables connaissances. Liberté, tranquillité, indépendance, étude, amitié, voilà ma vie! Adieu, je ne veux pas t'en écrire plus long avant d'avoir une lettre de toi. J'ignore si celle-ci te parviendra; tire-moi du doute au plus tôt.

Un ami très-irrité,

ALPH. DE LAMARTINE.

XLIX

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Lyon, 1810.

What is the life without a friend ?
Sans un ami, quel charme aurait la vie ?

N'admires-tu pas, mon cher ami, cette balance égale de biens et de maux, de plaisirs et de désagréments, qui me fait presque croire au système consolant des compensations de M. Azaïs ? Tu as sans doute lu cela, c'est de notre compétence, à nous autres apprentis philosophes. Tu es à Paris, mais tu ne me parais pas libre. Je suis libre, libre comme l'air que je respire, mais je ne suis pas à Paris. Tu envies mon sort et j'envie le tien. Que cela nous serve de leçon, mon cher ami, et trouvons-nous le plus heureux possible. Remercions la Providence et espérons mieux. Amen, ainsi soit-il ! Oh ! que l'expérience est un terrible mais excellent maître ! Qui m'aurait dit tout ce qui m'arrive aujourd'hui, il y a deux ans, je ne l'aurais jamais

cru ou je me serais pendu ! Cependant je vis et je vis encore assez doucement pour ne pas être fâché de vivre. Vivons donc comme les autres ont vécu ! Quand je dis comme les autres, tu m'entends, j'espère : comme ceux qui ont employé leur petite existence à orner leur esprit, à perfectionner leur jugement, à savoir tout ce que leur goût les portait à apprendre, à deviner... mais je n'achève pas, on nous prendrait pour trop présomptueux.

Je lis, je travaille, le changement me plaît. A propos d'amis, je n'en ai qu'un ici, digne de ce nom-là dans toute son étendue. Oh ! quand reviendrez-vous, beaux jours passés à Lemps ! Je m'attache à découvrir ce qu'il y a de moins mal, de plus libéral, de plus instruit, de plus noble dans les idées. Des artistes surtout, mon cher ami, des artistes, voilà ce que j'aime, de ces gens qui ne sont pas sûrs de dîner demain, mais qui ne troqueraient pas leur taudis philosophique, leur pinceau ou leur plume pour des monceaux d'or ! Je leur parle de toi, je leur dis que tu es digne de les apprécier, de les goûter, d'être leur émule, que tu es comme moi, artiste universel, artiste dans l'âme, artiste d'inclination ! Ils te connaissent,

il me considèrent, ils me consultent. Eh bien, comment trouves-tu cela? Je suis presque un petit Mécène : l'un me présente à l'autre et je m'instruis sans frais. Admirez, et vous serez bien reçu. De l'anglais un peu, du français un peu, du dessin un peu aussi : voilà ce qui remplit ma journée. J'aurais été à peu près heureux sans ce sommeil maudit de notre correspondance qui m'a tué. Réveillons-nous! qu'une lettre n'attende pas l'autre. Tristes, consolons-nous; gais, égayons-nous, et dans tous les temps aimons-nous avant tout.

Ainsi coule ma vie. Écris-moi un peu plus la tienne, et travaillons autant que possible; il n'y a que cela. Qu'avons-nous de mieux à faire, et que nous servirait tout le reste sans ce point-là? Si je voulais, je te traduirais là-dessus un beau morceau de Pope, mais je t'en fais grâce. Tout cela revient au *studia adolescentiam alunt* de l'ami Cicéron. Adieu, vite une réponse.

ALPH. DE LAMARTINE.

L

A monsieur Aymon de Virieu.

Mâcon, 3 mars 1810.

Heureux celui qui a un ou deux amis, qui cultive les Muses et se plait à la lecture des anciens ! Il ne s'ennuiera jamais.

POPE.

Tu vois d'après mon épigraphe que je lis Pope, et j'en suis on ne peut pas plus content. Voilà un homme à qui je voudrais ressembler, bon poëte, bon philosophe, bon ami, honnête homme, en un mot tout ce que je voudrais être. Je le préfère de beaucoup à Boileau pour la poésie. Quand pourrai-je le lire en anglais? J'ai lu ces jours-ci Fielding et Richardson, et tous ces gens-là me donnent une furieuse envie d'apprendre leur langue. Je crois vraiment la poésie anglaise supérieure à la française et à l'italienne; au reste, j'en parle sans en rien savoir et sur des fragments de Dryden et d'autres.

Veux-tu décidément te mettre à l'italien? Je suis

prêt à te tenir tête, et, sans ces mathématiques maudites, je serais déjà habile. Ma haine contre Bezout et toute sa clique ne peut plus croître, je ne sais pas où je voudrais les voir tous. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il faut que je fasse bonne contenance, que j'aie l'air d'y mettre un intérêt très-chaud, de les estimer infiniment, tandis que je suis persuadé et convaincu que cette préférence universelle qu'on leur donne est la mort du goût, de la poésie, de la littérature, de tout. Je sais bien que tu ne penses pas de même, mais tu verras ce qu'on en dira dans deux ou trois cents ans. Faisons une gageure d'un déjeûner pour ce temps-là. C'est une mode, une rage, une tyrannie : on veut que tout le monde n'ait qu'un esprit machine. Mais on a beau faire, le diable m'emporte si jamais j'en sais un mot. Ne montre ma lettre à personne, ma réputation serait perdue.

Ne t'ai-je pas parlé à Lyon d'un amour naissant qui avait eu son origine au bal? J'en ai rencontré le doux objet au milieu de la rue, en sortant le dernier soir de chez N... Tout à coup je me trouvai nez à nez avec elle. Je fus stupéfait, et, quoiqu'elle fût à côté de sa mère et de sa sœur, je

ne pus m'empêcher tout naturellement de faire une exclamation d'étonnement : Oh!!! Elle rougit, et je continuai ma route. Là-dessus, en rentrant, je fis ces vers touchants :

Je te reprends, lyre fidèle,
Lyre, mes premières amours;
Si je t'oubliai quelques jours,
La douleur vers toi me rappelle.
Hélas! tu n'as encor chanté
Que le plaisir et la folie,
Et l'inconstance et la beauté,
Et ces peines que l'on oublie.
Mais c'en est fait! charmante amie,
Quitte ta folâtre gaieté:
L'innocente tranquillité
A ton triste maître est ravie.
Apprends à te plaindre, à gémir,
A prier, à pleurer sans cesse :
Au nom charmant d'une maîtresse,
Comme une autre apprends à frémir!

Tu me parles du prix de l'Académie de Mâcon. Veux-tu le faire de moitié? nous resterons anonymes, si cela nous plaît. Si nous gagnons, nous nous nommerons. Qu'en dis-tu? ça t'inspire-t-il? Non, pas beaucoup. Réfléchis dans ta sagesse et nous prendrons nos mesures.

Adieu, mon cher ami.

ALPH. DE LAMARTINE.

LI

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Lyon, 1er mars 1810.

Près des bords que la Saône arrose,
Bord attristé, rivage noir,
Où ne croît ni gazon ni rose,
Où jamais nymphe ne repose
Pour goûter la fraîcheur du soir,
Ami, j'ai choisi ma retraite,
Cellule inconnue et secrète
Où jamais un oncle boudeur,
Où jamais un mentor grondeur,
Ne viennent troubler le poëte.
Je vois, de mon boudoir charmant,
Sous mes pieds couler la rivière.
N'est-il pas doux, dans sa misère,
De pouvoir dire à chaque instant :
Ah ! pour rentrer dans le néant,
Je n'ai qu'un petit saut à faire !

Vieille nourrice de mon cœur,
Imagination chérie,
Source de paix ou de douleur,

De joie ou de mélancolie,
Viens à mon aide, je te prie,
Et remplace par une erreur
Le bonheur qui manque à ma vie!

Mais voilà assez de vers. J'ai parbleu bien autre chose à faire qu'à rimailler : je suis entouré d'une douzaine de poëtes anglais qu'il s'agit de traduire tant bien que mal, et puis je ne suis pas content, je n'ai pas reçu deux lettres de vous de tout cet hiver. Cela m'a mis de mauvaise humeur. Je douterais volontiers de l'amitié même, si je ne sentais pas si vivement la mienne. Écris-moi donc, à présent que tu as mon adresse, c'est-à-dire que tu vas l'avoir.

Je suis ici depuis deux mois et demi; je filerai probablement dans un mois, quand je pourrai me passer d'un maître d'anglais. J'irai courir les champs de la Bourgogne et du Bourbonnais. Jusqu'à l'hiver prochain, j'aurai toujours ou Milton, ou Dryden, ou Gray, ou Thompson dans ma poche. Cela me console de bien des choses. Pour mon voyage pédestre en Suisse, il y faut absolument renoncer, je suis dans une disette d'argent incroyable : *mea culpa*, *mea maxima culpa!* Je

suis puni par où j'ai péché. Si j'avais été sage... mais il n'est plus temps : j'en suis maintenant aux expédients. C'est bien fait, je l'ai mérité !

Comment va l'étude, et le plaisir, et le cœur ? Mon cher ami, écris-moi un peu avec détail. Viens, au nom de l'amitié, passer deux jours, un jour ici, au commencement du carême. J'ai besoin de te voir. Mais que fait donc ce chien de Virieu ? voilà une vilaine conduite... je n'y conçois rien, rien du tout. Mon adresse, la voici : à M. Alphonse de Lamartine, chez M. Roland, n° 24, rue de l'Arsenal, à Lyon.

Je loge au quatrième, j'ai une vue unique et un bon feu. Adieu, je t'attends, j'ai un lit à ton service.

ALPH. DE LAM.

LII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 11 mars 1810.

Nodo piu forte
Fabricato da noi, non dalla sorte.
PÉTRARQUE.

Comprends cela, si tu peux, mon cher ami, ou mets-toi en devoir de le comprendre. C'est bien tout ce que je peux faire moi-même, mais je le sens, et c'est encore mieux. Je suis depuis deux jours occupé, au coin de mon feu, à lire la *Nouvelle Héloïse*, et voilà ce qui m'attendrit et me fournit une épigraphe sentimentale ou sentimental, je ne sais lequel on doit dire. Grands dieux! quel livre! comme c'est écrit! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas (c'est Pétrarque qui me fournit cette pointe). Je confesse que cela ne vaudrait rien pour une jeune fille, il le dit lui-même, mais pour un jeune homme qui en est

où nous en sommes, c'est le meilleur livre que nous puissions lire, c'est celui qui est le plus capable d'inspirer des sentiments nobles et vrais. Tâche de le découvrir au Grand-Lemps et lis-le; tu ne t'ennuieras certainement pas, quoi qu'on en dise. La critique fait pitié quand on lit une ou deux pages de feu. Je voulais me réserver la *volupté* que j'éprouve en le lisant pour le temps où j'aurais été à la campagne, mais je n'ai pu modérer mon impatience, et je suis au cinquième volume sans m'être arrêté un instant que pour te faire part de mes jouissances. Je voudrais être, pendant que je le lis, amoureux comme Saint-Preux, mais surtout je voudrais écrire comme Rousseau.

Je chéris le héros, mais j'adore l'auteur!

J'ai fait, en me réveillant ce matin, un fragment d'une épître pour toi, sur la lecture, à l'occasion du livre susdit. Écoute :

Je me rappelle encore ces jours délicieux
Où, d'un ordre prudent infracteur curieux,
Trompant l'œil inquiet d'une craintive mère,
Je rompais, pour le lire, une loi trop sévère.

La nuit favorisait mes coupables desseins,
Et peut-être l'Amour riait de mes larcins.
A la pâle lueur d'une lampe tremblante,
Je poursuivais longtemps ta lecture touchante.
En vain je refermais le volume attrayant,
Par un charme nouveau je l'ouvrais à l'instant.
Souvent, à son lever, la diligente aurore
Sur mon livre attaché me surprenait encore;
Plus souvent, à regret, vaincu par le repos,
Un sommeil importun me versait ses pavots :
Je ne te lisais plus, mais ma bouche oppressée
Balbutiait toujours ta dernière pensée.

Voilà du touchant et du sublime de sentiment, en cas de besoin!

Je tourmente pour ne pas rester ici à ne rien faire l'année prochaine. Il y a grande apparence que je passerai deux ou trois ans à Dijon. Ne pouvant décider pour Paris, je me rabats là-dessus : ce sera encore assez bon et assez joli; et puis, une fois que je serai dehors de l'ornière, que j'aurai ma petite pension annuelle, j'irai la manger où je voudrai, et je commencerai par Paris.

Me voilà, à propos de pension, furieusement loin d'avoir un équipage, ni même une pauvre et unique basse : tout ce que j'aurai d'assuré par an (soit dit entre nous) ne passera pas dix-huit

cents francs. Il est bien vrai qu'avec une bonne conduite j'aurai l'espoir de le voir un peu s'augmenter dans la suite par mes oncles, etc. ; mais voilà à peu près sur quoi je dois compter. Là-dessus je calcule : sept cents francs pour ma nourriture et ma chambre à Dijon ; je me fournirai de bois et je serai passablement nourri, à ce qu'on dit, dans une pension, pour ce prix-là ; le reste sera pour mes habits et plaisirs. Mais je forme encore le beau projet d'économiser 4 ou 500 francs par an pour voyager un peu dans quatre ou cinq ans. Mon linge n'est point à ma charge, et, ayant en partant un fonds de garde-robe passable, je peux m'entretenir pour cent écus, quelquefois même un peu moins. Vois ce qui me reste pour mes besoins imprévus et pour mon économie. Dis-moi ton avis. Ne ferais-je pas sagement, pendant que je serai-là près de mon oncle et de mes parents, ayant bien modestement de quoi aller, de songer un peu à nos courses à venir ? Tu les feras plus grandement que moi, mais je vois des jeunes gens, amateurs d'instruction et de voyages, qui vont à peu près comme je veux aller. Et puis, quand on n'a plus rien, on

revient chez soi où on ne paie pas de pension, surtout quand on a tant d'endroits où aller passer quelques mois.

C'est un cours de droit d'amateur que je vais faire, ainsi que toi. On ne veut pas absolument que je me mette dans la boutique. Instruisons-nous donc et soyons philosophes, curieux, actifs, voyageurs, belles-lettrés etc., etc.! Il y a encore des jeunes gens de notre âge bien plus malheureux que nous trois, car Guichard n'aura pas d'autre jeunesse que la nôtre. Si par malheur mon cours de droit à Dijon venait à rater pour l'année prochaine, j'aurais toujours à peu près la même somme, et j'aurais ici la facilité d'en économiser bien plus pour l'année suivante. Cependant j'irai manger vingt-cinq louis cet hiver à Lyon. Ça ne me suffirait-il pas pour trois ou quatre mois, étant logé? Une autre année, je les déciderais très-vraisemblablement pour Paris. Que penses-tu de tout cela? Mais, dans tes avis, songe que je suis aux ordres de tout le monde, et apprends-moi seulement la manière de tirer parti de mes faibles ressources en tout genre. Fais-moi aussi le détail de tes affaires et de tes espérances pour ta

jeunesse seulement. Je me contenterai de ce que je te dis là pour mon compte.

Adieu. En voilà bien assez long. Je t'embrasse et suis pour la vie le meilleur de tes amis,

ALPH. DE LAMARTINE.

P.-S. Je vais passer ma soirée à la Comédie. On donne *la Reine de Golconde*.

LIII

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Lyon, 13 mars 1810.

Plaisir des dieux, tourment des diables,
Toi que j'ose à peine nommer,
Oui, je viens enfin réclamer,
Amour, tes ruses secourables.
Dans un bal masqué, l'autre jour,
De tes beautés la plus jolie
Me joua le plus vilain tour
Que j'eusse éprouvé de ma vie :
Elle prit mon cœur. Mais, hélas !
Je n'ai pu revoir la traîtresse.
Dieu malin ! souffle-moi tout bas
Son nom, sa rue et son adresse !

J'en suis fou, sans plaisanterie, de cette beauté-là. C'est une étrangère qui parle fort bien anglais, à qui apparemment j'ai eu le bonheur de plaire. Et puis, comme je viens d'être obligé de m'absenter de Lyon cinq ou six jours, je n'ai plus pu

la retrouver. C'est bien dommage : c'est tout ce qui me convenait dans ce moment-ci. Une jeune veuve, riche et jolie et aimable. Oh ! qui me la rendra ? Le hasard.

Vraiment, je ne sais ce que pense Virieu. Je ne peux le croire léger à ce point-là. Il n'y a pas huit jours que je lui ai encore écrit. Je ne perds pas courage. J'aimerais mieux, sans comparaison, perdre mes deux yeux que les deux seuls et éternels amis que je veuille jamais avoir. Mais qu'y a-t-il donc là-dessous ? J'ai vu ici Ghilini qui m'a dit l'avoir vu à Paris. Il me semble qu'hier je l'ai aperçu au spectacle. Je m'en vais à son hôtel lui remettre une épître pour ce volage. Je m'ennuie d'être ici sans femme à moi. J'ai bien de fort jolies connaissances parmi les femmes entretenues, d'un certain genre, mais je n'en ai trouvé que deux de vraiment aimables, et qui du reste ne me tentent pas du tout : c'est bon pour la conversation. Elles m'amusent au spectacle, où je suis toujours abonné. Nous avons ici quelques acteurs de Paris.

Je ne perds pas l'espoir d'aller te voir au mois d'avril. Il n'y a que la permission et surtout

l'argent qui me retiennent. J'ai été obligé de faire un voyage à Dijon pour une affaire très-pressée, ces jours-ci. J'en suis revenu hier. J'ai déjà, comme un parfait imbécile, mangé ici deux fois trente louis, au lieu d'économiser un peu. Je ne sais comment je fais. Je suis un peu comme le Juif errant, qui n'a jamais que six sous, mais qui les a toujours. De ce côté-là, je devrais être content, et je le suis, quand je raisonne. Car enfin, j'ai à peu près quatre-vingts louis en tout comptant, et, si je veux, je passe toute mon année chez mes parents. Mais je dépense sans rime ni raison, pour des sottises, et je suis obligé d'être ensuite un vilain avare malgré moi. Que Dieu me bénisse!

Es-tu toujours aussi heureux parce que tu sais que ton sort est digne d'envie? Quand aurai-je le bonheur ou plutôt la sagesse, l'adresse, la prudence d'en trouver un semblable? Hélas! tout me dit que non, que je suis né pour végéter quelque temps, loin de tout ce que j'aime, et que je finirai par la mélancolie, qui est déjà ma meilleure, ma seule maîtresse, et peut-être bientôt par un dégoût de tout qui me mènera je ne sais où.

Adieu, tu es maintenant le seul qui me fasse souffrir de vivre, le seul qui m'aime, je l'espère. Je ne pourrai pas dire comme ce malheureux et jeune poëte :

« Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !
Je meurs, et, sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs ! »

ALPHONSE LAMARTINE.

LIV

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Lyon, 20 mars 1810.

Enfin le plus paresseux des amis m'a donné de ses nouvelles. Ne s'avise-t-il pas encore pour comble d'impudence de nous accuser ! Je lui ai répondu comme il le mérite, en lui faisant cependant entrevoir un léger espoir de pardon. Gronde-le aussi d'importance, il l'a bien mérité. Écoute un méchant impromptu en l'honneur de mon masque que je tiens presque :

Quand je te vis, ô ma maîtresse,
Couverte d'un masque élégant ;
Quand tu m'avouas ta tendresse
A l'aide d'un fausset charmant,
Non, je n'eus point la folle envie
De m'assurer de tes appas.
Femme aimable est toujours jolie.
Non, non, ne te démasque pas !

Tu me disais d'une voix tendre
Que j'avais su gagner ton cœur.

Ah ! je crois encor les entendre
Ces serments d'une longue ardeur !
Ma confiance fut entière,
Et je te répondis tout bas :
Tu parais naïve et sincère....
Non, non, ne te démasque pas !

Pour user de toutes tes armes,
Malgré moi le masque tomba ;
Mais la pudeur avec ses charmes
Tout aussitôt le remplaça.
La rougeur t'avait embellie.
Dieu ! que j'aimai ton embarras !
Si c'est un masque, ah ! je t'en prie,
Non, non, ne te démasque pas !

Ce sont des couplets, comme tu vois. Je ne trouve que le dernier de supportable. J'ai entrepris ces jours-ci un petit vaudeville de moitié avec un des jeunes gens de ma connaissance. Je ne sais pas si nous passerons la première scène. On nous donne ici des pièces nouvelles à force. Hier au soir, nous eûmes un très-joli opéra-comique de M. Étienne, celui qui a fait *Un jour à Paris*. Je suis trop fidèle au spectacle. Je ferais peut-être mieux d'aller quelquefois en bonne compagnie, mais j'aime trop la vie libre, et je ne peux être une heure assis à une sotte partie sans

avoir l'esprit ou tout au moins le cœur agréablement occupé.

A propos de voyage, j'ai été avant-hier deux fois retenir ma place pour Grenoble, et deux fois je me suis dédit pour de trop fortes raisons. Je t'aurais surpris, car je crois que tu ne m'attends plus guère ; cependant je ne désespère toujours de rien. Donne-moi la rue et l'adresse de la bonne auberge pour que j'y aille débarquer si cela m'arrive. Donne-moi la tienne pour que j'aille aussitôt te trouver.

Je ne verrai point sans envie
Ce réduit où coulent tes jours,
Où le travail, où les amours
Tour à tour enchantent ta vie.
Je me dirai : Pour être heureux,
Que faut-il ? Très-peu de sagesse,
Peu de désirs, peu de richesse,
Peu de visiteurs ennuyeux ;
Ne pas prodiguer sa tendresse,
N'avoir intrigue ni souci,
Et n'aimer dans ce monde-ci
Que deux amis et sa maîtresse.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

J'oubliais de te donner l'adresse du voyageur : à M. Aymon de Virieu, rue de Lille, n° 92, à Paris.

LV

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Lyon, 28 mars 1810.

Tu n'as guère le temps de m'écrire, mon cher ami ; je me contenterai donc pendant quelque temps de petites mais de fréquentes preuves de ton souvenir, et je m'en dédommagerai en t'écrivant moi-même bien longuement, car on a toujours le temps de lire une lettre, cela me distrait et m'encourage même. Je ne sais si cela te fait le même effet : je ménage ce plaisir-là, je le savoure, je veux que rien ne me trouble quand je lis une de vos épîtres. Je choisis ordinairement l'heure où j'entre dans mon lit. Je me recueille et je rêve par là-dessus.

Je passe ma vie ici avec des Anglais qui heureusement parlent très-bien français, car je ne les entendrais presque pas, tant leur prononciation est difficile à saisir. Nous allons faire de petits dîners

de poëtes chez les différents traiteurs des environs, des Brotteaux, de Saint-Just. Nous portons livres, crayons, papier, et, tandis que nous vidons quelques bouteilles de bordeaux que ces messieurs aiment fort, leur verve et la mienne s'échauffent; nous parlons poésie, littérature, voyages, et griffonnons quelques impromptus. La nuit nous prend quelquefois dans ces doux loisirs, dans ces charmantes folies. Oh! que n'es-tu là, et que n'ai-je la maîtresse que je me crée! et je serais heureux, oui heureux, comme on peut l'être en ce diable de monde! L'un d'eux nous montrait hier des vers anglais qu'il adressait à sa maîtresse qu'il avait laissée à Florence; ils sont délicieux en anglais et ont un certain moelleux, une certaine teinte mélancolique qui ne peut guère se rendre en français. J'essayai cependant, à sa prière, de les traduire tant bien que mal, et sur-le-champ. Les voici :

Pense à moi lorsque tu soupires,
Alors que minuit sonnera,
Et crois-moi, l'amour entendra
Le soupir que l'amour inspire.

Pense à moi lorsque de tes yeux
Couleront des pleurs pour l'absence,
Quand pour invoquer l'espérance

Tu baisseras ton front pieux;

Et si quelque songe volage
Te retrace un doux souvenir,
Oh! que l'amour et le plaisir
S'offrent à toi sous mon image!

On voit que c'est une traduction. C'est un peu tiré, parce que j'ai voulu être très-fidèle et traduire à la lettre et au vers. Il en fut cependant assez content ainsi que mon maître.

Enfants trop négligés d'une aimable paresse,
Coulez, coulez mes vers, plus faciles, plus doux;
Apprenez de l'amour à célébrer l'ivresse,
Peut-être enfin m'aiderez-vous
A chanter ma propre tendresse!
Tout me parle d'amour, de tourment, de douceur;
Puissante volupté, tout ressent ton empire!
On aime, on brûle, on se plaint, on soupire,
Des larmes on passe au bonheur;
Tout, en un mot, semble me dire :
Ah! sors enfin de ta langueur!

Si je vois Parny sur ma table,
Je l'ouvre, et quelques pleurs s'échappent de mes yeux;
Quand je l'entends peindre des feux,
Dignes de l'amour ou du diable,
Je dis : Vous qui fûtes ses dieux,
Tendre amour, doux plaisir, qui l'inspirez encore,
Donnez-moi de sa voix l'accent mélodieux,
Mais surtout .. une Éléonore!

Ne crains point, mon cher ami, qu'un autre usurpe ta place dans mon cœur. Ce jeune homme dont je te parle n'est qu'un bien aimable garçon, rempli d'assez de moyens, mais personne ne me sera jamais ce que Virieu et toi vous m'êtes.

Notre vaudeville en reste là. Je viens de déjeuner avec un autre original, amateur comme nous de vieux livres ; nous avons couru les bouquinistes, ce qui nous arrive souvent ensemble, et nous faisons de temps en temps d'assez bonnes moissons. Quelques vieux auteurs grecs, latins, anglais, italiens, gaulois, tout nous est bon, pourvu que cela ne soit pas cher.

Adieu, aime-moi toujours comme je t'aime. Je suis de nouveau ruiné pour avoir prêté de l'argent à Dupuis, à Rivat, à mon maître d'anglais. Personne ne me rend un sol. Nous combinerons cependant ce voyage qui me tient tant au cœur, si cela se peut. Adieu.

ALPHONSE DE LAMARTINE,

Chez M. Roland, traiteur, rue de l'Arsenal, 24.

. . . Fuge magna ; licet sub paupere tecto
Reges et regum vita præcurrere amicos.

Horace.

LVI

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

18 avril 1810.

Tandis que chacun dans la rue
Promène son oisiveté ;
Tandis que la jeune beauté
Reçoit d'une main ingénue
Le billet qu'Amour a dicté,
Et qu'à l'ombre de la cohue
Un amant glisse en liberté,
Malgré le coup d'œil redouté
D'un argus à très-courte vue;
Tandis que, dans ce jour fêté,
Chacun semble avoir la berlue,
J'écris avec facilité
Ces vers, enfants de la gaieté,
Pour tuer le temps qui me tue.

Mais varions un peu mon ton et mon allure,
Que mes vers cadencés marquent bien la césure,
Qu'enfilés deux à deux, ils tombent lourdement,
Imitent du marteau le bruit retentissant,
Fatiguent le lecteur de leur monotonie
Et soient un sûr garant contre toute insomnie!
J'avais promis en vain qu'au retour du printemps

J'irais auprès de toi, plein d'une ardeur nouvelle,
Soupirer une idylle en l'honneur de ta belle;
Un dieu cruel s'oppose à mes engagements.
Ce dieu, mon cher ami, t'a visité peut-être;
A son signalement tu vas le reconnaître.
Mais, sur un autre pied, marchons, il en est temps.

Visage ovale,
Œil enfoncé,
Teint noir et pâle,
Sourcil froncé,
Habit percé,
Marche inégale,
Regard baissé;
La faim le guide,
Et tristement
Il va portant
Sa bourse vide
A tout venant.
Jeune grisette
Manquant d'amant,
Vieille coquette
Sans agrément,
Charmant poëte
Pauvre d'argent,
Et tel qui brille
Par maint talent,
Le vont suivant,
Et sont enfants
De la famille.

Peut-être, un jour, moins pauvre et plus heureux,
J'irai, traîné dans un noble équipage,
De mon bonheur t'offrir le doux partage,
Et prodiguer à l'œil des envieux
D'un luxe fin l'élégant étalage ;
Le dieu joufflu de la prospérité,
Plutus, alors serait à mon côté.
En attendant, partageons notre vie
Entre l'amour et la philosophie ;
Sachons jouir du peu que nous avons,
Consolons-nous du peu que nous perdons ;
Aimons sans art, aimons avec constance,
Dans notre sein nourrissons l'espérance,
Et si parfois nous trouvons le plaisir,
Que notre main s'empresse à le cueillir ;
Ce n'est, hélas ! qu'une fleur passagère,
Heureux qui peut la saisir et se taire !
Taisons-nous donc quand un regard touchant
Du rendez-vous marque l'heureux instant,
Quand de l'amour sonne l'heure propice,
Et quand pour nous naît un tendre caprice !
Taisons-nous donc quand un vers né sans art
De la beauté nous mérite un regard !
Ou quand aux fruits d'un aimable délire
Un bon ami par hasard veut sourire !

ALPH. DE LAM.

Écris-moi donc. Toujours la même adresse. Virieu m'a écrit et se porte bien : adieu.

LVII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Avril 1810.

Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de choses !
VOLTAIRE.

LA SAGESSE HUMAINE.

J'avais pris de vingt ans le teint frais, le cœur tendre,
J'aimais le jeu, la table et de plus doux plaisirs :
Richesse, amour, beauté s'offraient à mes désirs.
Hélas! d'un peu d'erreur pouvais-je me défendre !
Dans mes goûts inconstants je cherchai le bonheur,
Je fus dissipateur, amoureux et volage,
Puis je me repentis, puis je pris de l'humeur,
Et je dis : A trente ans je fais vœu d'être sage.
L'âge vient : au plaisir je fais de longs adieux,
Je cesse de jouer et d'aimer et de rire ;
Il n'est plus de grandeurs où mon orgueil n'aspire,
Rien ne doit arrêter mon vol ambitieux ;
La fortune pour moi saura fixer sa roue,
J'aurai de mes voisins les terres, les châteaux,
Sur le pavé tremblant mes deux coursiers égaux
Rempliront les passants de frayeur et de boue.

Quel plaisir! et qu'ainsi j'aimais à raisonner!
Que je me complaisais dans un si beau mensonge!
Hélas! mes soixante ans que j'entendis sonner
Renversèrent ma gloire en effaçant mon songe.
Je me frottai les yeux : j'avais rêvé longtemps;
Je voyais à grands pas s'avancer la vieillesse :
Bon! disais-je, voici l'âge de la sagesse,
Et je vais, grâce aux dieux, profiter des moments!
Qu'arrive-t-il? Je suis enfant en cheveux blancs :
Tandis qu'au coin du feu je regrette sans cesse
Les trompeuses erreurs de ma verte jeunesse,
Je m'érige en censeur des usages du temps;
Modéré par besoin, vertueux par faiblesse,
De tous nos jeunes gens je fronde les travers,
Je gronde mes neveux, et, pour comble d'ivresse,
D'une tremblante main, je crayonne ces vers.

Ce sujet, mes amis, rappelle à ma mémoire
Du bonhomme Cliton la douloureuse histoire.
Asseyez-vous ici pour me mieux écouter;
Je suis vieux, la vieillesse aime fort à conter :
Un jour j'allai chez lui, je le surprends à table
Savourant les douceurs d'un souper délectable;
Plus d'une belle femme, un long cercle d'amis,
Ce jour à son banquet s'honoraient d'être admis;
De vins délicieux sa table était chargée,
Par les mains du Goût même elle était arrangée,
De Pomard et d'Arbois le liquide trésor
Remplissait de ses flots de larges coupes d'or,
Et parmi ces dehors de l'humaine folie
Cliton aux conviés parlait philosophie :

Il n'est plus, disait-il, il n'est plus l'heureux temps
Où de Rome au berceau les rustiques enfants,
Après avoir lancé les foudres de la guerre,
Dans les champs paternels allaient bêcher la terre ;
Ils moissonnaient l'épi qu'avait semé leur main.
N'avaient-ils pas assez ? De la gloire et du pain !
Ils se trouvaient heureux, Plutarque nous l'assure,
Quand leurs fèves croissaient, quand leur ronde était pure.
Beaux jours trop tôt passés, vous ne reviendrez plus !
L'homme a su se créer des besoins superflus :
Il faut qu'un cuisinier, assassin mercenaire,
Soit par nous bien payé pour creuser notre bière ;
Et, pour mieux exciter nos palais délicats,
De ses poisons exquis assaisonne nos plats !
Il faut que de Noé la liqueur dangereuse
Verse dans tous nos sens une inertie honteuse !
Il faut..... Il presserait encor son argument
Si sa voisine Églé, d'un air trop agaçant,
N'eût placé devant lui sa coupe demi-pleine
De ce vin, le fléau de la raison humaine ;
Il l'avale à longs traits, et, changeant de discours,
Sur un nouveau sujet il s'escrime toujours.

Pourquoi les dieux, dit-il, soigneux de mon bien-être
Dans un état obscur ne m'ont-ils pas fait naître ?
Que ne m'ont-ils donné pour mon unique bien
Une hutte au village, une houlette, un chien !
Alors à peu de frais j'eusse été vraiment sage,
Mon désir n'eût jamais passé mon héritage :
Un jardin, un verger seul l'auraient composé
Et par une eau limpide il serait arrosé.

Le repos n'est jamais où brille la richesse,
Elle enfante les soins, les soucis, la tristesse,
Les importuns, le luxe et d'autres embarras
Qu'au sein de ma chaumière on ne connaîtrait pas.
Oh! que sans m'émouvoir je verrais la fortune
Me ravir ces trésors dont elle m'importune!

Comme il disait ces mots, un valet imprudent
Fait tomber à ses pieds un cristal élégant,
Le précieux flacon en mille éclats se brise
Et la liqueur jaillit sur la robe d'Élise.
A ce coup imprévu, notre beau discoureur
Voit changer à l'instant tout son flegme en fureur.
Pour son flacon brisé s'emporte, jure et crie
Et nous montre des fruits de sa philosophie.
A calmer ses regrets tandis qu'on s'empressait,
D'un champagne mousseux son voisin l'abreuvait.
D'un vermillon plus vif son teint frais se colore :
Il chante, il boit, il cause et puis il boit encore.
Notre docteur enfin déraisonne et s'endort ;
La rougeur sur le front, doucement chacun sort.
Et moi je fus narrer, d'une plume indiscrète,
Le fait assez plaisant qu'ici je vous répète.
—Fort bien ! me dira-t-on, mais qu'en concluez-vous ?
Que les grands raisonneurs ne sont pas les moins fous.

ENVOI.

C'est ainsi qu'à vingt ans je riais des Catons
Dont la triste raison empoisonne ma vie.
Tu trouves comme moi leurs arguments fort bons,
Mais de les pratiquer tu connais la folie.
Quand de tous les plaisirs l'âge est passé pour nous,

Quand notre âme s'éteint et qu'en un corps de glace
Le cœur à la raison abandonne la place,
Il est apparemment bien consolant, bien doux,
De blâmer les douceurs dont on regrette l'âge,
De fronder le bon ton, de réformer l'usage,
De nier le plaisir, le bonheur..... et l'amour !
De prendre la froideur pour le manteau du sage !
Ami, serait-il vrai ! Quoi ! nous aurons un jour,
Un jour qui n'est pas loin, ce rôle pour partage !
Hélas ! oui, tout nous dit : Vous aurez votre tour !
Non, nous ne l'aurons point. Écoutons ce présage.
Qui ? moi, je pourrais rire un jour de tes appas,
Ma Corinne, et d'un ton plus burlesque que sage,
Plaisanter du bonheur qu'on trouve dans tes bras,
Et d'un œil sec et froid contempler ton image !!!

Je m'aperçois que mon impromptu (car c'en est un), qui est venu jusque-là sans rature, va échouer. C'est pourquoi je reprends la *vile prose*, comme disait Voltaire, pour t'embrasser de tout mon cœur et te dire que je suis fort ennuyé pour beaucoup de causes que tu sauras un de ces jours. Adieu, mon cher ami, je t'aime et je suis à toi pour la vie. Écris-moi promptement et donne-moi du courage.

ALPHONSE DE LAM.

LVIII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Mâcon, 24 avril 1810.

Puisque tu m'as donné des louanges qui m'ont d'autant plus flatté que je te connais bon juge et peu flatteur, je m'en vais te régaler ou t'ennuyer d'un petit morceau presque impromptu, et à peine achevé, que j'ai fait ce matin, et ces deux ou trois jours-ci, c'est la première édition, dis-m'en ton avis franchement, quoique cela n'en vaille guère la peine; je t'en saurai bon gré. Préfères-tu des vers de dix pieds?

Ah! donne-moi Lucrèce de quinze ans,
Simple et gentille, et pourtant point volage,
Que j'aime bien, qui m'aime davantage!
Je te le jure, Amour, je serai sage;
Toi qui peux tout, punis-moi, si je ments.
O donne-moi ce brillant équipage,
Divin Plutus, où, mollement porté,

Ton serviteur de faquins escorté,
Soir et matin, commodément voyage !
Bien qu'en tout temps du sage maltraité,
Et du poëte à bon droit détesté,
Dans mes écrits, tu seras respecté.
Et vous aussi, pucelles surannées,
A nos fadeurs si bien accoutumées,
De ma requête il faut avoir pitié.
Accordez-moi, grâce à ma modestie,
Un peu d'esprit, point ou peu de génie,
Mais l'heureux don de peindre en jolis vers
Églé, l'amour, le monde et ses travers ;
C'en est assez. Qu'un heureux infidèle
A mille appas prodigue ses amours,
Qu'Orgon jouisse et désire toujours,
Il me suffit d'être aimé d'une belle ;
Il me suffit d'être vanté deux jours.
C'en est assez, je l'ai dit..... ô nature,
Pourquoi fis-tu l'homme, ta créature,
Riche en désirs et vain dans ses projets,
Sage en idée et si faible en effets,
Demain peut-être un honnête héritage
Va m'enrichir, beaux yeux, joli visage,
Gentil maintien, air innocent et sage,
Esprit, amour vont être mon partage.
Bon, m'y voilà, je suis heureux enfin !
Oui, si j'avais le champ de mon voisin,
Où si ma femme, ou moins belle, ou plus fière,
A mes amis savait un peu moins plaire.....
Ainsi tout charme et tout trompe mon cœur,
Tout, mais en vain, me promet le bonheur.

Vous connaissez ces antiques coquettes
Sans embonpoint, sans gorge, sans fraîcheur,
Qui veulent plaire, et d'un art séducteur,
Chaque matin, épuisent les recettes?
Elles ont beau d'un sourire enchanteur,
Étudier les trompeuses grimaces,
Et pour le soir, se préparer des grâces,
Feindre à propos le plaisir, la douleur,
D'un long soupir exagérer l'ardeur;
Il n'est plus temps, les ans sur leur visage,
En traits cruels ont gravé leur fureur;
De nos désirs leurs efforts sont l'image.

Au temps jadis, on m'a conté qu'un sage
Était heureux, quel sage ne l'est pas?
Me dira-t-on, richesse a des appas,
Mais elle lasse, amour est trop volage,
Gloire n'est rien, sagesse seule est tout...
Hé! mes amis, écoutez jusqu'au bout.

Un jeune prince, avide de connaître,
Voulut le voir, vint, et lui dit: Mon maître,
Rien, m'a-t-on dit, ne manque à ton bonheur;
Tu crains les dieux, tu sais dompter ton cœur;
Es-tu content? — Je le serais, seigneur,
Sans le désir que j'ai de le paraître!....

Qu'en penses-tu? qu'est-ce que c'est? quel titre faut-il lui donner? Est-ce une épître, un discours en vers, une boutade, un caprice, etc., etc.? Mets-y le, si tu la trouves passable.

Je suis toujours dans les mêmes tristes circonstances et j'ai besoin d'avis et d'amis. Je pars pour Dijon un de ces jours, seulement pour quelques semaines. Écris-moi toujours bien vite à la même adresse, à Mâcon ; on me fera passer tes lettres où je serai.

Adieu. la poste part; je vais me mettre à notre morceau d'histoire, sérieusement; travailles-y aussi tout de suite. Voilà le beau temps qui me réjouit; je me lève à six heures, j'ouvre ma fenêtre, qui donne sur un petit jardin, et je m'occupe jusqu'à une heure; c'est là ma plus grande, mon unique jouissance, vos lettres à part.

Dieu des êtres pensants, dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude
Voilà mes passions, etc., etc.

VOLTAIRE, *Disc. en vers.*

LIX

A monsieur Prosper de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Lyon, 2 mai 1810.

Devine, mon cher ami, de quel endroit je t'écris. D'un joli boudoir peut-être? sur les genoux d'une belle? Non, de la grotte de Rousseau sur les bords de la Saône : j'y suis allé après mon déjeuner m'y promener tout seul ; tout seul, oh! que n'étais-tu là? C'est là que *notre ami*, n'est-ce pas un peu hardi? a passé deux nuits avec deux sols dans sa poche, rêvant, méditant, écrivant et heureux à ce qu'il prétend : tu connais probablement l'endroit, je ne t'en ferai pas une sotte description, d'ailleurs toutes les grottes du monde se ressemblent assez, mais toutes n'ont pas donné d'asile à un grand homme malheureux ; j'y avais apporté de l'encre et du papier dans l'idée d'y faire quelques vers, mais je trouve plus doux de t'y écrire, et, s'il m'en vient par hasard, tu les

auras bons ou mauvais. Rousseau y venait sans argent, et j'y suis avec des dettes, ce qui est bien pis. Je cherche en vain à me distraire, cette diable d'idée me revient toujours. Comment sortirai-je du mauvais pas où je me suis mis par ma folie? Je vais incessamment quitter Lyon, mon père me mande qu'il est à la campagne, et c'est l'époque que j'ai fixée pour aller l'y joindre; je vais partir, et pour quelque temps, s'il ne me vient pas de ressource inespérée.

A dix-neuf ans, mon front sera couvert
Des ennuis d'une vie à peine commencée,
Et d'un vieux créancier la main sèche et glacée
Le couvrira bientôt d'un honteux bonnet vert!

N'y pensons plus : quel temps charmant il fait! Mon cher ami, quel moment pour voyager! quel moment pour se promener avec une maîtresse comme tu en as trouvé une, comme j'en rêve une! J'ai de violents soupçons, mon cher ami, sur l'objet d'un amour si constant.... Ne serait-ce pas?... Mais taisons-nous, tu entends qui je veux dire. Mes soupçons se sont accrus par quelques bruits indiscrets; peut-être cependant me trompé-je encore, mais j'ai peine à le croire.

N'importe, jouis, tes amis jouiront de ton bonheur.

Le Dieu qui prend soin de nous tous
Fit trois lots qu'entre nous partagea sa sagesse :
Dans ton cœur il mit la tendresse,
Ami, ton sort fut le plus doux !
Aymon des arts reçut l'heureux génie ;
Et moi, moi, moins heureux que vous
J'eus l'amour de l'étude et la mélancolie.
Grotte charmante, inspire-moi
Des vers plus doux que le murmure
De la source tranquille et pure
Qui s'échappe tout près de toi !
Dans ton enceinte hospitalière,
Rousseau vint cacher ses malheurs ;
Et du sage les pas rêveurs
Font souvent retentir la voûte solitaire.
Que nous te devons de plaisirs !
Imagination féconde,
Tu sais dans chaque coin du monde
Nourrir de touchants souvenirs !
Par toi Rome, qui n'est plus Rome,
Offre encore un nom respecté ;
Par toi le sage ou le grand homme
Revit dans la postérité ;
Par toi ce réduit écarté,
Que d'un œil sec l'indifférent contemple,
Pour l'homme sensible est un temple
Dont le génie est la divinité !

Adieu, écris-moi promptement.

Même adresse.

LX

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Lyon, 4 mai 1810.

Toujours le même silence, mon cher ami, je ne sais vraiment plus si tu es encore digne de ce doux nom. Guichard est plus piqué encore que moi : tu sais qu'il est délicat et même un peu susceptible, mais pour le coup, il y a bien de quoi l'être !

Et de toi cependant nous nous parlons sans cesse !
Nous rejetons encor tes torts sur ta paresse,
Et ton nom bien ou mal enchâssé dans nos vers,
Ton nom chéri va courir l'univers.

Ce matin surtout, j'ai pensé à toi. Je l'ai regretté, presque pleuré. J'ai été seul visiter la grotte de Rousseau du côté d'Oullins, sur les bords de la Saône. J'y ai passé une délicieuse matinée. Je voulais y faire quelques vers, mais il n'y

a pas eu moyen. A peine en revenant ai-je pu accoucher de cinq ou six.

J'ai pris ensuite un bateau. J'ai traversé au bout de l'île Perrache et j'y ai philosophiquement déjeuné avec de l'excellent lait et du pain de paysan. (Où étais-tu, Crillon ?)

J'avais les *Confessions* dans ma poche. Quel bal, quel spectacle vaut cette promenade ! J'en étais devenu généreux, et ma batelière et ma laitière m'ont regardé avec de grands yeux, quand dans un beau mouvement j'ai tiré pour elles la pièce blanche. — Remerciez Rousseau !

Jusqu'à quand es-tu à Paris ? Pour moi je vais incessamment, hélas ! très-incessamment quitter Lyon, ses charmants voisinages, mes abonnements aux deux spectacles, mon maître d'anglais, qui est presque mon ami, mes deux charmants appartements, et par-dessus tout ma liberté, mon impayable, incomparable liberté ! D'ici à quinze jours cependant adresse-moi toujours tes lettres ici, et attends mon autre adresse pour m'écrire ensuite. J'irai tout de suite à la campagne, je commencerai mes courses à pied, n'ayant pas de quoi me donner le modeste bidet cette année-ci

encore. L'imagination et mon livre anglais, grec ou latin ou français, me dédommageront de tout. Les cours de botanique, physique, chimie, histoire naturelle commencent ici. Le temps et l'argent me manquent pour en profiter. C'est peu de chose au reste à ce qu'il me semble ! J'ai vu L... ici il y a deux jours, toujours le même, meilleur encore s'il était possible. Nous irons peut-être ensemble passer quelques jours chez lui à la Verpillière. Tu te souviens, je pense, de la Verpillière. Que fais-tu de J..., de D... et autres ?

Adieu, on m'appelle Alphonse de Lamartine. Chez Rolland, traiteur, rue de l'Arsenal, n° 24. Donne-moi ton numéro.

LXI

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Saint-Point, 14 mai 1810.

Pardon, mon cher ami, si j'ai tardé huit jours à te répondre : un petit voyage bien pressé, bien incognito, m'a empêché de le faire. Dupuis, qui demeure à cinq ou six lieues d'ici, en Bresse, et qui est maintenant un fort aimable et fort joli garçon, est venu me prendre à Mâcon pour aller passer huit jours dans le théâtre de nos plaisirs et de nos travaux, à Lyon. Ce voyage a été délicieux. J'ai revu quelques espèces d'amis, quelques espèces de maîtresses ; mais, mon ami, qu'est-ce que c'est que cela? Où étais-tu? J'en reviens toujours là. Douglas m'a donné de tes nouvelles, m'a parlé de toi avec une sorte de considération, de respect, d'estime, qui m'a fait un plaisir indicible. Je l'en estime moi-même davantage.

Guichard m'a mandé qu'il avait enfin une lettre de toi, mais très-courte, comme celle de quel-

qu'un qui écrit sans plaisir. Il a affecté de te répondre de même. Ah! mon ami, tu ne sais pas combien ta conduite, qui nous faisait présumer de l'oubli, nous a affligés cette année, car tu ne sais pas combien nous t'aimions!

J'ai eu, ces temps-ci, une petite délicatesse avec Prosper; c'est fini et tout est oublié. Parlons donc un peu de ton voyage. Ah! c'est moi qui ai besoin de te voir, et bientôt et longtemps! Près de deux ans que nous ne nous sommes parlé à cœur ouvert! Arrive. Je te garderai un mois, le plus qu'il me sera possible. Si je le peux, je te suivrai à Aix, mais à coup sûr j'irai te tenir compagnie à Lemps. Mais, mon ami, prenons bien nos mesures. Je vais dans une quinzaine de jours passer quelques semaines à Dijon : ne viens pas pendant cetemps-là, ou au moins avertis-moi bien d'avance afin que je me trouve au poste. Si je n'ai pas les moyens pécuniaires pour voyager, tu resteras quelque temps en ma faveur avec moi ici à la campagne. J'y serai seul au mois d'août. Autrement, nous ferons comme nous pourrons. Écris-moi, tout aussitôt après la réception de ma lettre, le projet arrêté jour par jour.

Je m'ennuie ici, mon cher ami ; hélas ! c'est comme partout où je n'ai pas un ami. Je me lève tard, je porte un petit pupitre au bout du jardin sous un cabinet de charmille, un dictionnaire anglais, un poëte et du papier. La traduction me fatigue bientôt, je fais quelques méchants vers sans peine et sans fin, et puis j'écris d'un style rompu à Guichard et à toi.

Beaucoup de mes rêves, toutes mes espérances s'évanouissent chaque jour, c'est comme les fantômes qu'on se fait la nuit et que le premier rayon du jour dissipe ou réduit à leur juste valeur. Et toi, mon cher ami, tu es donc aussi comme moi, tu vois que nous avions rêvé, rêvé la gloire, rêvé l'amour, rêvé une société à notre guise, rêvé des femmes comme il devrait y en avoir, rêvé des hommes comme il n'y en aura jamais ! Il n'y a que l'amitié, mon cher ami, que nous n'avons pas rêvée. C'est le seul bien que je goûte davantage chaque jour et que je trouve surpassant l'idée que je m'en étais formée. Puissé-je la voir toujours de même, la trouver toujours fidèle à ses promesses ! Puisse-t-elle me consoler de la perte de tout, ne me tromper jamais et ne

me pas faire pleurer une fois la confiance que j'ai mise en elle! Elle me trouvera, je l'espère, toujours digne d'elle et heureux de me dévouer à son service! C'est ce que je disais, il y a quelques jours, dans une épître à mes amis, qui a couru Lyon, et qui était intitulée : *Mes Dettes*. Voici comment elle finissait :

Et toi surtout, et toi qui, la première,
Du doux plaisir m'enseignas le mystère,
Non, non jamais je n'oublierai ce jour
Qui mit le comble à tes faveurs secrètes.
Je te dois tout, Myrthé!... mais en amour
Un souvenir doit payer bien des dettes!

Mes chers amis, mon compte n'est pas fait,
Je dois encore, et m'en fais une gloire.
Si quelquefois je manque de mémoire,
Je la retrouve en parlant d'un bienfait :
A l'amitié confiante et discrète
Je dois beaucoup; mais, loin de m'effrayer,
Vous le savez, mes amis, c'est la dette
Qu'il me sera le plus doux de payer.

Si j'en avais le temps, je te l'écrirais tout entière, mais nous sommes trop loin pour nous amuser de pareilles fadaises.

Où passeras-tu ton prochain hiver? Que feras-tu? comme moi sans doute. Qu'y a-t-il de nou-

veau à Paris en fait de littérature? Mande-moi un peu tout cela. A quoi me sert que mon ami soit à Paris, si je ne sais rien par lui? De grâce, occupe-toi de nous. Apprends l'anglais, écris-moi tous les huit jours au moins, et pense à arranger notre course en Suisse ou en Savoie. Courons pour avoir le droit de dire un jour que nous sommes las du monde et que nous aimons la solitude :

O blest retirement, friend to life's decline,
Retreats from cares, that never must be mine,
How blest is he who crowns in shades like these
A youth of labour with an age of ease!

Adieu, je t'embrasse comme je t'aime.

ALPH. DE LAM.

LXII

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Mâcon, 24 mai 1840.

Heu! Posthume! Posthume!

Oh sus! mon cher ami, expliquons-nous : romprons-nous? ne romprons-nous pas? Mais je ne veux plus de cette demi-amitié, de cette amitié de salons. Une lettre depuis six mois!!! Ah certes! voilà la place de points d'admiration, d'étonnement, d'indignation. Je t'ai excusé longtemps, mais je ne peux plus cependant me refuser à l'évidence. Tu nous négliges, tu nous abandonnes, tu trahis tes engagements les plus sacrés. Il faut à la fin que cette incertitude où nous nous trouvons ait un terme, et que tu sois pour ou contre. Guichard en est indigné comme moi, et nous ne savons réellement que penser. Parle donc, morbleu! parle donc!

J'arrive de Lyon. Me voilà rentré dans mon

trou, faisant le contraire de la fourmi, amassant l'été pour manger l'hiver, mais que dis-je! pour manger? Pour m'instruire, pour me former, pour suivre de mon mieux nos plans, hélas! si incertains. Que la vie me semble une rude chose et que je la donnerais volontiers pour une once de gloire ou une heure de bonheur, et peut-être même pour rien! Je perds, en perdant ton amitié, tes lettres, tes conseils, nos rêves, nos espérances communes, tout ce qui en faisait le charme. Il ne me reste que mes livres anglais, ma plume que rien ne stimule, mon imagination qui me tourmente, et la douce idée d'*avoir eu* des amis. Adieu, réponds-moi clairement et promptement. Tu vois que je me fâche.

Ton éternel et plus tendre ami,

ALPH. DE LAMARTINE.

LXIII

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Mâcon, 30 juin 1810.

N'en parlons plus, c'est toujours ainsi que commence chacune de mes épîtres, et je crois toujours que ce sera la dernière fois. Mais allons, n'en parlons plus. Tu dors, Brutus ! le dégoût, la crainte des insurmontables difficultés t'effraye. Et moi aussi, mon ami, ne te disais-je point que je voyais s'évanouir tous nos rêves ? Hélas ! il est trop vrai, que ferons-nous donc ? Et pourquoi avons-nous tous deux ce je ne sais quoi dans l'âme qui ne nous laissera jamais un instant de repos avant que nous ne l'ayons satisfait ou étouffé ? Est-ce un besoin d'attachement et d'amour ? Non, j'ai été amoureux comme un fou, et ce cri de ma conscience ne s'est pas tu. J'ai toujours vu quelque chose avant et au-dessus de toutes les jouissances d'une passion même vraie et pure. Est-ce l'am-

bition? Pas tout à fait; je sens que, pauvre comme Homère et persécuté comme le Tasse, pourvu que j'eusse un ami (que j'ai) et que je travaillasse à connaître ce que mon esprit veut savoir, à satisfaire en un mot ce besoin de tout voir, de tout observer, peut-être même de le peindre, je serais heureux. Qu'en penses-tu? Il y a même un an ou deux que je disais avec Gilbert :

Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre ignoré.

Je ne le dis plus maintenant, et j'ai raison : on peut être digne d'être connu, et demeurer néanmoins longtemps, toujours même, ignoré. Car qui fait les grands hommes, mon ami? Les circonstances ou la mode. Nous ne sommes maîtres ni des unes ni de l'autre. Qu'est-ce que je dis donc maintenant qu'il a fallu me défaire en grande partie de cette douce chimère ? Je dis et je pense, ou plutôt nous disons et nous pensons, qu'il n'est qu'un vrai malheur : c'est de ne pas satisfaire tous les besoins de notre âme et de notre esprit, toutes nos facultés, en un mot, toutes les fois que nous le pouvons, fallût-il même de pénibles sacrifices.

Quelqu'un qui me lirait s'imaginerait que je

fais de la morale; mais toi, tu m'entends et tu me comprends. Es-tu d'accord de ce que je viens de dire là? Oui, eh bien! raisonnons là-dessus, et venons à la pratique. Es-tu prêt? je le suis, moi. Nous allons faire notre code.

Nous renonçons pour le présent à toutes prétentions exagérées, du moins elles ne seront plus l'unique mobile de nos actions. Nous n'écouterons que notre propre conscience qui nous dit : travaillez pour donner les intérêts de ce que vous avez reçu; travaillez pour être utiles si vous le pouvez; travaillez pour connaître ce que vous êtes capables de voir dans la vie; travaillez pour vous dire au dernier moment : j'ai vécu peu, mais j'ai vécu assez pour observer et connaître tout ce que ce petit globe contient, tout ce qui était à ma portée; j'ai sacrifié à ce désir de m'instruire une fortune précaire, quelques jouissances des sens, quelque chose dans la sotte opinion d'un certain monde; si j'ai obtenu quelque gloire, tant mieux! si je suis malgré cela resté ignoré, je m'en console, j'ai été utile à moi-même, j'ai accru mes idées, j'ai goûté de tout, j'ai vu les quatre parties du monde; et si je meurs dans un fossé de grande

route, si mon corps n'est pas porté à l'église par quatre bedeaux et suivi d'une foule d'héritiers pleurant tout haut et riant tout bas, j'ai été aimé, je serai pleuré par un ou deux amis qui ont partagé mes peines, mes études et mes travaux; et je rendrai à Celui qui sans doute a fait mon esprit et mon âme un ouvrage perfectionné de mon mieux. — Mais votre patrie? — Ce n'est plus qu'un mot! du moins en Europe. — Mais la société? — Elle n'a pas besoin d'un financier, d'un usurier ou d'un boucher de plus, et, en travaillant pour moi, peut-être aurai-je travaillé pour elle.

Réfléchis, mon cher ami, à tout ceci. Penses-tu comme moi? Si tu trouves bien des choses à changer, écris-les-moi; il faut le consentement des deux; donne tes plans et combinons-les. Je pars demain pour Dijon où je serai un mois à peu près. Je reviendrai au mois d'août; je resterai seul ici, c'est-à-dire à la campagne. C'est alors qu'il sera de toute nécessité que tu arrives : nous vivrons quelque temps comme deux ermites. Prends donc une vigoureuse résolution. Dis à ta mère que je suis mourant et qu'il faut que tu viennes me fermer les yeux. J'ai autant et plus

besoin que toi de te voir. Et ai-je donc d'autres amis que vous deux? Non, et je n'en cherche point. C'est assez, et c'est ce qui me fait supporter la vie.

J'ai été ces jours derniers à Lyon où j'ai vu D... Ce sont de ces gens insignifiants et qui tournent à tout vent. Ah! qu'il y en a, de ces gens-là! J'attends une lettre de Guichard qui étudie et fait l'amour à Grenoble. — Adieu, je t'embrasse comme je t'aime et suis ce que je serai toujours, ton ami dévoué à tout pour toi.

ALPH. DE LAM.

Quid tibi visa Chios? quid Cræsi regia Sardis?

Jusqu'au 1er août, tu m'écriras : à M. Alphonse de Lam. chez M. de Lamartine, hôtel Saint-Louis, rue Bossuet, à Dijon. Écris-moi vite.

LXIV

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Dijon, 26 juillet 1810.

Tantôt à Dijon, tantôt à la campagne, mon cher ami, je ne fais rien ou à peu près rien, et, pour m'autoriser dans ma paresse, je lis *l'ami* Montaigne que j'apprends tous les jours à mieux connaître et par conséquent à aimer davantage. Nous ne nous quittons pas. Veux-tu que je te dise ce qui m'y attache plus encore? C'est que je trouve une certaine analogie entre son caractère et le tien : même paresse, même insouciance, même abandon, même jugement sur beaucoup de choses, même goût pour l'amitié. Il n'y a pas de chapitre dans son livre que j'aime autant que celui où il nous parle avec tant de chaleur et de vivacité de cet heureux Étienne de la Boëtie. Je dis heureux, parce que celui-là au moins a un véritable ami, un ami même après sa mort, un ami qui ne né-

néglige rien pour le faire ressortir. Comment trouves-tu ce mot-là? « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » — Je préfère une phrase comme celle-là à tout le long traité de Cicéron et de Sénèque.

A propos d'amitié, j'ai trouvé ici un de nos bons amis, c'est B... le cadet, il fait un cours de droit à Dijon. Il est toujours le même : bon, complaisant, attaché à ses anciens amis, et digne qu'on se souvienne de lui, plus que beaucoup d'autres. Tu ne saurais croire le plaisir que j'ai eu à le voir. Le soir du jour où j'arrivai, je m'informai de son logement et j'y laissai mon nom et mon adresse. Le surlendemain matin à six heures, il vint chez mon oncle qui me l'amena dans ma chambre où je dormais encore. Nous nous embrassâmes de *bon courage*. Je passai presque ma journée avec lui. Je voulus voir son logement modeste de légiste; il fit beaucoup de difficultés, disant qu'il était trop *taudis*, et qu'il en était humilié. Ne le reconnais-tu pas bien là? N'est-ce pas lui que nous appelions le *bon garçon* par excellence? Il l'est encore. Je le menai prendre des glaces après la comédie, et là il m'avoua, avec l'air que tu lui

connais, qu'il avait perdu au jeu ce que son père lui avait envoyé pour finir son année. Je lui ai offert un petit secours de six louis en me gênant un peu, et il l'a accepté de bonne grâce. Il doit me rendre cela à son retour. Je veux tâcher de l'emmener à trois lieues de Dijon, chez mon oncle où je suis plus chez moi que chez mon père même. J'aurai un plaisir infini à me rappeler avec lui *nos belles années*. Je lui ai dit que tu te souvenais toujours de lui, et il m'a chargé de t'accabler de compliments, de te dire que le jour le plus heureux pour lui sera celui où il te reverra, où nous serons trois ou quatre, assemblés comme à Bienassis. Ma foi ! mon ami, je suis de cet avis-là aussi. Il faut nous voir, il faut prendre des mesures, il en est temps. Nous reconnaîtrons-nous ? Mais dis-moi donc ce que c'est que ce voyage que tu dois faire en Gascogne? combien tu dois y être de temps, et *perchè?* Pour moi je suis *in dubio* dans ce moment-ci. Je n'ose tâter le terrain de peur de le trouver trop mauvais; si cela arrive, je suis prêt à faire des extravagances. Où irai-je cet hiver ?

Il y a longtemps que je n'entends parler de Guichard. J'espérais que nous nous serions donné

un rendez-vous cet automne. Peu s'en faut, mon ami, que je n'aille te dire un petit bonjour à Paris: on y va lestement de l'endroit où je suis, en deux ou trois jours. Mais c'est un rêve, cela ne peut s'exécuter pour le moment, il faut attendre encore, et puis toujours attendre.

Dessines-tu? apprends-tu quelque langue? suis-tu quelque cours? vas-tu plus souvent aux Français et à l'Opéra? as-tu rencontré une ombre d'ami? Donne-moi donc encore des détails sur ta vie. Tu sais toute la mienne *usque ad nauseam*. J'ai ici une petite bibliothèque assez gentille où je passe mon temps et de fort jolis jardins où je vais m'étendre et *rituler*. Outre cela, j'ai dans l'enclos une espèce de lac où tous les soirs je me baigne et m'exerce à nager. Les journées passeraient encore assez vite si ce n'étaient les diables de soucis sur l'avenir, cette tête que tu connais au moins aussi bien que moi; mais pourquoi toujours répéter la même chose? Je me tais et j'attends une de tes rares épîtres : adresse-la cette fois-ci à mon adresse ordinaire à Mâcon. Probablement j'y serai alors seul et maître de maison. C'est dans ce temps-là que tu devrais venir.

Adieu. Guichard t'écrit-il ou s'est-il enfin rebuté ? car tu parais t'endormir dans la prospérité, je suis forcé de le répéter. Voilà une seconde lettre sans réponse. Rien ne me rebute et c'est peut-être tant pis pour toi. Eh bien ! soit. Mais je suis comme Montaigne, et je t'aime tous les jours davantage *parce que c'est toi, parce que c'est moi.*

ALPH. DE LAMARTINE.

Ah secum petulans amentia certat !

LXV

A monsieur de Virieu.

Milly, 10 août 1810.

..... Parlons de plus grands projets, du voyage d'Italie par exemple. Il me semble qu'un voyage comme celui-là nous serait peut-être plus profitable dans deux ou trois ans d'ici. Mon avis serait que d'ici là nous nous contentassions d'un voyage à pied et philosophique en Suisse. Qu'en penses-tu? ça ne laisserait pas de bien servir notre imagination.

Quant au voyage d'Angleterre, oh! c'est celui-là que nous devons avoir bien à cœur aussi. J'apprends l'anglais, mon ami. Il n'y a pas de comparaison combien je le mets au-dessus de l'italien. Tu peux m'écrire en anglais au bout d'un mois ou deux. Et puis nous ferons faire la paix et nous partirons. Nous nous établissons quatre ou cinq mois chez un ministre à la campagne, aux environs d'Oxford. Là nous apprenons à parler l'anglais, ce qui est tout autre chose

que de le lire et de l'écrire. Et puis nous allons à Londres. Ne visiterons-nous pas les fils d'Ossian et les pins antiques, témoins de ses exploits et de ses chants? Mais puisque nous en sommes sur l'article de nos voyages, j'irai faire à Paris une petite course incognito de huit ou dix jours.....

Je me remets à travailler dans ma solitude. Je traduis, je lis ou je versifie. Je suis de ton avis sur La Harpe : ce n'est pas pour nous ce livre-là, c'est, comme tu le penses, pour un athénée de femmes et de gens du monde. Je viens de lire les œuvres du prince de Ligne et j'attends impatiemment le *Voyage d'Allemagne* de Mme de Staël; j'espère que cela vaudra *Corinne*. En entends-tu parler? On prétend qu'elle nous quitte et va aux États-Unis. Écris-moi donc plus souvent. Que t'en coûte-t-il? une demi-heure par semaine; c'est faire bien peu pour l'amitié.

Je vais tout à l'heure monter dans mon petit chariot suisse et aller porter cette lettre à Mâcon. Je reviendrai ici demain ou après-demain. Je préfère infiniment la solitude parfaite de la campagne à une ville petite ou médiocre; on y perd moins et on y gagne plus. Je lis pour m'encourager le

Traité sur la solitude de Zimmermann, traduit par Mercier. Vivent les Allemands pour la raison, les Anglais pour le génie, la fermeté d'âme, l'indifférence sur la fortune! aimons-les et imitons-les : c'est la seule nation que j'estime à présent après les Suisses.

Adieu, pense à ton ami, aime-le, écris-lui, et *sis felix*, si tu le peux. A propos de *sis felix*, j'adore Montaigne et je lui trouve toutes les qualités dont tu me parles.

LXVI

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Mâcon, 30 août 1810.

Je t'ai écrit une lettre immense avant-hier avec un tas de mauvais vers. Heureusement je l'ai oubliée hier à la campagne en venant ici, et, comme je ne veux pas que tu puisses m'accuser de la moindre négligence ni me priver d'une de tes lettres (qui sont mon unique consolation), je t'écris ces deux mots avant de remonter en voiture.

Tu as probablement reçu mon avis sur notre voyage d'Italie. Décide en dernier ressort ; mais je ne pourrais pas absolument passer cent louis ou mille écus. Je suis toujours solitairement à la campagne et content de mon application. Je traduis de l'anglais, je travaille au premier chant du poëme des Quatre Ages. Le premier chant est un peu avorté, je m'en aperçois. Je le trouve cepen-

dant quelquefois passablement versifié. Je t'envoyais des échantillons dans ma lettre d'avant-hier pour avoir ton avis. C'est en vers de dix pieds. Mon projet est de l'envoyer aux Jeux floraux à Toulouse, comme morceau détaché, comme poëme pour la *violette;* mais tu dois penser que sans ton avis, tes conseils et des corrections, je ne ferai rien ou je travaillerai à autre chose. Je t'en enverrai des fragments bientôt. La Harpe est sur ma table, il m'encourage, il me retient, il me rend sage malgré moi. Plus j'avance, plus je l'estime, ce La Harpe. Comme c'est bien pensé, bien raisonné, bien écrit, sans pointes, sans affectation, sans mignardise! C'est un bon maître en littérature, comme Montaigne en philosophie.

As-tu lu l'ouvrage de M. Aimé Martin, *Lettres en vers à Sophie?* Je connais l'auteur et j'emporte l'ouvrage.

Un voyage qui me séduirait, ce serait un voyage en Suisse ou en Italie, en prose et en vers, mais un peu plus étendu que tout ce que nous avons dans ce genre; qu'en dis-tu? Mais parlons de mon morceau sur l'enfance : en veux-tu quelques vers esquissés hier au soir sur l'éducation?

Qu'ai-je aperçu? Quel Raphaël novice
A sur ces murs crayonné cette esquisse,
Et retracé sous son heureux pastel
Le temple antique ou le toit paternel?
Sa main déjà suit un art qu'elle ignore,
Aucune loi ne la dirige encore.....
Et cependant je vois dans ce lointain
L'objet moins grand fuir mon œil incertain,
L'arbre plier sous le poids qui le presse,
Et ces ruisseaux errer avec mollesse.

. . . . . .

. . . . . .

Enfants des arts, ces précoces talents
Ne sont encor que des germes naissants:
Cultivez-les, secondez la nature;
L'homme n'est rien ou languit sans culture.
Avez-vous vu dans l'atelier bruyant
Le marbre informe, arrondi savamment,
Perdre bientôt sa dureté première,
Vénus enfin naître d'un bloc de pierre?
Avez-vous vu l'artiste ingénieux
Dont le pinceau, fier de tromper nos yeux,
Fixe à la fois sur la toile étonnée
Des fleurs, des fruits, doux présents de l'année?

Ce n'est d'abord qu'un mélange confus
De tons brisés, d'essais interrompus,
De traits divers un informe assemblage,
Et de couleurs un bizarre alliage.
Bientôt sa main débrouille ce chaos
Et, par des tons mariés à propos,

Elle adoucit, renforce, éteint, colore.....
Le vernis coule et la fleur vient d'éclore !
Tel, avec art, un guide intelligent
Forme, adoucit, les mœurs de l'homme enfant,
De ses défauts se sert avec adresse,
Par l'amour-propre éveille la paresse,
Par l'intérêt ranime le désir,
Ou le conduit par l'attrait du plaisir.

Heureux celui qui dans le premier âge
Reçut des dieux ce maître habile et sage !
Que de talents par cet oubli du sort
Sont en naissant condamnés à la mort !
Peut-être ici dans un oubli stérile
Dort un rival d'Homère ou de Virgile,
Qui n'a jamais fait rendre sous ses doigts
Que des sons durs au chalumeau des bois !
Peut-être ici végète sous le chaume
L'appui, l'éclat, le vengeur d'un royaume,
Jeune César dont le fer inhumain
N'arma jamais la généreuse main ;
Et là peut-être un Caton sans mémoire
Vit sans éclat, succombera sans gloire ! etc.

Dis-moi, à vue d'œil, ce que tu penses de tout cela, et figure-toi un morceau de trois ou quatre cents vers et plus dans ce genre-là à peu près. Cela retouché, corrigé, diminué, augmenté, serait-il digne de concourir pour l'*églantine* ou

la *violette?* Mon projet est de finir par un épisode : Bélisaire et son petit enfant. Ton avis et quelques morceaux à insérer là dedans.

Adieu. Es-tu en mer?

ALPH. DE LAM.

LXVII

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Milly, 23 septembre 1810.

Non, mon ami, je n'arriverai pas à Bienassis le 20 de ce mois-ci; peut-être même pas le 30. Ce n'est point ma belle inconnue, à présent très-connue, qui m'en empêchera, c'est la liberté qui me manque, ce sont mes moyens qui sont courts pour le moment, c'est la permission qu'on me refuse. Cependant je l'ai dit, je le veux, j'irai, je vaincrai tous les obstacles, fallût-il me mettre en insurrection complète, fallût-il y aller à pied et mon paquet sur le dos. Ma devise n'est pas : *Tout pour l'amour*, mais *tout pour l'amitié* !

Je comprends parfaitement ton inexplicable cœur et ta double passion, j'ai passé moi-même *quelques jours* dans cet état. Sais-tu qu'un homme comme cela, dans l'embarras d'un double amour, dans l'incertitude du choix, fournirait un assez

bon sujet au théâtre. Ta lettre même pourrait y entrer tout entière. Ce serait un monologue parfait. Tu écris divinement, et je te prédis que si, malgré toi, malgré moi, tu deviens avocat, tu n'auras point de rivaux dans le pathétique. Je te dis cela comme je le pense, très-sérieusement.

Mais à propos du barreau, je vais aller incessamment commencer un cours de droit à Dijon, comme *amateur*. Mon père y consent. Il augmente de quatre cents francs ma pension ordinaire. Mon oncle me meuble un logement et me nourrit pendant l'hiver. Il me fournit bois, vin, etc. J'aurai donc infiniment peu de dépenses à faire, et je pourrai économiser pour nos voyages à venir. A présent que je suis libre de partir ou de rester, me voilà dans l'incertitude : ne vaudrait-il pas mieux demeurer ici encore toute une année pour aller ensuite passer mes hivers à Paris ou pour faire notre fameux voyage d'Italie? Il faut encore que j'aille discuter avec toi tout ceci ; je ne peux rien faire sans ton avis et tes décisions. A quoi me mènera un insipide cours de droit ? Je ne veux pas être avocat, et je préfère aux places du gouvernement une liberté ignorée, précieuse et

consacrée à mes goûts. D'un autre côté, Dijon est une ville charmante et pleine de ressources pour les arts et le travail. C'est un joli séjour en attendant mieux : je pourrai y vivre à peu de frais, je serai auprès d'un oncle qui ne me refuse rien, qui me regarde comme son fils unique, et qui peut aussi aisément me payer cent louis de dettes que moi donner un louis à un pauvre diable. Il faut peser tout cela. Au reste, il ne tient qu'à moi d'y passer le temps que je voudrai; et si je m'y ennuie, je le quitte et tout est dit. Ce n'est point par devoir, mais par goût, que j'y serai. Mande-moi ton avis.

Je commence à me ralentir sur le travail depuis que je ne suis plus seul et que mes parents sont de retour ici. Vive la solitude ! Il faut de toutes les manières que j'aille me ranimer près de toi. Nous passerons nos matinées dans ta bibliothèque à faire des plans, des vers, des projets d'ouvrages, à revoir nos essais précédents, à juger nos progrès. Nous reviendrons dîner avec ton aimable mère, nous repartirons pour aller nous promener dans les environs, un livre dans notre poche, la *Nouvelle Héloïse*, par exemple. Je me ménage le

plaisir de la relire avec toi, ton style en approche souvent. Tu dois, d'ailleurs, y trouver des beautés que je n'y ai peut-être pas remarquées moi-même. Nous partagerons ainsi nos jouissances, et elles seront doublées. Le soir, nous reviendrons causer en *famille* ou lire une tragédie de Voltaire. Tout ceci sera entremêlé de nos aventures passées, de tout ce qui nous est arrivé depuis que nous nous sommes quittés, de nos jugements divers sur une même chose, ou de notre sympathie sur presque toutes. Nous passerons en revue nos penchants, nos désirs, nos projets, nos moyens, nos ressources. Que d'intérêt, et quels jours dans notre vie vaudront les journées de Bienassis !

J'ai une petite collection d'élégies faites dans mes moments perdus. Quelques-unes sont passables. Je porterai tout cela, tu jugeras. J'ai un fatras horrible de pièces en vers ou en prose, commencées, esquissées, abandonnées ; tu dois en avoir autant. Nous verrons tout cela. Il faut concourir pour l'*églantine* ou la *violette* aux Jeux floraux prochains. Qu'en penses-tu ? La vue n'en coûte rien. Mais adieu, tu dois t'apercevoir du plaisir que j'ai à m'entretenir avec toi par la longueur de

cette épître, et je n'ai encore rien dit de cette nouvelle amour qui te brûle ; c'est que je ne sais qu'en dire : il me faudrait plus de détails, il me faudrait avoir vu cette charmante jeune personne, il me faudrait causer avec toi. Attends-moi dans les premiers jours d'octobre. En sortant de ma chambre, je vais plaider pour obtenir de partir alors.

Ton éternel ami,

ALPH. DE LAM.

Je n'ai point reçu encore de lettre de Virieu. Il est toujours bien paresseux. Il quittera Paris après cet hiver et s'en ira en Limousin avec sa mère et sa sœur. En as-tu des nouvelles plus fraîches ? — Écris-moi toujours dès que tu auras reçu cette lettre : tant de choses s'opposent encore à l'exécution de mes projets !

ALPH.

LXVIII

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Mâcon, 30 septembre 1810.

C'est aujourd'hui, mon cher ami, que je reçois tes deux lettres, et j'étais moi-même à Moulins, il y huit jours, c'est-à-dire au château de Saint-Gérand, tout près de là ! J'avais des chevaux à ma disposition et j'aurais volé à Nevers si je t'y avais su ! Ne t'aperçois-tu pas que notre étoile pâlit et qu'une certaine fatalité s'attache à nos projets ?

Mon projet de poëme te plaît donc ? c'est ce qui va me décider à m'y attacher. J'avais brûlé, avant d'avoir ton avis, tout ce que j'en avais fait : c'était indigne de la majesté du sujet. Je ne me suis point fâché de ta franchise ; au contraire, elle me prouve que tu m'aimes véritablement, et que notre commerce mutuel sera sûr, vrai, utile, profitable, sincère, et non pas un vain échange de sottes flagorneries. Je me reconnais coupable de tout ce

dont tu m'accuses et de bien pis encore. Je vais recommencer plus *solennellement* en vers alexandrins : tout ce que j'avais ébauché ressemblait plutôt à une petite épître badine et à des petits morceaux rapiécés qu'à un poëme susceptible de *grandiose*. J'y mettrai des années, des soins, de l'application. J'aurais fait l'autre en quatre mois. Mais continue-moi tes corrections, tes conseils, ta franchise; sans quoi je resterai là ou je me perdrai. Donne-moi donc en attendant un sujet d'*épître* et un de petit poëme pour les Jeux floraux. Je l'attends, et en attendant je traduis de l'anglais : quelques *Nuits* d'Young, et la superbe tragédie d'Addison, *The death of Cato*, *la mort de Caton*, le tout en vile prose, excepté quelques morceaux qui me séduisent et que je versifie.

A propos, n'as-tu pas rougi de te déclarer *le complice* d'aussi détestables romances que les deux dont tu me parles? Pense donc que ce sont les premiers vers que j'ai essayés en ma vie. Je ne t'aurais jamais pardonné si tu m'en avais déclaré l'auteur. Envoie-les-moi cependant pour la musique. Ce monsieur des Garets est le parent de ma

mère, au moins elle en a de ce nom-là en Beaujolais. Je ne le connais pas. Si tu m'en avais demandé, je t'en aurais envoyé qui m'auraient moins fait de honte, entre autres une dont la musique est de Jadin, et qui a été chantée anonyme cet hiver dans un concert spirituel à Lyon. Un jeune colonel et poëte anglais l'avait composée. Il me pria de l'imiter en français, et je le fis sur-le-champ. Chaque couplet commence par un *Pense à moi;* voici le dernier que je me rappelle :

Pense à moi si ton cœur soupire
Alors que minuit sonnera,
Et, crois-moi, l'amour entendra
Le soupir que l'amour inspire.

Ou si quelque songe volage
Te retrace un doux souvenir,
Ah! que l'amour et le plaisir
S'offrent à toi dans mon image !

Mais parlons de choses plus sérieuses. Seulement, si tu as un bon compositeur, je t'en enverrai quelques-unes ; si elles lui conviennent, il les mettra en musique et tu me les renverras.

Je reçois en ce moment les gazettes, et j'y lis que l'Athénée de Vaucluse propose un éloge en

prose de Pétrarque ou un poëme en son honneur qui ne doit pas passer deux cents vers. Le prix est une médaille de 300 fr. L'ouvrage doit être remis le 1er de mai. Envoie-moi, je t'en prie, une notice de ta façon sur Pétrarque, sa vie, ses ouvrages, ses qualités, etc., etc. J'ai envie de concourir, et je ne sais pas grand chose de lui que sa Laure et ses sonnets. Tu devrais concourir aussi; qu'en dis-tu, et que me conseilles-tu, vers ou prose?

Non, mon ami, les quatre âges n'ont pas été traités en français. La Harpe dit quelque part que ce sujet l'aurait tenté beaucoup, et c'est ce qui m'en donna l'idée. Un poëte allemand du dernier siècle l'a traité : c'était un solitaire qui mourut avant de l'avoir mis au jour. On dit que ce poëme est fort beau. Informe-toi s'il n'y en aurait pas une traduction. Tu me l'enverrais avec des notes et des remarques de ta main.

Tu pourras voir le pour et le contre du voyage en Italie dans mes dernières lettres à Paris. Je n'en ai pas encore parlé, je vais le faire ces jours-ci. Mais je t'ai dit que cent louis ou mille écus étaient mon *nec plus ultra*, et encore faudra-t-il

que je reste dans ma solitude entière et que je ne dépense pas un sol, autrement je me verrais contraint de le faire quelque temps plus tard et seulement avec 50 louis. Tu me rencontreras à pied, un petit havresac sur les épaules, et tu jetteras un regard en passant sur ton ami. Il faut que je me décide promptement d'ici à quinze jours. Mon oncle attend ma détermination pour Dijon où il va me faire meubler un appartement. Je n'attends plus que ton dernier conseil et ton dernier mot. Es-tu sûr de pouvoir faire ce voyage et dans quel temps? Je dois aller incessamment à Bienassis. C'est encore l'argent qui me retient.

Je ne t'envoie point cette lettre pleine de vers, elle était déchirée. J'ai fait ce que je disais dans une petite épître sur la mode en matière de littérature.

Je tirai doucement quelques vers négligés,
Trop souvent applaudis, pas assez corrigés,
Des vers à l'amitié, préconisés par elle,
Des vers à la beauté, loués par une belle,
De ma veine novice enfants présomptueux;
Je donnai quelques pleurs à leur sort malheureux,

La flamme les reçut. Ma muse bien-aimée
Vit ses premiers honneurs s'en aller en fumée.
J'en voulais de plus sûrs; je relus mon Boileau,
Je repris malgré moi la lime et le marteau,
Et, rejetant enfin un système commode,
Je fais de ces bons vers qui sont toujours de mode.

J'ai conservé cependant quelques élégies dans le genre de Bertin, que quelques personnes ont trouvées joliment versifiées; je t'en enverrai quelques-unes. Adieu, je t'embrasse et te prie de penser souvent à ton meilleur ami et de lui écrire plus fréquemment qu'à l'ordinaire. Voici l'automne : c'est le temps où je deviens amoureux, mélancolique, rêveur, ennuyé de la vie; c'est le temps où je lis *Werther*, et où je suis souvent tenté d'imiter cet aimable et malheureux héros de roman.

ALPH. DE LAMARTINE.

P.-S. Ma lettre était fermée. Je viens d'avoir avec mon père une sérieuse discussion dont la suite a été qu'il augmenterait de quatre cents francs mes revenus actuels et qu'il me donnait *sa parole* de me laisser aller passer tous les ans cinq

ou six mois à Paris, à dater du 1er janvier 1812, c'est-à-dire l'année prochaine. Je renonce à faire mon cours de droit à Dijon. Adieu, jouis de mon bonheur, et arrange-toi pour y être aussi alors. Je pars dans huit jours pour Bienassis.

LXIX

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Milly, 12 décembre.

Sur les bords que Vaucluse arrose,
Beaux lieux qu'ont illustrés de touchants souvenirs!

Tu vois que j'ai commencé ma pièce pour l'Athénée d'Avignon. Où en est la tienne? la mienne en reste à ces deux vers; depuis deux mois je ne sais trop que dire. Je ne suis pas assez italien pour lire couramment les ouvrages de Pétrarque dont il faut bien que je parle en connaisseur. Aide-moi donc de quelques notes, et je continuerai. N'est-il pas dommage de s'arrêter en si beau chemin?

Il est fort tard, je suis dans ma cellule où je viens de crayonner une petite scène d'une petite pièce. Je fais bien les vers d'une scène et moins bien toute la scène; je fais passablement quelques scènes et horriblement mal tout l'ensemble

d'un ouvrage. Quelle est la muse qui préside à l'ensemble, que je l'invoque? Je suis content de ma journée, je la couronne en t'écrivant : ce matin, j'ai traduit de l'anglais et un peu de grec, du poëme d'Hésiode, *Les Travaux et les Jours ;* j'ai envoyé à Guichard une petite pièce de petits vers qu'il me demandait pour sa belle ; après dîner j'ai appris toute la belle scène d'*Iphigénie* entre Agamemnon et Achille, et je la déclame de mon mieux aux murs de ma chambre ; tout à l'heure je viens moi-même d'essayer un fragment de comédie, qui est, à mon avis, bien versifié. Je vais, à présent, regagner le salon et prendre les gazettes ou un roman pour finir la soirée. Mes yeux s'affaiblissent, j'y vois double. Demain, dans la matinée, je recommencerai ou plutôt je continuerai cette lettre. Je compte après-demain partir pour Lyon, seulement pour quelques jours; je reviendrai finir bien tristement mon hiver à Mâcon ; je donnerais beaucoup de choses pour ne pas quitter la campagne. Adieu, je te quitte ; à demain.

Que te dirai-je de mon voyage à Bienassis? J'ai trouvé Prosper toujours le même, ennuyé du droit

qu'il néglige, et enthousiasmé de la belle qu'il cultive beaucoup trop ; du reste, m'aimant toujours, et toi tout autant, quoique votre correspondance soit éteinte. Avoue qu'il y a bien là de ta faute. Mais ce n'est pas à moi à t'en parler, moi que jusqu'ici Paris ne t'a pu faire négliger. Je vois en toi une amitié solide et éternelle et je m'en réjouis toutes les fois que j'y pense; aussi toutes les personnes qui me connaissent un peu te connaissent de même, c'est mon rabachage.

Je viens d'avoir ici pendant quelques jours Charles de Rémondange; c'est bien toujours le brouillon de meilleur cœur que je connaisse. Nous nous sommes un peu divertis. Nous avions deux jeunes femmes et mes sœurs, je faisais des rondes et nous dansions toute la soirée. Il doit partir pour Paris à peu près dans le même temps que moi. Si tu n'y es pas alors, comme je le crains tant, nous prendrons peut-être un appartement commun. Il a beaucoup plus travaillé depuis sa sortie du collége qu'auparavant, il traduit joliment Homère; il a cependant continué seul le grec. Il doit venir beaucoup à Mâcon cet hiver, et moi aller à Bourg très-souvent; c'est mon uni-

que ressource, mais c'en est une fort bonne sous mille rapports.

A propos, vois-tu souvent G. D., D. G., et tant d'autres étudiants de droit? que deviennent-ils? Je n'entends plus du tout parler de R. depuis quelque temps; je ne sais s'il est rentré à Dijon : il me fuit comme un créancier.

Je dois faire encore le voyage de Moulins incessamment et celui de Dijon. Je ne sais quand. Tout cela me ruine, et je serai sans le sol à Paris; j'en travaillerai mieux.

Adieu, écris-moi donc bien souvent. Je n'ai que tes lettres pour me rendre du courage et de la force et me tirer du *spleen* qui me ronge trop souvent et qui ne diminue pas par mille désagréments de société que je commence trop à connaître et où je suis assez mal. On prétend que je suis haut et fat; c'est une raison pour qu'on me croie plat et bête. O précieuse solitude!

A. DE LAM.

Que faire donc? à quel saint recourir?
Je n'en sais point; il faut savoir souffrir.

ANNÉE 1811

ANNÉE 1811

LXX

A monsieur Aymon de Virieu

A Paris.

Mâcon, 3 janvier 1811.

Tu deviens un peu moins paresseux, mon ami, ta lettre est plus longue, mon plaisir a duré plus longtemps. Je vais te rendre la pareille, du moins je l'espère.

Je travaille avec délices dans ce moment-ci. J'ai eu le bonheur d'apprendre qu'il y avait ici cinq ou six *gentlemen* anglais; aussitôt j'ai été leur faire une visite comme à des compatriotes. Ils m'ont très-bien reçu, et nous ne nous quittons plus. Un d'eux entre autres vient passer deux heures de la matinée avec moi. Je me perfectionne avec son secours, et nous lisons, écrivons, parlons cette superbe langue tous les jours. Félicite-moi, mon ami, de cette ressource qui rendra utile pour mon instruction un hiver que je croyais

perdre et que j'avais voué au dégoût. J'ai repris aussi la basse, mais je la néglige beaucoup : je n'ai que l'âme musicienne, mes oreilles et mes yeux ne le sont pas. Je traduis de l'italien aussi assez couramment. On m'a engagé hier pour une pièce italienne que quelques jolies femmes de ce pays ci veulent jouer sous la direction d'un abbé italien. Cela me formera pour la prononciation, et cela me fait faire d'agréables connaissances qui ne contribueront pas peu à adoucir mon exil. Tous ces travaux joints aux vers et à la littérature française m'ont un peu fatigué la vue. Je ne puis plus lire à la lumière qu'à l'aide de lunettes, mais je n'ai cependant pas la vue basse.

Je lis dans ce moment-ci, pour m'entretenir dans mes belles dispositions, la vie d'Alfieri. C'est un homme que j'aime presque autant que Rousseau, et qui était à coup sûr plus réellement homme de génie et poëte. Tu l'as lu toi-même et tu dois l'adorer aussi. Je vais te quitter un moment pour aller voir un de mes oncles qui est très-malade depuis un mois. De là j'irai au spectacle, et je reviendrai causer avec toi avant de me coucher.

4 janvier.

Je reprends ma lettre ce matin, mon cher ami, après avoir pris ma longue leçon d'anglais. Il me vient toujours des démangeaisons de t'écrire dans cette langue : il me semble que tu dois l'entendre parce que je l'entends. Tu m'avais dit d'ailleurs que tu voulais t'y mettre. L'as-tu fait? Je sais bien au reste que, malgré toute ta paresse, tu en apprends plus en badaudant à Paris que moi en province avec toutes les peines du monde, et qu'au bout de toutes mes études je ne serai pas digne de délier tes souliers; mais que veux-tu? J'apprends malgré moi à obéir aux circonstances, moi qui prétendais les dominer toujours. Ces études aussi sont mon unique plaisir : je ne vis plus avec les vivants, mais ordinairement en bien meilleure compagnie, et je me crée des sociétés, comme des maîtresses, *imaginaires*. J'y ai tellement pris goût qu'à Paris même je serais plus souvent avec mes rêves, mes livres, mes études, que dans aucune société. Je n'en veux voir partout qu'assez pour les esquisser, le rôle de spectateur me plaît davantage

que celui d'acteur; je crois que c'est aussi là assez ton genre.

J'ai eu récemment des nouvelles de Prosper. J'ai le cœur fendu de vous voir aussi indifférents en apparence l'un à l'autre, cela me fait trembler pour mon propre compte et craindre que vous ne mettiez pas autant de prix que moi à une amitié sans laquelle je ne vivrais qu'à demi.

Comment te trouves-tu dans ce moment-ci à Paris? As-tu quelque affaire de cœur? Je le crois volontiers : cette dame à qui tu as montré ma lettre ne t'est point indifférente. Je te remercie de me préparer une maison agréable où je puisse aller et parler de toi.

Adieu, mon cher ami, écris-moi souvent; je te le répète sans cesse. J'ai vu donner hier les *Deux Gendres* d'Étienne, que j'avais déjà lus; j'en ai été assez content.

ALPH. DE LAMARTINE.

LXXI

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Mâcon, 1er février 1811.

Que deviens-tu, mon cher ami? Es-tu comme moi enseveli dans ta cellule et broyant du noir toute la journée? As-tu comme moi une maladie sur les yeux qui t'empêche d'écrire et même de lire, et, pour comble de maux, une passion naissante et malheureuse dans le cœur? Oui, mon ami, voilà mon déplorable état depuis deux mois à peu près: pas un ami, pas même une ligne de mes amis, pour me consoler, livré à moi-même, me nourrissant de désirs inutiles et de rêves impossibles, *velut ægri somnia*, ayant trop souvent devant les yeux le séduisant objet d'un amour qui ne me mènera qu'à des soupirs et à des larmes, ne l'ayant point encore déclaré et n'osant le faire. Comment serai-je reçu? Cependant un certain pressentiment me rassure et me soutient. Un de ces jours je

ferai quelque pathétique déclaration et puis je serai soulagé en grande partie. Ne t'ai-je pas donné de bons conseils en pareil cas? Rends-les-moi.

Adieu, on m'a mis aujourd'hui douze sangsues. Ma main tremble et ne peut continuer. Sache-moi gré de ma bonne volonté et donne-moi de tes nouvelles promptement.

ALPH. DE LAM.

LXXII

A monsieur de Virieu.

Mâcon, 24 mars 1811.

Mon ami, ta lettre m'a fait du bien : j'y retrouve cette chaleur d'amitié, qui est le sentiment auquel je tiens le plus, et qui est mon unique et rare consolation dans mes peines de tous les jours. Je la lis et reconnais dans chaque ligne l'ami que je croyais endormi et que mon cœur n'a jamais méconnu.

J'ai été reçu l'autre jour, sans y songer, de l'Académie de Saône-et-Loire. J'ai été obligé de faire un ennuyeux discours de réception sur l'étude des littératures étrangères. J'y ai mis tout ce que je sais d'italien, de grec, d'anglais surtout. Tout le monde a été émerveillé de mes prétendues connaissances et de mon style de vingt ans. On prétend qu'on n'a jamais rien entendu de pareil dans leur sanctuaire : tant pis pour eux. Je n'ai pas goûté le moindre plaisir dans ce triomphe bien inattendu. *Rien ne m'est tout; tout ne m'est rien :* voilà ma devise.

Adieu. Voilà où j'en suis, n'ayant pas le courage d'écrire deux lignes de suite, plongé tous les jours dans les idées les plus sombres, ou me récréant avec quelques auteurs anglais comme Ossian, Young et Shakspeare. Je te fais cependant le serment que tu me demandes, et je suis bien aise dans mon bon sens de me donner ce lien de plus à une vie que j'ai si souvent envie de quitter et où je ne regretterais que toi. Je vais sortir dans la campagne seul avec mon chien et mon ami Sterne qui me fait pleurer à présent comme un enfant. Adieu, je suis fâché quand je te quitte. Il me semble qu'alors je suis seul et sans appui dans le monde. Mais n'avons-nous pas un grand appui ailleurs qui ne nous perd pas de vue et qui mesure nos souffrances et nos forces, qui reçoit dans son sein l'enfant trop faible pour se soutenir, et qui prête des forces à celui qui continue sa triste route? Adieu.

LXXIII

A monsieur de Virieu.

3 avril 1811.

Tous mes ennuis ont leur cours ordinaire, aussi ai-je pris mon parti. Tu sais que j'ai obtenu de passer l'hiver prochain et les suivants à Paris. Je devais y aller pour mon instruction et pour mon agrément particulier, je n'irai plus que pour solliciter par tous les moyens possibles quelque emploi dans le civil ou dans le militaire qui sera ma dernière ressource. Ne pouvant vivre heureux en France, j'irai me faire tuer en Espagne ou en Russie. Avec quelque protection et d'ailleurs à peu près deux mille francs de mes parents, ne puis-je pas espérer quelque chose dans quelque légation qui me donne l'espérance prochaine d'acquérir par mon travail une situation plus relevée et plus aisée? Si cela me paraît impossible, tu me verras sous-lieutenant de hussards ou de dragons, en France ou à Naples, dans peu de temps. Informe-toi, je t'en prie, comme pour toi, de tout ce que je

peux espérer ou craindre dans mes projets. Je ne m'effraie pas de commencer bien bas, et le service est dans tous les cas mon pis aller. Tu sais que la diplomatie est ce qui me conviendrait le mieux, fallût-il travailler longtemps dans les bureaux. Toi qui es sur les lieux, prends, je t'en conjure, toutes les informations, mande-moi tout avec franchise et détails ; tu connais mon caractère et mon genre, cherche ce qui pourrait le plus lui convenir, et ménage-moi quelques connaissances utiles pour mon but, en hommes ou en femmes. Je te demande là un service de véritable ami : mets-toi à ma place et fais comme pour toi.

Je sais maintenant l'anglais et passablement l'italien, mais beaucoup mieux la première de ces langues, et, s'il ne faut que cela, tu sais que j'en aurai bientôt appris d'autres avec la plus grande facilité. Ne vois-tu aucun jour, dans aucune espèce de carrière quelconque? Dis-le-moi franchement. Tu m'éviteras de dépenser du temps et de l'argent à des sollicitations inutiles, à des recherches infructueuses. J'emploierais tout de suite mes moyens de tout genre à obtenir un brevet de sous-lieutenant ou même moins, et je deviens un vrai

pandour. Ne crois pas que ce soit là un parti désespéré et ne crains pas de m'aider à faire ce qu'on appelle *un pas de clerc*. Mets-y du zèle. Au reste, connaissant ton cœur, je n'en doute pas, et ne crains pas d'abuser de toi, parce que je me connais moi-même et que je sais que rien ne me coûtera jamais pour toi.

J'ai passé seulement trois jours à Lyon bien tristement, et je suis ici à présent miné par une espèce de fièvre nerveuse qui me ronge et m'ôte toutes mes facultés. Peut-être la campagne, quelques voyages que je suis obligé de faire cet été à Dijon et à Moulins, me feront-ils du bien ; peut-être me détruiront-ils peu à peu : tant mieux encore ! J'ai assez goûté de la vie, je n'en veux plus et ne la regretterais que pour toi. Mais je suis dans l'opinion que c'est un remède que la nature veut que nous avalions jusqu'à la lie, j'espère que j'en aurai la force. Nous sommes ici pour souffrir, remplissons notre tâche, mais ne nous plaignons pas de la voir abrégée ! Pardon, mon ami, je t'attriste sans cesse par mes sottes lamentations. Je pleure pour qu'on me console. Adieu, le meilleur des amis, pense à moi et écris-moi tout et tous les jours.

LXXIV

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Mâcon, 2 avril 1811.

Ho fuggito amore anch'io,
Ho sperato i lacci suoi,
Ma che poi?
Son tornato in servitù.

Oui, mon ami, plains-moi, pleure sur moi. Je suis indigne de quelque pitié. J'aime pour la vie, je ne m'appartiens plus, et je n'ai nulle espérance de bonheur, quoiqu'étant payé du plus tendre retour. Tout nous sépare, quoique tout nous unisse. Je vais prendre incessamment un parti violent pour obtenir sa main à vingt-cinq ans : je vais à Paris cet automne; là je sollicite quelque emploi dans le gouvernement, malgré tout mon amour de l'indépendance. Si je ne puis rien obtenir qui me donne l'espérance prochaine d'une honnête et libre aisance, j'entre définitivement au service, et j'essaie

de me faire tuer ou du moins d'acquérir un grade qui puisse me faire vivre sans d'autres secours, ma femme ayant elle-même une fortune assez considérable pour elle, trois ou quatre mille livres de rente comptant et cinquante mille écus assurés : je dis *ma femme*, parce que je la regarde comme telle, et que rien au monde ne peut nous séparer.

Que j'envie ton sort et ton aimable liberté ! combien je voudrais à ce prix-là manquer toutes les femmes de Grenoble et de ma patrie ! combien je voudrais comme toi être fatigué, excédé de celle que j'adore ! Peut-être faut-il pour cela que je n'aie plus rien à désirer et qu'elle m'ait rendu complétement heureux ! C'est qu'elle a trop de vertu et d'esprit pour essayer !

T'ai-je dit que je venais d'être reçu, comme malgré moi, de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres, de ce département ? T'ai-je dit que je leur avais broché un discours de réception sur l'étude des littératures étrangères, qui les a tous émerveillés, et où j'avais fait un ample étalage de mes petites connaissances sur les littératures grecque, latine, italienne, anglaise et française ?

Prends-tu part à toute la gloire de ton ami, et en es-tu un peu fier? Mais je te fais grâce de cette gloire, si tu prends seulement part à mes ennuis et si tu les consoles.

J'oublie en t'écrivant que j'ai une fièvre cruelle, causée par le chagrin, et qui m'a miné depuis un mois. J'ai été à Lyon consulter, mais pour la forme; il n'y a pas de remède. Je ne puis t'en écrire plus long, j'ai un mal de tête affreux et ma main tremble. Ce soir je la verrai, ce soir je passerai une heure à côté d'elle : alors tous mes maux seront oubliés. Je la quitterai et je retomberai de nouveau dans un ennui désespérant. Écris-moi donc tous les courriers. C'est le cas ou jamais de me montrer si tu m'aimes et de me distraire au moins en attendant que tu me consoles! Adieu.

ALP. DE L.

O quanto è presta a ritornar quell'ora
Ch'era si dolce al mio flato amoroso
E che si tarda ritornava allora!

LXXV

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

20 mai 1811.

J'arrive, mon cher ami, d'un voyage qui a duré un mois. J'espérais à mon retour trouver une de tes lettres; j'ai été trompé dans mon attente. Mande-moi, je te prie, si tu m'as écrit depuis environ un mois, si tu me parlais de mon amour, parce que j'ai de bonnes raisons pour désirer de le savoir positivement.

Me voilà revenu dans ce pays qu'un tendre attachement ne peut pas même me faire aimer; me voilà retombé dans mille et mille tracasseries qui m'assomment; et, qui pis est, toujours amoureux et cruellement amoureux, et ne prévoyant qu'un triste avenir. Plains-moi. Tu es peut-être actuellement à Bienassis ou en Suisse; ainsi, comme je ne suis pas bien sûr que ma lettre te parvienne, je ne t'en écris pas davantage.

Vale et me ama.

ALPH. DE LAMARTINE.

LXXVI

A monsieur de Virieu

Mâcon, 21 mai 1811.

And whence, unhappy youth,
The sorrows of your breast?

Tu prieras madame de la Trémouille de te traduire ces deux vers et la strophe suivante de la ballade qu'elle connaît sans doute, et tu y verras toute l'histoire de mes chagrins : c'est une petite pièce charmante qui se trouve dans ce *Ministre de Wakefield*, et que tu as peut-être lue toi-même en français. Voilà ce qui rend ma vie si triste que je ne vis plus, pas même d'espérance. Tout m'est devenu insipide et indifférent, hors l'amitié des gens qui veulent bien encore se souvenir de moi; car j'ai pris mon parti et je n'attends plus aucune espèce de bonheur en ce monde.

Tu reviendras bien, mon ami, de tes belles opinions sur la force toute-puissante de la volonté

de l'homme, sur le mépris de la douleur et autres semblables. Le cœur et l'esprit de l'homme ne peuvent rien que souffrir avec plus ou moins de patience des maux qu'ils ne peuvent détruire. J'aime mieux la morale d'Épictète que je lis de temps en temps. « Souffrons, nous dit-il, de notre mieux, tout est dans la volonté des dieux. Le bien et le mal sont ordonnés par eux pour notre profit; nous sommes dans leurs mains, et ils veillent sur nous dans toutes les plus petites circonstances de notre vie et nous gardent un plus heureux avenir ailleurs que sur cette terre!! » L'Évangile parle-t-il mieux? et y a-t-il rien d'aussi probable et d'aussi consolant?

Pour Montaigne, je ne l'aime plus dès que je ne le lis plus. Ses idées m'amusent, mais ses opinions en général me fatiguent et me blessent. C'était un homme heureux et glorieux, tout fier d'être citoyen de Bordeaux, n'ayant jamais senti le malheur, et par conséquent ne pouvant nous donner de bons avis en pareille matière. Tout ce que j'admire en lui, c'est son amitié pour la Boétie. Il faut être froid pour se plaire à Montaigne. Je l'ai aimé tant que je n'ai rien eu dans

le cœur; peut-être, quand la vieillesse ou les chagrins l'auront desséché, l'aimerai-je davantage. T'imaginerais-tu cependant qu'avec de pareilles idées je ne peux lire ni Chateaubriand ni rien de ce qui touche trop vivement l'âme, que je ne peux pas même traduire les touchantes tragédies d'Otway, le Racine anglais, sans mouiller le papier de mes larmes et laisser là ma plume : il me faut des livres graves et secs. Je serais dans une excellente position pour apprendre une langue difficile ou faire des recherches et des compilations arides, mais malheureusement mes maux de nerfs ne me laissent pas la force de travailler une demi-heure de suite, et le remède me rend la maladie.

Adieu, mon ami, pardon de mes éternelles jérémiades. Aie un peu plus pitié de ton ami et écris-lui un peu plus souvent de ces bonnes grandes lettres nourries de sagesse et de bons conseils et surtout de détails sur tes affaires, *tes gestes et dits*. Adieu, je t'embrasse et ne cesse de te prier d'être fidèle à ton premier, à ton dernier ami.

LXXVII

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Mâcon, 30 mai.

La première lettre que tu recevras de moi, mon cher ami, sera datée de Florence ou de Rome : je pars pour l'Italie ; je vais avec une jeune femme et son mari parcourir ce grand et vieux théâtre de la gloire et des arts ! Une occasion charmante s'est offerte, ma famille l'a saisie, et dans quinze jours je quitterai la France et mes amis pour des pays nouveaux ! Nous voyagerons en poste, et cependant assez économiquement pour moi. Je ferai quelque séjour dans toutes les belles villes d'Italie, surtout à Rome et en Toscane, pour y prendre le bon accent italien. Je m'embarquerai à mon retour et reviendrai par Gênes, etc.

Adieu, je n'ai que le temps de t'embrasser et de te recommander notre amitié, que tu négliges un peu trop. Si tu m'écris dans mes voyages, adresse

tes lettres dans quelque temps à messieurs Vasse-Roquemont et Cie, pour M. Alph. de Lamartine, à Livourne. Ils me feront parvenir tes lettres où je serai, mais ne m'écris plus avant d'avoir eu de mes nouvelles. Adieu.

ALPH. DE LAMARTINE.

LXXVIII

A monsieur Aymon de Virieu

A Meyrieu (Isère).

Mâcon, 30 mai 1811.

La première lettre que tu recevras de moi, mon cher ami, sera datée de Florence ou de Rome, ou tout au moins de Turin. Je pars, je vais parcourir cette *Saturnia tellus* si désirée. Mes parents m'ont proposé d'eux-mêmes ce voyage auquel je ne pensais plus. Une occasion charmante et unique s'est présentée : ils l'ont saisie, et, tout malheureux que je me trouve de quitter pour sept ou huit mois tout ce que j'aime, j'en profite. La fortune ne nous sourit pas deux fois dans la vie et l'occasion n'a qu'un cheveu.

Je vais avec une jeune femme, cousine de ma mère, et son mari. Nous quittons Lyon le 15 ou le 20 de juillet ; nous allons jusqu'à Turin par la diligence; là nous trouvons une bonne berline qui les attend, et nous voyageons en poste, avec

assez peu de frais pour moi. Nous nous arrêterons dans chaque belle ville quelques jours ou quelques semaines. Ils vont passer deux mois à Livourne pendant lesquels je serai à Florence. Je reviendrai les rejoindre et nous irons ensemble à Rome. A Rome! mon ami, un mois, deux mois, et puis à Naples! Nous nous embarquons et revenons à Gênes, etc.

Où es-tu? Arrive, viens me joindre à Livourne ou à Parme. Ce soir je vais annoncer mon triste départ. Que de larmes vont couler! combien j'aurai d'assauts à soutenir pour ne pas me dédire! Mais j'ai du cœur, et toutes les Armides de ma patrie ne retiendront pas un preux chevalier qui va courir les aventures et voir tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y a encore de beau, de grand dans le monde. Je vais mettre à profit cette course unique et amasser des trésors d'instruction et de souvenir! Encore une fois, où es-tu?

Si, par toi ou tes connaissances, je pouvais avoir quelques lettres de recommandation pour des gens instruits ou des maisons agréables de Florence, de Rome ou d'autres villes, je t'aurais de grandes obligations. Il faudrait me les envoyer ici

avant la quinzaine ou bien les adresser à une maison de commerce, à Livourne, qui me les fera passer où je serai. Voici mon adresse immuable : A MM. Vasse-Roquemont et Cie ,pour M. Alph. de Lamartine, à Livourne. Cependant attends que je t'aie annoncé mon arrivée à Turin pour m'écrire en Italie.

Je lis dans ce moment tout ce qui est relatif à l'histoire de l'ancienne et moderne Italie et quelques voyages, entre autres celui de Lalande. Et moi aussi je ferai mon voyage, mon itinéraire, mon journal. Je reviendrai chargé de notes et de souvenirs : nous les recueillerons, les élaguerons, les classerons ; mais mon voyage sera plutôt litteraire et poétique qu'instructif. Je ne sais rien du reste. Je reviendrai parlant l'italien le plus pur, puisque mon plus long séjour est en Toscane. Je prendrai aussi des maîtres de dessin, et pendant deux mois un Grec pour maître de grec.

Peut-être à notre retour serons-nous obligés de passer par Nice et Marseille. Je n'irai donc à Paris que l'année qui suivra mon voyage. Cela m'arrange doublement : je n'y serai point sans toi.

Adieu, mon ami, tu me portes envie et je pleure

encore. Peut-être mes malheurs, qui ne font qu'augmenter du côté qui m'intéresse tant, s'accroîtront-ils encore et me jetteront-ils enfin dans le désespoir. Peut-être, à ton premier voyage, viendras-tu chercher le tombeau de ton ami à Rome ou à Naples. Peut-être, mais il y en a de plus consolants, c'est à ceux-là qu'il faut s'attacher :

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des aquilons,
Toujours les torrents par leur chute
Ne désolent pas les vallons !

Adieu. J'attends de tes nouvelles. — J'irai voir Vignet à Chambéry, je saluerai le Grand-Lemps et Belley d'un peu plus loin. Adieu, tout à toi pour la vie.

ALPH. DE LAMARTINE.

LXXIX

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Mâcon, 10 juin 1811.

J'ai reçu ta dernière lettre, mon très-cher ami ; je ne suis point encore parti pour mon beau voyage, je ne sais pas même l'époque fixe de mon départ. Tout ce que j'en sais, c'est que ce sera dans le courant de ce mois-ci, et par conséquent très-prochainement. Tu as peut-être vu Virieu qui est actuellement aux eaux d'Aix. Si tu savais son adresse, je voudrais que tu me l'envoyasses tout de suite, parce qu'au moment où je partirai de Lyon je lui écrirais de se trouver à jour fixe à Chambéry où je passerai une nuit. Les eaux d'Aix sont, je crois, assez près de là, et ce ne serait pas un voyage ni un grand dérangement pour lui que de venir passer sa soirée avec moi. Si Grenoble était un peu moins loin, je t'aurais fait la même demande. Mais je vois que tu n'es pas en humeur

d'en sortir, et que l'amour t'y enchaîne encore.

Pour moi, mon ami, il faut bien que je rompe les liens les plus doux, que je me condamne pendant sept ou huit mois à une douleur mille fois pire que la mort, que j'abandonne tout ce qui m'est le plus cher dans ce monde après mes deux amis. N'en parlons plus, ne rouvrons pas des blessures trop fraîches et trop cruelles. Puissent les grands souvenirs de cette superbe Italie distraire un peu mon esprit de toutes les peines de mon cœur ! c'est tout ce que je puis espérer, car le mal est sans remède, et le temps même ne peut que me le rendre moins insupportable, sans jamais le guérir. Tu ris peut-être de mes grands sentiments de constance, toi qui jusqu'à présent m'as jugé si peu susceptible d'une éternelle passion ; tu t'étonnes ne me voir supporter depuis huit mois les mêmes chaînes, et résolu de les supporter toute ma vie : pleure plutôt le malheur éternel de ton ami !

Non ignara mali miseris succurrere...

Si tu ne reçois pas ma lettre avant le 16, ne me réponds pas, ne m'écris plus ici parce que probablement je n'y serai plus. Tu recevras de mes

nouvelles de Turin, et je te manderai mon adresse partout où je m'arrêterai. Adieu, mon ami, pense à moi, aime-moi comme je t'aime, et souviens-toi qu'il n'y a de sentiment solide que l'amitié ou un amour comme le mien.

A. DE L.

LXXX

A monsieur Aymon de Virieu

Au Pezeau, par Cosne (Nièvre).

Bologne.

Enfin j'ai une minute à moi, mon ami ; me voici à Bologne, obligé d'y passer une journée après avoir tout vu. Voici la première lettre que j'écris depuis mon départ, elle est pour toi, mais je ne sais où elle ira te chercher.

Je n'ai encore guère de détails à te donner, je ne suis encore que dans l'Italie moderne, et celle-là ne me touche guère. J'ai cependant déjà un petit volume de notes décousues sur les Alpes, Turin, Milan, Parme, Plaisance, Modène et Bologne. Je n'ai encore été content que des Alpes et de Turin. Tous les deux ont passé mon imagination. Je ne me figurais pas une ville aussi belle que Turin, rien n'y manque ; l'œil n'est jamais blessé, toujours étonné et flatté. Prends les plus beaux édifices de Paris, de Lyon, de Bor-

deaux ; orne-les d'architecture italienne, place-les à la suite les uns des autres, formes-en des rues bordées de portiques et alignées au cordeau, tu auras une petite idée de Turin. Plus j'avance, plus je vois d'autres villes, moins j'espère de retrouver jamais Turin.

Milan est une ville dans le goût français. Il y a de beaux morceaux enfouis dans de petites rues, des édifices superbes sans point de vue pour les admirer ; mais la cathédrale, autrement *Il Duomo*, vaut huit jours d'admiration. Commencée en 1300, elle se finit actuellement par les ordres du vieux roi. C'est un bloc de marbre blanc, d'une architecture grecque et gothique : ces deux architectures alliées par une main habile ne font pas un effet trop choquant. Il faudrait des volumes pour décrire les chefs-d'œuvre de sculpture qui la décorent en dedans et en dehors. J'y ai passé trois longues matinées.

J'ai passé mes soirées à l'immense et magnifique théâtre de *la Scala*, à entendre de la belle musique italienne, entre des abbés et des filles publiques ; je ne m'accoutume pas à ce mélange. Il y a à Milan moins de tableaux qu'à Turin dans les

palais; mais quand tu y viendras, n'oublie pas la galerie de l'Archevêché, n'oublie pas la bibliothèque Ambroisienne; n'oublie pas non plus d'aller un soir te promener au *cours Oriental :* tu y verras régulièrement cinq ou six cents équipages magnifiques garnis de jolies femmes et d'hommes maussades et taciturnes. Ah! le triste pays que l'Italie, si on veut y vivre avec les vivants! aucune politesse, aucune prévenance, personne qui réponde aux vôtres. Voilà du moins ce que j'ai vu jusqu'à Bologne. Quand je trouve un Français, je l'embrasserais volontiers. Je parle à tous nos soldats que je rencontre : ils sont plus aimables qu'un seigneur italien.

J'ai été ce matin admirer le fameux établissement de l'Institut de Bologne. Les cabinets de physique, d'histoire naturelle, d'antiques, sont très-beaux. Des professeurs célèbres dans tous les genres y donnent des leçons gratis à toute l'Italie, et l'Institut a en tout douze mille livres de rentes. Voilà qui fait honneur à Bologne et au désintéressement de ses illustres professeurs! Il faudra que nous venions faire des cours ici un de ces hivers. Cette ville est charmante et je l'habiterais volontiers.

Demain, demain, je traverse les Apennins, demain je couche à Florence ! J'y resterai très-peu dans ce moment-ci, et je reviendrai y passer quelque temps dans un mois et demi. Pendant ce temps-là, j'aurai mon poste à Livourne où j'apprendrai le toscan, et j'irai faire des excursions à Pise et à Lucques.

Je commence à parler italien par force : on a beau dire que tout le monde ici parle français, à peine vous entend-on demander du pain, et les *ciceroni* ne parlent qu'italien. J'ai sans cesse mon crayon, mon portefeuille à la main, mais je ne suis pas content de mes notes, cela ne signifie pas grand chose. Je les fais bien pour les retrouver dans quelques années et m'amuser à les relire. C'est une tâche.

Adieu. Écris à Livourne, chez MM. Vasse-Roquemont et Cie.

LXXXI

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Livorno, 8 septembre 1811.

Mon ami, il y a un temps incroyable que j'attends vainement de tes nouvelles : je t'ai écrit de Milan au mois de juillet, de Florence au mois d'août, et, sans me rebuter, je t'écris encore de Livourne. Quelle est donc ton inconcevable paresse, ou plutôt quel est donc le destin de mes lettres et des tiennes, car je ne puis me persuader que l'indifférence succède dans ton âme au feu sacré de notre éternelle amitié?

Tu as peut-être revu Virieu, tu sais qu'en passant à Chambéry nous avons eu ensemble une entrevue d'un moment, qu'ensemble nous sommes allés en pèlerinage aux Charmettes rendre hommage à Rousseau et à madame de Warens, mais que malheureusement nous avons été forcés de nous séparer bientôt, lui pour retourner à Paris y chercher sa mère, moi pour traverser les Alpes

et parcourir cette terre enchantée où rien ne me manque de tout ce qui peut satisfaire l'imagination, mais où je regrette sans cesse deux amis et une maîtresse adorée. Tu sais probablement de qui je veux parler, mes lettres de cet hiver ont dû t'apprendre que je m'étais enfin laissé prendre, et pour toujours, dans des liens qui feront le malheur plutôt que le charme de mes tristes jours.

Et toi, mon ami, où es-tu à présent ? à Bienassis sans doute, auprès de ton aimable mère et de la vieille petite sœur. Tu lis, tu écris, tu fais des vers et des châteaux en Espagne ; n'oublies-tu pas au moins tes amis, et sont-ils pour quelque chose dans tes songes? Virieu ne m'a paru que paresseux, mais pour refroidi, au contraire! Nous pouvons compter tous deux sur un ami, à la vie et à la mort, mais ami jusqu'à l'enthousiasme, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'écrire. Que j'aurais été heureux si les circonstances nous eussent permis de faire tous trois ensemble ce voyage incomparable en Italie! combien l'intérêt en aurait été doublé pour moi ! Car je le fais sans avoir personne à qui faire part de tout ce que je vois, sens ou observe, et par conséquent assez maussadement. De

plus, je suis parti comme malgré moi, le cœur navré et les yeux pleins de larmes; tu sais pourquoi.

Je suis à peu près au milieu de mon voyage, J'ai parcouru la Savoie, le Piémont, le Milanais, la Lombardie, la Toscane enfin, où je me repose dans la patrie du véritable et bon italien, et travaillant plus obstinément que je n'ai fait de ma vie à me rompre les oreilles et l'esprit dans cette langue vraiment céleste. J'ai vu Turin, Milan, Bologne, Parme, Plaisance, Modène, Florence; j'ai séjourné plus ou moins de temps dans toutes ces belles villes, et je suis maintenant à poste fixe dans un magnifique port de mer, à Livourne, d'où je fais des excursions à Lucques, à Pise, etc., jusqu'au moment prochain où je partirai pour Rome, et de Rome pour Naples. J'ignore encore quel temps je resterai en Italie. Cela dépend un peu de mes compagnons de voyage. Il me faudrait des volumes et des volumes pour te détailler les choses que j'ai vues, sans compter celles que je vais voir. Je laisse tout cela pour Bienassis; nos souvenirs nous amuseront quelques soirées d'automne, s'il nous est encore donné d'en passer quelques-unes, ensemble, dans cette aimable liberté et cet abandon si déli-

cieux. A présent que, lancé dans le grand tourbillon du monde et des voyages, je m'oublie quelquefois moi-même, je ne perds pas le souvenir des deux charmants séjours que j'y ai faits près de toi et d'Aymon. A tout considérer, quoique dans ce temps-là nous nous plaignions tous les trois, ce temps aura été probablement le plus heureux de toute ma vie. Les nuages s'amoncellent, le jour disparaît, la mer s'agite, ô journées tranquilles du rivage, que nous étions sots de ne pas vous apprécier assez et de désirer de nous embarquer et de faire aussi notre triste traversée ! Tu vas rire peut-être de ma belle apostrophe que je fais bien sérieusement, en beau style poétique, et, je t'assure, sans prétention. Que veux-tu ? malgré soi et malgré Minerve, on devient poëte dans ce beau pays, sur ces bords charmants de la Méditerranée. Et puis mon cœur est si plein de tristesse qu'il en met partout.

Adieu. Écris-moi à Florence (poste restante). J'y passerai encore quelques jours en partant pour Rome, et j'y trouverai ta lettre. Rappelle-moi au souvenir de ton aimable mère.

Adieu, ton ami,

ALPH. DE LAMARTINE.

LXXXII

A monsieur Aymon de Virieu

Au Pezeau, par Cosne (Nièvre).

14 septembre 1811.

Je reçois à l'instant ta lettre bien heureuse. Arrive, arrive, mais arrive tout de suite, je te battrais pour ton insouciance et tes retards! Pense donc que nous n'aurons peut-être qu'un mois à être ensemble, si tu ne franchis pas tout de suite les Apennins. Oui, tout de suite : point de retards à Turin, à Milan, à Bologne, ça n'en vaut pas la peine. A Livourne et à Rome tout de suite! Tu me trouveras encore ici dans à peu près un mois, t'attendant tous les jours et m'ennuyant pour t'attendre et voler à Rome.

M. de Fréminville, avec qui j'ai fait connaissance chez le préfet et qui a beaucoup de bonté pour moi, viendra avec nous, si tu arrives à cette époque ; il n'aura que ce moment de libre. Sois ici sans faute le 12 octobre, et écris-moi ce qu'il en

est, afin que je m'arrange en conséquence. Je n'irai point à Venise, l'argent me manquerait. Arrive, adieu, point de paresse ni de jours perdus.

A. L.

P.-S. Je ne sais ce que je t'écris, dans l'emportement de ma joie. Pardonne-moi de trop t'aimer.

LXXXIII

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Livorno, 13 octobre.

Je ne sais, mon cher ami, quelle fatalité arrête ou tes lettres ou les miennes : voilà la troisième au moins sans réponse, et je commence sérieusement à être en peine ou de ta santé ou de tes sentiments. Qui est-ce qui arrête ta plume ? qui est-ce qui t'occupe si fort que tu n'aies pas un instant à me donner, et que tu me laisses ainsi des mois entiers, à trois cents lieues de toi, sans me donner signe de vie ? En vérité je ne sais que penser, et il me passe parfois d'étranges idées par la tête. Es-tu à Bienassis ? es-tu à Grenoble ? es-tu à Aoste ? Tes maux de poitrine sont-ils devenus plus sérieux ? Es-tu malade ? Es-tu mort ? Rassure-moi vite, je t'en prie, et ne mérite plus des reproches que je suis vraiment assez fâché d'être obligé de te faire si souvent. C'est par cette maudite négligence que

les amitiés les plus vives finissent non pas par s'éteindre, mais par s'engourdir. La lame est toujours la même, mais la rouille la couvre et la défigure. Prenons-y garde, mon cher ami, il viendrait des jours où nous nous en repentirions. Qu'un peu de paresse ne l'emporte pas sur les plus vifs sentiments de notre âme! Je ne souffrirai certainement pas que nous restions dans cette langueur, dans ce sommeil d'amitié où tu es tombé avec Virieu ; je te réveillerai malgré toi, et j'aurai plus de persévérance à demander que toi à refuser.

A propos de Virieu, sais-tu qu'il vient me joindre en Italie? Je l'attends ici aujourd'hui ou demain. Mes premiers compagnons de voyage sont obligés de retourner déjà en France, et je vais finir ce voyage charmant avec un de mes deux amis. Pourquoi ne pouvons-nous pas le faire tous les trois ensemble! Mais j'espère toujours que cela pourra venir et je ne renonce pas à mes plus jolis projets. Tu me crois sans doute bien heureux : ô mon cher ami, tu ne sais donc pas ce que j'ai laissé en France! tu ne sais donc pas que toute espérance est morte dans mon cœur, et que, plus

à plaindre que Saint-Preux, je n'aurai connu pour toute ma vie qu'une passion sans aucune jouissance, et qui va me précipiter dans un abîme sans fond, sans que j'aie seulement goûté une goutte de cette félicité qui compense tout ! Je marche à présent sur d'étranges précipices, je m'endors un moment sur les infortunes de toute espèce qui me menacent. Tu sauras dans quelque temps quel réveil horrible m'attendait ! tu apprendras d'étonnantes aventures et tu me verras plongé dans la misère et l'opprobre, et le tout pour avoir aimé ! et de la manière la plus pure et la plus noble ! O hommes ! ô cruel empire de l'orgueil mal placé et des sots préjugés qui nous égarent ! Mais il faudrait te voir pour te parler à mon aise de tout cela. J'espère qu'à mon retour j'irai passer quelques instants à Grenoble, si tu y es encore, ou à Bienassis.

Dès que Virieu sera arrivé, nous partirons ensemble pour Rome. Dieu sait combien nous y resterons, combien nous courrons, combien nous travaillerons ! De là, nous irons à Naples passer vraisemblablement une partie du carnaval. De là enfin je reprendrai ma route pour ma chère et

maudite ville, car je ne crois pas que l'amour et mes finances me permettent de rester en Italie tout le temps qu'Aymon y passera. Voilà bientôt cinq mois que j'y suis, et mon cœur saigne tous les jours d'être forcé à une aussi cruelle et aussi longue séparation. Cependant, ne voyant dans mon retour que de nouveaux sujets de chagrin, sans aucun rayon d'espoir, je le redoute autant que je le désire, et ne sais à quoi me déterminer. Peut-être resterai-je avec lui, peut-être reviendrons-nous par Venise, Milan et la Suisse, qu'il n'a pas eu le temps de parcourir, étant pressé de venir me trouver. Ne pourrions-nous pas, au temps de notre retour, nous donner rendez-vous dans quelque ville de Suisse, comme Lausanne ou une autre plus près, et là nous embrasser enfin tous les trois?

T'ai-je mandé qu'en passant à Chambéry nous avions renoué avec le spirituel et malheureux Vignet, qui vit là en vrai philosophe et qui ne peut manquer de devenir un jour un Rousseau? T'ai-je mandé que nous avions visité les Charmettes? t'en ai-je fait la description? Mais je crois que tu y es allé et que tu les connais mieux

que moi. Pour des descriptions d'Italie, je t'en apporterai un portefeuille bien garni, et nous nous distrairons quelques soirées d'hiver à Bienassis.

Toute ma pensée, à présent que je mène une vie sédentaire, est tournée du côté de l'italien : je travaille comme je n'ai jamais travaillé de ma vie, et je fais d'assez grands progrès. Pardonne-moi si mon français n'a pas le sens commun, je l'oublie entièrement, et je n'ouvre plus que des poëtes italiens. Il faut bien que je me prépare des ressources pour le temps de l'adversité qui approche. Qui sait à quoi je serai réduit ?

Adieu, mon cher ami, je t'aime toujours pardessus tout, malgré tes torts et ta froideur. J'espère que je n'aurai plus à m'en plaindre, et qu'en arrivant à Rome, j'y vais trouver une longue lettre de toi.

AL. DE LAM.

A Rome, poste restante.

LXXXIV

A monsieur Aymon de Virieu

Au Grand-Lemps.

Florence, 22 octobre 1811.

Voilà sept ou huit jours que je suis à Florence. J'ai revu avec M. de Fréminville tout ce que j'avais déjà vu. Je m'y trouve dans ce moment-ci avec sept ou huit personnes de ma connaissance, logées au même hôtel. Les devoirs de sa charge ont déjà rappelé M. de Fréminville à Livourne, et moi je compte partir après-demain soir avec le courrier de Rome, malgré tout ce qu'on dit des dangers de la route, des vols, des assassinats, etc., et malgré les instances de mes compagnons de voyage qui voudraient me ramener avec eux. Je le voudrais bien aussi moi-même, mais qui sait quand il me serait possible de revenir ensuite à Rome ou à Naples qu'il faut absolument que je voie! qui sait ce qui m'attend à mon retour! Partons donc et confions-nous à notre destinée qui en sait plus long que nous.

Et toi, mon ami, comment vas-tu ? Es-tu dehors enfin de cette maudite fièvre qui est venue rompre si mal à propos le plus joli projet que nous ayons pu faire de notre vie, et me priver de l'unique consolation que je puisse espérer dans mes maux trop réels ? Es-tu de retour à Lemps ? Y passes-tu l'hiver ou espères-tu encore venir l'achever en Italie ? Lors même que tu viendrais à présent, nous aurions peu de jours à passer ensemble ; l'argent me manque, et je vis presque déjà sur mon crédit.

Nous sommes toujours contrariés ! Le sort n'est point levé, comme tu le disais aux Charmettes ; je n'espère même plus guère le voir levé pour nous. Nous apprenons à nos dépens le grand art de la résignation. Il nous sera utile peut-être autant à l'un qu'à l'autre, car qui de nous deux peut dire qu'il n'a pas aussi son calice à avaler jusqu'à la lie ? J'en ai eu un cruel ces jours-ci ! Si tu étais là, je te le dirais, mais cela ne s'écrit pas. Malheureusement je n'ai pas été patient, et je me suis révolté contre le sort, violemment. Il en arrivera ce qu'il pourra !

Florence me plaît davantage que la première fois. J'ai trouvé à la galerie de nouvelles beautés.

J'ai admiré l'intérieur du palais Pitti que je ne connaissais pas encore. On me dit que Rome est un désert en comparaison de tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. Pour Naples, c'est, dit-on, un paradis. Que ne puis-je y passer l'hiver et t'y attendre! J'ai fait ici une ou deux connaissances qui me seront utiles à Rome, si je suis d'humeur à m'amuser.

As-tu des nouvelles de Guichard? Je suis vraiment en peine de lui. Si tu es à Lemps, tâche de le voir et de lui faire quelques reproches sur son silence avec nous : j'ai beau lui écrire, il ne me répond plus, et Dieu sait si je le mérite!

M. de Fréminville m'a comblé d'honnêtetés de toute espèce. Je te remercie de ta recommandation près de lui. Nous nous convenons beaucoup pour parler morale et métaphysique, mais nous sommes peu d'accord sur la pratique.

Adieu, je vais dîner avec un enragé musicien, compositeur, auteur, etc. Le temps me presse et voici l'heure de la poste. Je t'embrasse de tout mon cœur et attends impatiemment de tes nouvelles à Rome.

AL. DE LAMARTINE.

Chez M. Camille Bertarelli, banquier à Rome.

LXXXV

A monsieur Aymon de Virieu.

18 novembre 1811.

Mon cher ami, pourquoi n'ai-je point de tes nouvelles? Es-tu toujours plus malade ou es-tu en route pour venir me joindre? Je suis inquiet, sérieusement inquiet; rassure-moi donc vite, écris-moi quelques lignes seulement, pas plus long que je n'écris à mon amie quand je suis pressé : je t'aime et je me porte bien. Ajoutes-y : j'arrive.

Tu sais que je suis à Rome déjà depuis un certain temps. J'y mène la vie d'un ermite : j'erre le matin dans ses vastes solitudes, tout seul le plus souvent; je visite, un livre dans ma poche, ces belles et désertes galeries des palais romains; le soir, je travaille ou vais visiter quelques artistes. Ils sont tous de l'honnêteté et de la complaisance la plus aimable. Il y a huit jours que je n'ai mis les pieds au spectacle. Je ne sais si je dois aller

faire une excursion à Naples : on assassine toujours à force; et puis Rome me plaît au delà de toute expression. Son aspect, ses mœurs, son silence, sa tranquillité, me font du bien. Si jamais des malheurs irréparables m'arrivaient, je viendrais me fixer ici. Je crois que c'est le lieu qui convient le mieux à la douleur, à la rêverie, aux chagrins sans espoir. Il me semble que madame de Staël dit quelque chose de semblable dans *Corinne*, je suis bien de son avis. C'est une femme qui, quoi qu'on en dise, connaît bien le cœur de l'homme, et a souvent plus de sens qu'on ne croit. Il y a tant de choses qu'on ne connaît qu'après les avoir soi-même éprouvées !

Madame la comtesse d'Albani est actuellement ici. Je l'ai rencontrée, il y a une quinzaine de jours, à la galerie du Vatican, mais, comme je n'ai pas de recommandation pour elle, je ne m'y suis pas présenté. Elle est toujours, dit-on, avec un certain peintre français qu'on croit avoir succédé à Alfiéri. Quelle chute!...

Je ne sais où je passerai mon hiver. J'aimerais à le passer à Rome, mais de cruelles circonstances me tourmentent et me rappellent. Viens, décide-

moi, aide-moi, secours-moi, je suis un homme perdu. Vignet m'écrit des lettres dignes de lui, charmantes. Vois-le en passant et embrasse-le pour moi. Si je repasse par le Mont-Cenis, ce qui serait fort de mon goût, je me propose de m'arrêter quelque temps à Chambéry. Je te dirai que j'ai l'envie de m'établir quelque temps dans ce pays-là; je ne sais pourquoi il m'enchante. J'y louerai une de ces petites maisons, solitaires et pourtant si près de la ville, afin de pouvoir, quand je le voudrai voir quelques figures humaines, car je vis plus que jamais avec des êtres tout imaginaires. Ce que je ne conçois pas, c'est que nous ayons ainsi dans notre tête l'image d'êtres parfaits, et que dans la réalité ils n'existent pas. Où avons-nous donc pris cette copie sans modèle? — Il faudra qu'alors tu t'établisses au Lemps. Nous irons un mois chez l'un, un mois chez l'autre. Mais te contenteras-tu de mon frugal ordinaire? Ce ne sera pas, comme dit Horace, l'*aurea mediocritas*, ce sera bien pis.

J'attends un de ces jours le dénoûment d'une affaire, qui doit me décider sur le temps de mon séjour ici, et qui me donnera peut-être un moment

de relâche dans mes chagrins. Dieu le veuille!

Hier je suis monté à St-Onuphre, je suis entré dans le couvent, dans une petite vilaine église: un frère m'a reçu et commençait à m'expliquer de mauvaises peintures et d'ennuyeuses inscriptions. — Mais le tombeau du Tasse, lui disais-je toujours? — *Per Dio*, le tombeau du Tasse! vous marchez dessus, m'a-t-il dit; et en effet j'ai regardé à mes pieds, j'ai vu une très-petite pierre carrée et l'inscription: *Fratres ejus ecclesiæ*, etc. Je me suis jeté à genoux, je ne sais pas quelle prière j'ai faite, mais je sais bien que je pleurais en me relevant et que je me suis en allé bien honteux de moi-même.

J'ai vu à Rome tout ce qu'on peut voir matériellement, mais que d'années et de connaissances il faudrait pour dire: J'ai vu Rome! Adieu, écris-moi, à M. Alph. de Lamartine, poste restante, à Rome. Je t'embrasse à présent, non-seulement comme mon meilleur, mais comme mon unique ami: mes yeux se sont dessillés sur bien d'autres.

Adieu, tout à toi *in æternum*.

ALPH. DE LAMARTINE.

LXXXVI

A monsieur Guichard de Bienassis

Chez M. Comte, médecin, à Grenoble.

Napoli, 8 décembre 1811.

Cher ami, ta lettre tant désirée, tant attendue, m'a fait beaucoup de peine. Je t'ai bien reconnu à tes injustes et bizarres craintes, à tes soupçons presque injurieux pour ton ami. Ce n'est pas la première fois que tu me les manifestes depuis que nous nous connaissons; ce n'est pas la première fois que je m'efforce de les détruire et de les déraciner tout à fait de ton cœur toujours trop prompt à s'aigrir. Que me dis-tu? Que signifient ces comparaisons plus qu'inutiles entre nos deux existences futures dans ce monde, entre nos sorts, entre nos prétendues fortunes? Ne t'ai-je pas prouvé vingt fois que même en cela nous n'étions que trop égaux; et que, si mon état avait en apparence quelque chose de plus brillant que le tien, ces avantages apparents étaient bien rachetés et

plus que compensés par une servitude et mille et mille assujettissements qui le rendent dépendant et plus incertain que le tien? Et d'ailleurs, ô mon ami, lors même que ma fortune l'emporterait un jour sur la tienne (ce qui probablement ne sera jamais), la véritable amitié qui non plus que le véritable amour n'est point une vaine liaison de convenances et de richesses, mais un dévouement entier et parfait des cœurs nobles et sincères, s'inquiéterait-elle de quelques disparates dans nos deux conditions? M'oublierais-tu parce que je serais en *carrosse?* t'oublierais-je parce que tu serais à pied? Sonde ton âme, et lis-y toi-même ton arrêt et la peine que ces phrases-là ont dû me faire!

Non, mon ami, soit que je sois destiné par le sort à promener par le monde mon inquiète oisiveté et à cacher sous des dehors brillants les maux secrets qui me rongent, soit qu'un grand revers de fortune mérité noblement me réduise au dernier rang des créatures pensantes, sois-en sûr, mon cœur ne trahira jamais ses intérêts les plus chers, n'étouffera jamais les plus doux sentiments qu'il ait pu sentir. Je ne te ferai jamais rougir, ton cœur m'en répond. Pourquoi donc ne

me crois-tu pas une âme aussi noble et aussi ferme que la tienne? Pourquoi travailles-tu sans cesse ton imagination ardente sur des probabilités qui ne peuvent que me faire souffrir de toutes manières? Taisons-nous, ne parlons plus de tout ceci. Ne m'y reponds pas même. Ce sont autant de paroles perdues. Aime-moi, ne me refuse plus une amitié que tu sembles chercher à me ravir, et sois sûr que ni toi ni moi nous ne retrouverions jamais ce que nous perdrions en nous perdant.

Pourquoi ne me donnes-tu pas plus de détails sur ce nouvel ou ancien attachement qui t'a mis dans un état presque semblable au mien? Parle-moi plus ouvertement, et dis-moi surtout si l'objet qui t'a fait tant de maux est le même qui te fit rêver tant de félicités la première année de ton séjour à Grenoble? ou si c'est cette autre aimable jeune personne qui paraissait devoir lui succéder dans ton cœur? Pour moi, mon ami, je traîne, je promène, je berce par toute l'Italie mes ennuis déchirants. Quelquefois ils paraissent s'endormir un instant, mais ils se réveillent bientôt avec plus de force. Je suis comme un malade à qui la force de la douleur en ôte parfois le sentiment, mais

qui revient, trop tôt pour lui, à la souffrance et à la vie.

Rome, que j'ai habitée près de deux mois me plaisait beaucoup. Je m'en suis arraché avec peine pour venir passer quelques jours dans cette incomparable Naples ; et m'y voilà retenu, moitié par des instances réitérées, moitié par insouciance, au moins encore pour un grandissime mois, sinon pour plus longtemps. Virieu arrive, dit-on, en Italie : je ne sais si cela est vrai, et si nous pourrons nous rencontrer quelques minutes quelque part. Une cruelle et opiniâtre fatalité nous a séparés dans les moments peut-être où nous aurions eu le plus besoin l'un de l'autre. Mais je dis à présent comme Job : la volonté de Dieu soit faite !

T'ai-je mandé que Vignet m'écrivait à présent des lettres charmantes, qu'il m'avait demandé ainsi qu'à Virieu notre amitié ? En passant, au mois de juin, par Chambéry, je fus le voir, il n'y était pas ; et de là vint ce raccommodement qui m'a fait plaisir. Tu me parles beaucoup de madame de ..... en serais-tu épris?

Je vais demain matin à Pouzzoles, à Baïa, à la Solfatare ; j'arrange une partie pour aller au Vé-

suve avec des dames napolitaines. J'emploie mon temps à courir, à voir sans suite et sans raison ; je n'écris presque plus rien, je suis mort au monde, aux projets de ma jeunesse, je m'endors. Endormons-nous ensemble, mon ami, laissons-nous bonnement conduire par les circonstances, sans plus chercher à les gouverner ni à les vaincre : c'est une folie. Suivons le gros du troupeau, qui mange et qui dort, et vit au jour la journée, sans s'inquiéter d'amour, ni d'avenir, ni de gloire. Ces noms-là nous font encore battre le cœur : tant pis ! Heureux celui qui ne les entend ni ne les comprend ! Mais, hélas ! mon ami, quand parviendrons-nous à ce haut degré d'abrutissement ou de sagesse? que de chemin nous avons encore à faire l'un et l'autre ! Tu l'as dit : nous sommes nés tous deux pour être toute notre vie persécutés et malheureux. Que le ciel accomplisse ses desseins, fournissons patiemment la carrière ! Un jour succède à l'autre, une souffrance à une autre ; mais il vient enfin ce jour qui est le dernier, cette douleur qui finit tout, et alors la paix ! Ne hâtons pas le moment. Mon cœur me dit de l'attendre, mon cœur me dit bien des choses qui me consolent.

Que bénie soit la main d'où me viennent les maux et les consolations! Je commence à l'entrevoir, et j'aime à la sentir.

Adieu, pardon de mon bavardage, *sicut ægri somnia*. Écris-moi ici, à M. Alph. de Lamart., chez M. Duchaliot, banquier, à Naples, — ou poste restante à Rome, c'est égal.

LXXXVII

A monsieur Aymon de Virieu

Poste restante, à Florence.

Napoli, décembre 1811.

Mon ami, je suis à Naples. J'y suis venu dans le désir et l'espérance de n'y passer que cinq à six jours, et voilà que je ne peux pas espérer d'en sortir au moins d'un grand mois. Et toi, où es-tu? Vignet m'a mandé que tu étais en route, mais je n'ai pas eu d'autres détails. Si tu reçois cette lettre, arrive tout courant à Naples. Nous aurons au moins le plaisir de retourner ensemble à Rome. Là je t'embrasserai, je te souhaiterai un heureux voyage, et je te quitterai vraisemblablement pour longtemps. Quelle fatalité nous a poursuivis, mon cher ami! Il faut qu'il y ait quelque grand dessein caché là-dessous. Tu crois comme moi aux compensations, tu dois penser de même.

Tu ne verras rien au monde de plus beau que

le golfe de Naples et de plus bruyant que cette ville. Le Vésuve est en éruption depuis huit jours, exprès pour moi. J'y vais un de ces jours. Adieu, je t'adresse ces deux mots à tout hasard à Florence.

Ton ami *in æternum* !

LXXXVIII

A monsieur Aymon de Virieu

Poste restante, à Florence.

Naples, 15 décembre 1811.

Mon ami, je t'attends à Naples où je suis depuis quinze jours. Ta dernière lettre m'annonce enfin ton arrivée. Écris-moi bien toute ta marche, jour par jour, sans quoi nous ne nous trouverons nulle part. Si tu n'arrives pas aussitôt à Naples, au moins faut-il que nous nous embrassions à Rome. Voici mon adresse dans ces deux villes : Chez Camille Bertarelli, banquier, à Rome; — chez M. Duchaliot, banquier, à Naples. — Ne sois pas paresseux pour m'écrire, une lettre de moins peut nous faire manquer notre rendez-vous.

Adieu, j'arrive d'Herculanum. Je suis ici peut-être encore pour un petit mois, et qui sait? peut-être plus. Je n'ai fait aucune économie, parce qu'étant tout seul, je n'ai pas le courage d'en faire. J'a tout jeté par les fenêtres et je suis à sec.

Adieu, ton ami.

LXXXIX

A monsieur Aymon de Virieu

Poste restante, à Gênes.

Naples, 28 décembre 1811.

Hier je reçois ta lettre, datée de Turin : j'espère que tu m'annonces ton arrivée prochaine ici ou à Rome, et je vois encore cette maudite fièvre quarte qui te retient pour je ne sais combien de temps dans la plus insignifiante ville de toute l'Italie. C'est ta faute aussi. Pourquoi n'as-tu pas pressé davantage ton départ ? pourquoi passer à Grenoble, séjourner à Lemps, perdre du temps ? Tu serais déjà près de moi ; je te soignerais, et il faudrait que cette fièvre fût bien maligne pour résister à nos efforts réunis. Mais pourquoi te gronder, n'es-tu pas déjà assez à plaindre ! Je le suis autant que toi, et ce retard me chagrine peut-être davantage.

Il y a un mois que je suis établi à Naples ; j'y étais venu pour huit jours et peut-être y suis-je

encore pour deux mois, pour tout le gros hiver, qui ressemble ici au plus charmant printemps. Tout cela dépend en grande partie de toi, de ta marche. Si tu arrives tout de suite, je t'attends ici, pour repartir ensuite avec toi pour Rome où tu ne feras que passer. Si tu t'arrêtes bêtement à Florence, à Livourne, tout est perdu. Nous ne nous voyons pas ou presque pas, et j'en ai besoin. Je veux passer avec toi des journées tête à tête sans tiers aucun : tout est importun entre deux amis comme entre deux amants.

Je t'ai écrit deux ou trois fois d'ici ; j'ai adressé mes lettres à Bologne, à Florence, je ne sais où. Écoute-moi, mon ami : Turin, Gênes, Livourne, Florence même, tout cela n'est pas de l'Italie. Tu ne la trouveras qu'à Rome, à Rome et à Naples. Tu regretteras tout le temps perdu ailleurs : il n'y a que Rome et Naples dignes d'un curieux et d'un homme qui sait voir et sentir. Viens-y vite.

Sais-tu que, dans ma belle indifférence, j'étais tenté de ne pas venir à Naples : j'aurais perdu le plus beau spectacle du monde entier qui ne sortira plus de mon imagination. J'aurais manqué ce qu'il y a de plus intéressant en Italie pour une tête

faite comme la nôtre. Les mots me manqueraient pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses. Viens vite, te dis-je, et tu crieras plus haut que moi.

Je suis solitaire, je vis seul, partout seul, avec mon domestique et un guide. Je suis monté seul au Vésuve, j'ai déjeûné seul dans l'intérieur du cratère, je suis allé seul à Pompéï, à Herculanum, à Pouzzoles, partout ; demain je vais seul à Baïa. Ah ! que n'es-tu ici ! Pourquoi le ciel a-t-il refusé à mes prières un compagnon tel que toi ? Mais je me soumets et me tais. Respectons les décrets de cette Providence inconnue que je cherche toujours et que je crois sentir quelquefois, surtout dans le malheur. Qu'en penses-tu ?

Je me trouve en ce moment-ci sans le sol et avec des dettes à Naples. Je ne pourrais pas en partir, si je ne trouvais pas ici une âme *charitable* qui eût la complaisance de me prêter quelques ducats. Je ne sais trop si je les trouverai. Je m'endors là-dessus et fais une dépense de fol, en attendant. Tu ne saurais croire à présent à quel point je porte l'insouciance et l'imprévoyance partout, c'est l'air du

pays : je deviens un vrai lazzarone. J'ai gagné enfin le sommet élevé du haut duquel je vois tout sans que rien m'atteigne. Je dors ; j'oublie le beau toscan, le majestueux romain, je parle napolitain, c'est une autre langue ; je ne fais rien, rien du tout, je lis à peine des bêtises que j'ai lues cent fois ; je ne vais ni dans la société ni même aux théâtres ; je ne suis plus qu'un lourd composé de paresse, de mollesse, de fierté et de petitesse : ça m'est égal.

Tu seras, j'espère, à Gênes quand cette lettre t'arrivera. Pars tout de suite, viens à Rome et tout de suite à Naples. Nous nous arrangerons pour passer au moins un bon mois ensemble. Mon adresse ici est à M. Al. de Lamartine, chez M. Duchaliot, banquier, *strada di Chiaja*, ou bien à Rome toujours chez Bertarelli.

Adieu, je t'embrasse et suis à jamais ton meilleur ami.

A. DE LAM.

ANNÉE 1812.

ANNEE 1812

XC

A monsieur Aymon de Virieu

Poste restante, à Rome.

Naples, 14 janvier 1819.

Mon ami, tes deux lettres, l'une de Livourne et l'autre de Florence, me sont arrivées ce matin. Je ne te dis pas quel plaisir elles m'ont fait. Je ne vais plus avoir un moment de repos que je ne t'aie embrassé ici.

Je t'écris bien à Rome, mais j'espère bien que cette lettre t'y trouvera à peine et que l'amitié l'aura emporté sur tout le reste. J'espère que tu ne t'y seras arrêté que *trois jours*, seulement pour donner un premier coup d'œil, et que tout de suite tu auras pris le courrier de Naples où tu arrives peut-être pendant que je t'écris. Tu me trouves sans doute bien exigeant, mais, mon ami, je ne te demande que ce que je me sens capable de faire moi-même! Pardonne-moi mon empressement : le moment où je te verrai arriver sera le

plus doux que j'aie éprouvé depuis deux ans, sera le plus doux que je puisse peut-être jamais éprouver dans la suite! Le ciel nous doit des consolations et nous charge de nous les donner mutuellement. Que rien ne t'arrête donc à Rome : ni bienséance ni curiosité. Nous y reviendrons ensemble, nous reverrons tout ensemble; il y a temps pour tout. Mais chaque jour que tu y passes est un jour que tu m'enlèves en pure perte; car qui sait si d'un jour à l'autre je ne recevrai pas l'ordre de repartir. Pense à cela, laisse-toi toucher. Dis que tu as à Naples un ami souffrant, malade, abandonné; arrive contre vents et marées. Si toutes mes raisons ne l'emportent pas, tu n'es plus mon ami. Je te renie, je te crois changé pour moi. Pense que je puis peut-être passer encore un mois à Naples avec toi, être ton *cicerone* et ton guide et ne pas te quitter d'un instant. Pense que nous reviendrons à Rome ensemble, que peut-être je pourrai m'y donner encore quelques semaines, pense à tout cela. Ce ne sont pas des projets, ce sont des idées que nous soumettons au sort, à ce que j'appelle et crois *Providence*. Pense que mille *nécessités* me retiennent encore ici, et que

par de trop *bonnes raisons* (tu m'entends) je ne puis dans ce moment voler moi-même à Rome. Pense que, si j'y vais, tu seras obligé toi-même de me quitter pour venir à Naples, et que, si je vois encore du temps à rester en Italie, ce temps-là serait perdu pour notre amitié. Me comprends-tu ? car je m'embrouille.

Mon ami, je t'attends chaque jour. Si tu n'es pas encore parti, écris-moi sur-le-champ comment tu viens. Dis-moi le jour et l'heure et le moment de ton arrivée à Naples. J'irai t'attendre à la porte de la ville *dans mon équipage ;* dussé-je y passer la nuit entière, je t'y attends. Si par hasard nous nous manquions en arrivant, viens sur-le-champ me trouver. Je ne suis plus à l'auberge. J'ai pris un petit appartement chez un de mes parents que j'ai trouvé ici. Demande M. Dareste de La Chavanne, directeur de la manufacture royale des tabacs, à Naples, à *San Pietro Martyr*, près de la Marine. Viens-y sur-le-champ : j'y loge. Si tu veux que nous logions près l'un de l'autre, je te mènerai dans un petit hôtel garni modeste et très-bon marché, comme il nous convient à nous, pauvres diables. C'est là que j'ai logé quelque

temps. Tout le monde le connaît à Naples : chez *Madame Gasse*, à *Monte Oliveto*, *vicolo di donna Albina*. Ne perds pas cette adresse. Si tu n'as pas d'autres projets plus magnifiques, cela te convient parce qu'on n'y parle que français, et qu'il y a une table bonne, honnête et peu coûteuse. D'ailleurs pour la table, il faudra nous arranger pour manger ensemble.

Je dois avoir encore mon appartement à Rome chez *Damon*. J'avais écrit à mon domestique de le remettre. Je ne sais s'il l'a fait. Vas-y, si tu veux, et demande le nommé *Giachino*, domestique de place. Prends-le, si tu n'en as pas. Demande-lui non pas les habits, mais les mouchoirs et les chemises qu'il a à moi, et, si cela ne te gêne nullement, apporte-les-moi ici. Je te remets un billet pour qu'il te les donne avec confiance, mais, je te le répète, ne les apporte qu'autant que cela ne te donnera nul embarras. Le Giachino est un brave homme : prends-le, si tu en as besoin, et confie-lui tout.

Dans tous les cas, mon domestique restera à t'attendre à l'entrée de Naples, au bureau des passe-ports à *Capo di china*, tous les soirs. Écris-

moi sur-le-champ et par l'estafette. Je t'aime comme tu ne peux pas le croire. Ton ami à jamais.

A. DE L.

Voici mon adresse ici pour les lettres : A M. Alph. de Lamartine, chez M. Duchaliot, banquier, à Naples, rue de Chiaja.

Adieu.

XCI

A monsieur de Virieu

Naples, mercredi 22 janvier 1812.

Pourquoi donc ne mets-tu jamais de date à tes lettres ? En voilà une qui m'arrive de Florence, et je te croyais pour le moins déjà à Rome. Mais enfin je me console, si tu ne t'y arrêtes qu'un jour et si tu viens me joindre sur-le-champ. Oui, mon ami, je t'attends; tous les matins, je me dis : C'est aujourd'hui que je l'embrasserai. Serai-je toujours trompé?

Tu auras déjà trouvé une lettre de moi à Rome, et tu m'y auras, je pense, tout de suite répondu. Comment viens-tu ? en poste, en voiturin ou par le courrier ? Je te conseille la dernière manière comme la plus prompte. Arrive donc tout de suite.

Nous passerons ensemble quelques jours à Naples, et, comme tu le dis, nous reviendrons ensemble à Rome, partout où tu voudras; car pour

moi, mon seul désir est d'être avec toi. Je n'ai plus d'émulation ni de curiosité pour rien. Viens t'attrister, viens *fantasticare* avec moi. Je te conduirai partout : j'ai tout vu depuis longtemps, et, sans l'espoir de te voir arriver, il y a longtemps que j'aurais secoué la poussière de mes pieds.

Je suis sans le sol. Je viens de me mettre à jouer. J'ai gagné en deux jours une quarantaine de piastres. Je vais peut-être les reperdre ce soir en voulant pousser plus loin. Je maudis tout.

Le Vésuve fume beaucoup encore. Combien je t'ai regretté le jour de cette belle éruption ! Pourquoi aussi t'arrêtes-tu à Livourne, à Gênes, à Florence ? Ce sont des villes à voir en un jour. Tu verras autre chose à Rome et à Naples, mais surtout à Rome.

Adieu, j'espère t'embrasser dans deux jours. Écris-moi le moment où tu dois entrer à Naples, que j'aille à ta rencontre, ou que j'y envoie mon domestique qui sera aussi le tien. Adresse ton billet chez M. Duchaliot et mets *pressé* sur l'enveloppe.

ALP. DE LAMARTINE.

XCII

A monsieur Aymon de Virieu

Poste restante, à Rome.

Samedi à midi, Florence.

Comment te portes-tu, mon ami? Quel effet a produit l'ordonnance de M. Lupi ? Commence par me répondre à ces deux questions-là, et adresse ta lettre poste restante à Genève ; car je crois que je m'arrêterai là, si je ne trouve pas en route de réponse de mon père. A mesure que je me rapproche, on me dit qu'il serait beaucoup plus prudent de m'éloigner. Mon père pense peut-être de même. Enfin que sait-on? Je vais peut-être retourner à Rome, tu sauras cela dans dix ou douze jours.

Je trouve une place, moi troisième, pour aller dans une bonne voiture à frais communs jusqu'à Milan avec mon ancien compagnon de Naples. J'en profite. Nous devions partir cette nuit pour

Bologne, mais on vient de me faire dire que ce sera seulement pour demain. Dieu en soit loué ! car je meurs de fatigue et j'ai même un peu de fièvre nerveuse. Ce sera du moins une bonne nuit entre deux draps. Autant de gagné !

Les personnes que j'ai vues ici ce matin m'ont fait peur : elles m'ont trouvé changé, maigre et jaune. Mais aussi, quel air je respire depuis hier ! comme il est pur et de bon goût en comparaison de Rome et même de Naples ! Vraiment la vallée de Florence m'a ravi pour la première fois.

Tu ne saurais croire combien je suis fâché que tu sois dans l'air épais de Rome avec une fièvre comme la tienne. Prends donc du quinquina, je te répéterai cela comme l'*Allez donc à la messe* de Démosthènes.

Sors-tu, fais-tu quelques connaissances ? M. de Fréminville t'a-t-il mené chez M. de Tournon, ou restes-tu tristement à *casa* ? Ne sors guère à l'humidité du soir, parce qu'enfin il faut en finir.

Je m'en vais dîner dehors, et je reviendrai me coucher de bonne heure. Adieu. J'embrasse Fré-

minville et toi, de tout mon cœur. Je t'écrirai un mot de Milan. Les finances ne sont pas encore trop altérées.

Adieu, ton ami,

A. DE L.

XCIII

A monsieur Aymon de Virieu

Strada della vita, à Rome

Lausanne, 28 avril 1812

Tu le vois, mon ami, je suis tes traces et celles de Saint-Preux ; je visite en passant ces lieux classiques pour les amants. Je déjeune à Vevey, je salue Montreux et Chillon et les rochers de Meillerie, qu'un ingénieur barbare n'a pas respectés pour ouvrir une route au Simplon ; enfin je viens souper à Lausanne, et probablement m'y arrêter quelques jours. C'est de là que je t'écris, après avoir fait déjà le tour de la ville et des faubourgs, et avoir admiré vingt fois ce beau lac qui est à mes pieds. Quel pays, mon ami, quelle vallée, quelles montagnes, quels horizons, quelles délicieuses collines ! Comme tout cela réveille dans l'âme ce vague désir d'amour et de bonheur qui nous tourmente !

29.

Je change d'avis : je pars ce soir de Lau-

sanne ; je prends un petit char-à-bancs et vais coucher à Rolle et demain à Genève. Je te quitte pour aller dîner chez un Lausannais que je n'ai jamais vu, mais qui me fait politesse parce que j'ai voyagé avec un de ses parents. La voiture vient me prendre chez lui, et je vais côtoyer le lac *fantasticando*.

A propos de lac, en venant au Simplon, j'ai passé au lac Majeur et vu les îles Borromées. Fais-en autant. Adieu pour aujourd'hui.

A. DE LAM.

XCIV

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Dijon, 7 juillet 1812.

Où es-tu donc ? que deviens-tu donc, mon cher ami ? Ne te souvient-il plus que tu as par le monde un ancien et fidèle ami, que tu as passé ta jeunesse avec lui, que tu devais y passer ta vie, que pendant cinq ou six ans un commerce fréquent mettait en commun vos plaisirs et vos peines, vos projets, vos folies et jusqu'à vos amours ? que vous vous étiez juré vingt fois de ne jamais laisser éteindre ce feu sacré qui vous unissait ? As-tu oublié nos jours heureux passés à Bienassis ou au Lemps ? As-tu craint que l'absence ait altéré la vivacité de notre liaison ? Pourquoi ne pas me répondre une seule ligne à cinq où six lettres que je t'ai adressées depuis mon voyage ? Pourquoi ne pas me dire au moins où tu es ? J'ai su seulement que tu devais aller à Paris. Y es-tu déjà ? Qu'y fais-tu ?

A tout hasard, j'écris toujours à Crémieu. Je pense que ta mère te fait passer tes lettres.

Tu as peut-être su que j'avais passé l'hiver à Naples avec Aymon ? Nous t'y avons tous les jours regretté. Nous t'avons écrit en commun. Rien n'a pu te réveiller de ta paresse, ni faire cesser ton silence obstiné. Tu as beau faire et beau vouloir, je ne consentirai jamais à cette langueur dans nos rapports, que tu parais vouloir établir. J'irai plutôt te poursuivre à Grenoble, à Paris, à Bienassis, et te sommer des paroles que tu m'as données mille fois. Que me répondras-tu ? Les mauvaises raisons que tu nous as écrites dix fois, et qui, lors même qu'elles seraient fondées (et certes elles ne le sont pas), prouveraient seulement que tu as une bien mauvaise opinion de mon cœur. Tout ce que tu prétends devoir nous séparer de notre carrière devrait au contraire nous réunir. Ne suis-je pas dans la même position que toi ? Tu as une petite fortune et moi aussi ; tu es gêné dans tes goûts et moi aussi.

. . . . . .

. . . . . .

(*Une partie de cette feuille est déchirée.*)

Je vais passer une semaine ou deux à Paris. J'espère, à mon retour, trouver deux mots de toi. En attendant, bon gré, mal gré, je t'aime et t'embrasse comme autrefois, et t'aimerai toute ma vie de même.

ALPH. DE LAMARTINE.

XCV

A monsieur de Virieu

Milly, 20 août 1812.

Enfin je sais où te prendre et où t'adresser de mes nouvelles, mon cher ami. Mais comment voulais-tu que je t'écrivisse, étourdi que tu es, depuis deux mois que tu m'as annoncé ton départ de Rome sans me donner d'adresse ; comment même aurais-je pu t'écrire, à M. de Virieu à Évian ? Franchement, d'ailleurs, je crois que j'aurais su ton adresse, que je ne t'aurais pas plus écrit : j'étais mort moralement et je le suis encore. Accablé d'ennui, de maux de toute espèce et sans force pour rien souffrir, sans espérance pour l'avenir, je n'avais que des idées sinistres à te faire partager.

J'ai été passer trois semaines à Paris pour me secouer un peu. Je m'y suis ennuyé tout comme ici, tout comme à Dijon d'où j'arrive. Oh ! que la vie me paraît longue ! Je suis à présent tout seul à Milly ; mes parents sont aux environs de Dijon, chez mon oncle. Je suis maître de maison, maire

de village, et à la queue de la charrue. Tout cela ne me rend pas plus sédentaire : je suis toujours par voie et par chemin. Que faire ? où me jeter, où fuir pour éviter ce cruel ennui qui me ronge ? Je ne vois d'autre asile qu'auprès de toi.

Il y a trois jours qu'un plan de poëme épique me passa par la tête : il serait beau au moins comme la *Jérusalem ;* mais j'ai voulu en faire quelques vers, et ces vers m'ennuient comme la prose ; et puis je ne me sens pas assez seul. Écoute, il n'y a qu'un moyen de faire quelque chose de bon et de nous tirer de notre perte entière : retirons-nous ensemble pour cinq ou six mois dans une petite cabane auprès de Chambéry, chez Vignet, s'il le veut. Nous y vivrons à frais communs et à peu de frais ; nous n'y verrons personne, nous travaillerons toute la journée : et j'espère que cette retraite me fera grand bien et retrempera un peu notre âme, notre esprit et notre cœur, qui en ont un égal besoin. Il n'y a pas d'autre moyen de salut, sans cela je suis perdu à jamais. Adieu, écris-moi vite et réponds à ma proposition ; mais je veux que nous ne soyons que deux ou trois au plus, et Vignet peut seul faire le troisième.

XCVI

A monsieur de Virieu

Milly, 29 octobre 1812.

C'est pour toi seul que je reprends la plume, mon cher ami; je néglige tout le monde excepté toi, et depuis deux ou trois mois je n'ai écrit à personne : je cours toute la journée pour consommer le temps qui m'assomme. Je n'ai pas une misérable chambre à cheminée pour y passer au moins mes matinées et travailler en repos à quelque chose de mon goût; plains-moi. Je sens ma tête pleine d'idées et de verve, j'ai des plans superbes, mais, dès qu'il faut les mettre à exécution, le froid me prend et je me sauve à travers champs, un Alfiéri sous le bras et un crayon dans ma poche. Quand j'ai bien couru, que je me suis réchauffé, je m'assois au coin d'un buisson, et je crayonne des notes sur les marges de mon volume ou j'en traduis une douzaine de vers. Voilà ma seule occupation et je sens que je pourrais faire bien mieux. Que ne sommes-nous dans notre ermitage des environs de Chambéry!

Tu me verrais avant deux mois accoucher de quelque chose qui ressemblerait à *Mérope* ou à *Saül*. Apparemment que les dieux ne le veulent pas encore, et peut-être ne le voudront-ils jamais. Quoi qu'il en soit, je sens que, si je deviens un homme, je ne ferai jamais rien de bon qu'à la campagne, et surtout dans ces journées sombres d'automne où je suis dans mon élément. C'est ma saison favorite, et je pense que ce doit être aussi la tienne.

31 octobre.

Je te parlais hier de *Mérope* et de *Saül*, je viens d'en concevoir un, de *Saül*. Alfiéri m'en a donné l'idée, mais le mien aura une marche qui me paraît plus chaude et une intrigue un peu plus pressée que le sien. Mais puisse-t-il en avoir les beautés d'expression, les richesses de poésie, qui sont vraiment admirables dans l'italien! C'est à mon avis le chef-d'œuvre d'Alfiéri pour l'exécution. L'as-tu lu? Ce matin j'ai commencé à versifier mon premier acte, je t'enverrai quelques scènes avant de partir de la campagne, si ma verve ne s'éteint pas, si je n'ai rien de mieux à faire.

Tu me parles de Paris, il faut que tu y viennes

et pour toi et surtout pour moi. Il me semble que je vaux mieux avec toi : je me gâte, je m'avilis ailleurs, le feu sacré s'éteint au milieu de ces connaissances si plates dont on s'environne : tout s'affaiblit, jusqu'aux plus nobles dispositions de l'âme, jusqu'aux goûts les plus ardents de l'esprit, la dissipation efface tout. Il nous faut de la solitude et de l'amitié chaude et vraie pour nous retremper un peu. Au reste, mon ami, est-ce un mal de se rapetisser, de s'avilir? Qu'est-ce donc que ce prétendu feu sacré de l'âme et du génie dont nous parlons, à quoi tend-il, où nous conduit-il? pourquoi le sentons-nous, pourquoi tant d'autres ne le sentent-ils pas ou le laissent-ils se perdre inutilement? Qu'en retirerons-nous si nous l'alimentons? que dira-t-on si nous l'éteignons? devons-nous le garder ou le rejeter? est-ce un bien ou un tourment de cette vie? est-ce un don céleste ou est-ce aussi une ridicule illusion? Qu'en penses-tu? Pour moi je ne pense plus rien. Je suis tenté de n'y pas mettre grand prix, et d'en user comme d'un passe-temps tout aussi peu important qu'un autre. Je n'ose plus avoir d'opinion sérieuse sur rien.

Dieu veuille au reste que je conserve mon cœur dans cette bienheureuse tranquillité sur l'article de l'ambition, car je n'en ai plus l'ombre pour ce qui est de la gloire. Si j'en mérite, j'en aurai; si le ciel le veut, je la mériterai, et je me tranquillise encore. Mais il est des choses plus relevées encore que l'ambition et la gloire et qui m'occupent plus vivement et plus souvent. Que de nuages les environnent! quelle épouvantable obscurité! et que bienheureux sont les insouciants qui prétendent s'endormir sur tout cela! Tu sais assez de quoi je veux parler. Il est bien aisé de rejeter des systèmes comme j'ai fait, mais, s'il en faut bâtir d'autres, où trouver des fondements? Il me semble voir assez clairement ce qui ne doit pas être, mais pourquoi le ciel nous voile-t-il si bien ce qui est? ou du moins, puisqu'il a voulu que nous fussions d'éternels ignorants, à quoi bon l'insatiable curiosité qui nous dévore? Faut-il encore se tranquilliser là-dessus, laisser au ciel le soin de nous instruire, de nous inspirer, de nous conduire? Je suis enchanté de le croire. Mais voilà que je ne peux plus trouver de place pour mon adresse.

XCVII

A monsieur Aymon de Virieu

Au château de la Motte, près Chambéry.

Mâcon, 17 novembre 1812.

Je me presse de t'écrire pour que ma lettre te trouve encore à ce château de la Motte et près de Vignet. Je te charge de lui faire mes adieux et les adieux les plus tendres : qu'il ne nous oublie pas à une si grande distance de nous!

J'envie pour la première fois le sort de Fréminville. Il faut, mon ami, que nous allions les joindre l'hiver prochain et les entraîner à Naples avec nous, si nous pensons encore à Naples dans un an, si tu n'es pas marié, si je ne suis pas de mon côté devenu fermier de mon père, dans un vieux château qu'il a dans les montagnes du Charolais ; car voilà un nouveau projet qui m'occupe et que j'exécuterai si j'ai de l'argent l'automne prochain. Cela pourra me donner de l'aisance, des chevaux, un asile où te recevoir et passer des mois avec toi,

et le goût d'une vie sédentaire et occupée, du moins par des petits intérêts d'argent, faute de mieux.

Mon voyage à Paris va se trouver retardé d'un mois ou deux par le mariage d'une de mes sœurs, qui se fera à la fin de janvier. Je n'ose pas m'en aller : cela serait trop impoli pour le cher beau-frère qui est arrivé ici hier et à qui je suis forcé de tenir fidèle compagnie. Cela me dérange. J'étais plongé dans mon *Saül* et dans une épître *à toi*, sur les sépultures, que j'ai commencée ces jours-ci ; et puis je suis à Mâcon pour une huitaine, et je ne peux vivre et composer qu'à la campagne ; et, par-dessus tout, je suis malade.

Écrivez-moi tous deux, et recommande bien à Vignet de m'écrire un peu longuement de Rome.

Adieu ; j'ai si mal à la tête que la plume me tombe des mains. Adieu, je vous embrasse bien tendrement tous les deux.

AL. DE L.

Où faut-il t'écrire à présent ?

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

1807

I. A monsieur Prosper Guichard de Bienassis..... 3
II. A monsieur Prosper Guichard de Bienassis..... 6

1808

III. A monsieur Prosper Guichard de Bienassis..... 9
IV. A monsieur Prosper Guichard de Bienassis..... 11
V. A monsieur Aymon de Virieu..... 15
VI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 18
VII. A monsieur Aymon de Virieu..... 21
VIII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 25
IX. A monsieur Aymon de Virieu..... 28
X. A monsieur Guichard de Bienassis..... 30
XI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 35
XII. A monsieur Aymon de Virieu..... 39
XIII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 41
XIV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 44
XV. A monsieur Aymon de Virieu..... 47
XVI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 51
XVII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 55
XVIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 60
XIX. A monsieur Guichard de Bienassis..... 64
XX. A monsieur Aymon de Virieu..... 72
XXI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 76
XXII. A monsieur Aymon de Virieu..... 83
XXIII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 89
XXIV. A monsieur Aymon de Virieu..... 97

1809

XXV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 103
XXVI. A monsieur Aymon de Virieu..... 106
XXVII. A monsieur Aymon de Virieu..... 109
XXVIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 113
XXIX. A monsieur Aymon de Virieu..... 115
XXX. A monsieur Guichard de Bienassis..... 116
XXXI. A monsieur Aymon de Virieu..... 121
XXXII. A monsieur Aymon de Virieu..... 126
XXXIII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 132
XXXIV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 138
XXXV. A monsieur Aymon de Virieu..... 142
XXXVI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 148
XXXVII. A monsieur Aymon de Virieu..... 153
XXXVIII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 158
XXXIX. A monsieur Aymon de Virieu..... 161
XL. A monsieur Aymon de Virieu..... 164
XLI. A monsieur Aymon de Virieu..... 167
XLII. A monsieur Aymon de Virieu..... 170
XLIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 175
XLIV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 179
XLV. A monsieur Aymon de Virieu..... 182
XLVI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 187

1810

XLVII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 193
XLVIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 195
XLIX. A monsieur Aymon de Virieu..... 197
L. A monsieur Aymon de Virieu..... 200
LI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 203
LII. A monsieur Aymon de Virieu..... 206
LIII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 212
LIV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 216
LV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 219
LVI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 223
LVII. A monsieur Aymon de Virieu..... 226
LVIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 231

LIX. A monsieur Prosper de Bienassis..... 235
LX. A monsieur Aymon de Virieu..... 238
LXI. A monsieur Aymon de Virieu..... 241
LXII. A monsieur Aymon de Virieu..... 246
LXIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 248
LXIV. A monsieur Aymon de Virieu..... 253
LXV. A monsieur de Virieu..... 258
LXVI. A monsieur Aymon de Virieu..... 261
LXVII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 266
LXVIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 271
LXIX. A monsieur Aymon de Virieu..... 278

1811

LXX. A monsieur Aymon de Virieu..... 285
LXXI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 289
LXXII. A monsieur de Virieu..... 291
LXXIII. A monsieur de Virieu..... 293
LXXIV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 296
LXXV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 299
LXXVI. A monsieur de Virieu..... 300
LXXVII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 303
LXXVIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 305
LXXIX. A monsieur Guichard de Bienassis..... 309
LXXX. A monsieur Aymon de Virieu..... 312
LXXXI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 316
LXXXII. A monsieur Aymon de Virieu..... 320
LXXXIII. A monsieur Guichard de Bienassis..... 322
LXXXIV. A monsieur Aymon de Virieu..... 327
LXXXV. A monsieur Aymon de Virieu..... 330
LXXXVI. A monsieur Guichard de Bienassis..... 334
LXXXVII. A monsieur Aymon de Virieu..... 340
LXXXVIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 342
LXXXIX. A monsieur Aymon de Virieu..... 343

1812

XC. A monsieur Aymon de Virieu..... 349
XCI. A monsieur de Virieu..... 354

XCII. A monsieur Aymon de Virieu..... 356
XCIII. A monsieur Aymon de Virieu..... 359
XCIV. A monsieur Guichard de Bienassis..... 361
XCV. A monsieur de Virieu..... 364
XCVI. A monsieur Aymon de Virieu..... 366
XCVII. A monsieur Aymon de Virieu..... 370

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

CORBEIL. — Typ., stér. et galv. de CRÉTÉ FILS.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 18 1968

JUL 10 1971

a39003 002440617b

CE PG 2326
.A13 1873 VOC1
COO LAMARTINE, A CORRESPONDAN
ACC# 1224513